PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

FEB 10 1936

REVUE DE PARIS

15 JANVIER 1936

. M. la Reine MARIE DE ROUMANIE.	*Souvenirs.* — II	241
NOTUS.	*Pierre Laval négociateur*	269
AY BOYLE.	*Avant-hier.* — I	276
-LOUIS RIVIÈRE.	*L'Autre Guerre*	300
ANIEL-ROPS.	*L'Ombre de la Douleur*	338
OUISE DE HOMPESCH.	*Journal d'Amour.* — III	369
EAN MASSIP.	*La Situation politique anglaise*	395
r PAUL HALBRON.	*La Grippe*	411
-ÉDOUARD ANDRÉ.	*Le Château de Chanteloup*	426
. ALBERT-PETIT.	*L'Histoire*	447
HENRY BIDOU.	*Paul Bourget*	457
Colonel KOELTZ.	*Légendes militaires*	466

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE NUMÉRO 2

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans la Revue de Paris *de janvier* 1836, *nous détachons d'un article d'André Del sur les Embellissements de Paris, les passages suivants :*

... « Nous avons pensé qu'il ne serait pas indifférent à nos lecteurs de savoir ce s'est fait à Paris depuis cinq ans pour rendre la capitale de la France plus digne nom qu'elle porte. Rien d'ailleurs n'est épargné dans le sein même de la ville p éveiller, sans la satisfaire encore, la curiosité des habitants. Le marteau qui rete partout à l'oreille des promeneurs, la pierre de taille qu'on hisse avec le cabestan et tournoie sur la chèvre, la dalle de granit que le scieur fend et que le polisseur u la tente aérienne où le sculpteur ignoré termine solitairement son bas-relief entr ciel et la terre, les statues qu'on dresse sur leurs piédestaux, les frontons qu'on décou aux intempéries du climat et aux jugements de la foule, les sapes qui changent rues en tranchée ouverte et le moindre innocent égout en contre-mine, les vieilles to revernies, les vieux édifices grattés, les prisons plus sereines, les cimetières plus larg les hôpitaux plus logeables, les boulevards nivelés, les quais plantés, l'obélisque Luxor couché sous le pont de la Concorde pendant dix mois, comme l'obélisque Constantin pendant dix siècles dans un grand cirque à Rome, la frise impériale de l' de l'Étoile qui surgit à l'occident, la colonne civique de la Bastille qui s'élève à l'orie l'eau des bornes jaillissantes, le gaz des récents portiques, tout cela surprend, am déconcerte le Parisien et l'étranger. »

... « Selon nous, l'isolement est un axiome d'invention récente et très contesta Il n'est pas absolument certain que les édifices de style grec et d'architecture gothiq dont la grandeur est depuis longtemps en possession de nous émouvoir, ne soient redevables en partie de la vénération qu'ils ont acquise et de la poésie qui les ento aux circonstances mêmes de localité dont nous cherchons naïvement à les débarras aujourd'hui... »

... « A quoi ressemble le vaisseau de Notre-Dame de Paris aujourd'hui dénu veuf de l'abri tutélaire des constructions qui lui servaient de repoussoir à l'Orient

... « On a commencé les dégagements à l'église de la Madeleine, qui, par suite de système, n'aura que deux aspects, d'un effet véritablement grandiose; le premier point de vue du pont de la Concorde, le second à la descente du boulevard; enc faut-il prendre ici le monument en écharpe. Du reste, le dégagement est moins fâch pour un édifice grec comme la Madeleine que pour un temple gothique comme No Dame... »

... « La régularité parfaite des rues ne nous paraît pas moins funeste que l'iso ment absolu des édifices... »

... « Il n'est pas à souhaiter que la fureur de l'alignement et la mode de l'an droit enlèvent aux édifices de la capitale le reste de leur figure. D'ailleurs, chac monument a son ombre, sa pose, ses coquetteries; chaque emplacement garde une p sionomie historique et une toilette locale. Que la Cité demeure un reflet du moyen à la Chaussée-d'Antin une contrefaçon ridicule du style grec, le Marais une arriè pensée des efforts de la Renaissance et du siècle de Jean Goujon. Une ville doit c server la disposition d'un muséum; il y a une civilisation par arrondissement, com une école par galerie. Ainsi, ce n'est pas sans regret que je vois le bec de gaz détrô le réverbère dans nos vieux quartiers; je comprends l'éclairage moderne devant monument bâtard, dans un square britannique, devant la Bourse ou dans le Pala Royal; mais planter un bec de gaz flambant sous les murs de la Sainte-Chapelle aussi burlesque, en vérité, que de tirer autour d'un pareil édifice quatre rues au c deau ou de le transporter sur la place Vendôme... »

SOUVENIRS[1]

FIANÇAILLES

En 1892 la jeune princesse d'Edimbourg rencontra à Cassel le prince héritier de Roumanie, neveu du roi Carol de Roumanie. Une nouvelle rencontre eut lieu plus tard à Munich. Les fiançailles furent célébrées à Potsdam au « Nouveau Palais ». A la suite de cette cérémonie, la princesse et ses parents se rendirent à Sigmaringen, « lieu d'origine et résidence des Hohenzollern ».

***

Pendant notre séjour à Sigmaringen, il fut convenu que nous rencontrerions l'empereur Guillaume au château de Hohenzollern, le « stammschloss[2] », appartenant aux deux branches de la famille. Le Kaiser voulait témoigner sa bienveillance à la branche aînée de sa maison, bien qu'elle ne fût plus régnante; c'était, de plus, une bonne occasion pour rencontrer le roi de Roumanie dans l'intimité...

Le « Hohenzollern-Burg » se dresse dans une imposante solitude, sur une hauteur qui s'élève au-dessus des plaines uniformes de la Souabe. Il a été construit au xve siècle, mais il ne subsiste que des vestiges de cette époque, la forteresse initiale ayant été restaurée dans un style trop fleuri de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier.
2. Château ancestral.

Copyright 1936 *Revue de Paris*.

faux gothique. Mais la situation est magnifique. Les nombreuses tourelles pointues s'élèvent fièrement au-dessus des bois qui couvrent la colline.

Les deux branches des Hohenzollern ont des droits égaux sur ce château édifié par leurs ancêtres communs. Ils trouvèrent l'occasion excellente de se manifester leur bonne volonté réciproque, particulièrement parce que nos fiançailles avaient eu lieu sous le toit impérial du Kaiser. Le prince Léopold saisissait avec empressement les occasions de prouver sa loyauté envers la maison régnante de Prusse que son père avait si généreusement soutenue. Mais le roi Carol se montrait moins expansif; ses sentiments pour son parent ne furent jamais très chauds et manquèrent parfois même de cordialité.

Bien des détails de cette rencontre avec mon imposant cousin se sont effacés de mon esprit; des fiancés ne sont pas très observateurs, ils n'ont d'yeux que pour eux-mêmes. Toutefois, je n'oublierai jamais un petit incident qui allait jeter une lumière révélatrice sur bien des événements ultérieurs.

Comme lors de nos fiançailles à Potsdam, il y eut des discours, moins officiels toutefois, car ce n'était qu'une réunion de famille. Le Kaiser leva son verre à la santé du roi de Roumanie, le « Fürst[1] » fit des vœux pour Maman, je crois. Nous étions naturellement assis à côté l'un de l'autre, Nando[2] fier et un peu flatté, car lui aussi était resté dévoué au Kaiser et ne l'avait jamais critiqué, même alors qu'il n'eût été que juste de le faire. « Der Onkel », — le roi Carol — pénétré de son importance dans la balance de notre destinée, se tourna vers nous, et regardant son neveu avec un sourire significatif, dit : « Laissez-moi lever mon verre à votre « Honigtag » (jour de miel) — dit-il. « Jour de miel! » Je vois Nando pâlir. Il leva son verre poliment pour remercier, mais sa main tremblait et, à partir de ce moment, il perdit tout son entrain, devint silencieux, distrait : en somme parut tout à fait malheureux. Aussitôt que nous eûmes quitté la table, il m'entraîna dans un coin et frémissant, les yeux chagrins, il me dit : « As-tu entendu? »

— Entendu quoi?

1. Prince Léopold, père du prince Ferdinand.
2. Le prince Ferdinand, fiancé de la princesse Marie.

— Il a dit : « un Honigtag ».

— Eh bien, pourquoi pas? Il semblait si bienveillant!

— Pourquoi pas? Ne comprends-tu pas ce qu'il entend par là? Il veut dire qu'au lieu d'une lune de miel, il ne nous accordera qu'un jour! C'est bien ainsi qu'il est; il comprend peu les sentiments d'autrui et ne s'y intéresse guère. Avec l'oncle, c'est le travail continuel, sans interruption, sans diversion, jour après jour, d'une année à l'autre. Lui-même, il n'a pas éprouvé le besoin d'une lune de miel. Il n'est pas fait comme les autres; pour lui il n'y a que le devoir, sans défaillance, et il est aussi exigeant pour autrui. C'est toujours pareil, on doit tout sacrifier. Il ne comprend pas les besoins et les aspirations des jeunes. Il est impitoyable!

Pendant qu'il parlait, des larmes remplissaient ses yeux. Et moi, incapable de comprendre cet accès de désespoir, je fis de mon mieux pour l'apaiser, mais il ne cessait de répéter : « C'est ce qu'il entend dire : tu verras, les plaisanteries de l'oncle sont toujours d'un sérieux inexorable. »

Mais je ne pouvais sentir alors la véritable angoisse que cachaient les paroles de mon fiancé. Je ne compris que plus tard.

***

D'autres moments difficiles approchaient : la visite en Angleterre, notre rencontre avec Papa et la présentation de Nando à Grand'maman[1]. Pendant toute cette période, une légère tristesse persistait sous mon bonheur nouvellement éclos : le sentiment que Papa et peut-être d'autres avec lui seraient désappointés. Mon fiancé était tout à fait un étranger et par cela même complètement en dehors de cette vie qui avait été la mienne jusque-là. Malgré son ardeur amoureuse et les sourires encourageants de Maman, je n'arrivais pas à me sentir tout à fait heureuse. J'avais la vague impression de renier mon passé.

Les moments où l'on doit prendre une décision irrévocable ont quelque chose de cruel; une fois la résolution prise, il faut regarder les événements en face et ne pas tenir compte

1. La reine Victoria.

du serrement de cœur qui fait mal, en dépit de tout notre courage.

Telle était l'impression que je ressentais. Mon sort était lié à un étranger. Je m'aventurais sur une mer inconnue, quittant le vieux havre pour un nouveau dont j'ignorais tout, et cela à seize ans. J'en éprouvais du chagrin, beaucoup de chagrin, surtout parce que ma famille anglaise, très exclusive, n'ouvrait la porte aux étrangers qu'avec des précautions infinies, à moins d'avoir le sentiment qu'elle pouvait les « absorber ».

Je le savais, mon choix m'excluait de la forteresse où jusqu'alors j'avais eu ma place, mais je devais envisager tout cela loyalement, courageusement. Et pourtant combien il est difficile et délicat de rester loyal envers tous à la fois!

J'éprouvais ces sentiments d'inquiétude au point d'en être torturée, mais je n'osais les faire partager à celui qui m'emmenait; il ne m'aurait pas comprise et j'aurais assombri sa joie. Je repoussai donc mon tourment au plus profond de mon âme, me cuirassant à chaque nouvelle rencontre, devant Papa, Grand'maman, mes oncles, tantes, cousins et par-dessus tout, devant George[1], George, le plus cher compagnon des jours heureux de Malte[2], et devant tous les amis de la Marine aussi, qui, dans mon imagination, devaient me juger infidèle à la foi britannique. Oui, je souffris, mais nul, sauf Ducky[3] peut-être, ne comprit l'étendue de ma souffrance.

Papa me parla peu, et son visage restait fermé. Il s'occupait activement des démarches et arrangements pratiques — ce qui est d'un grand secours quand on a le cœur lourd. Il évitait de me parler en particulier et, dans mon égoïsme enfantin, son attitude me soulageait. Mais le vieux « home » n'était plus tout à fait le vieux « home » pour moi...

***

Nous étions arrivés à Londres avant le roi de Roumanie auquel on réservait une réception spéciale. Nous devions

1. Le futur George V, roi d'Angleterre.
2. L'auteur avait fait à Malte un séjour dont elle avait conservé un souvenir enchanté.
3. Grande-duchesse Cyrille, sœur de la reine Marie de Roumanie.

tous nous rencontrer à Windsor. Mais, à cette époque, je n'avais rien à voir dans ce qui se projetait et s'organisait; je me conformais aux décisions que l'on prenait, sans discuter ni protester, sans m'enquérir du pourquoi et du comment des choses. J'éprouvais le sentiment d'être prise dans un engrenage, entraînée vers un but inconnu. J'étais une petite fille naïve, confiante, irréfléchie, mais sensible, qui se faisait une idée tout à fait erronée de la vie.

C'est pourquoi, sans doute, je ne me souviens nettement que des événements ou épisodes qui me concernent personnellement; ils se détachent comme des tableaux isolés d'un ensemble qui est devenu pâle et confus.

En voici quelques-uns :

Je me trouve avec mon timide fiancé et d'autres membres de la famille dans la belle galerie en arc de cercle de Windsor, dont les tableaux rares et les merveilleuses statues faisaient nos délices. Grand'maman aimait y recevoir ses invités avant les repas. Toc, toc... on entendait de loin le bruit de sa canne et le bruissement de sa robe de grosse soie, toc, toc, et la voici, toute menue, avec son sourire timide, qui découvrait de petites dents de souris. Sa voix se faisait particulièrement mélodieuse, lorsqu'elle s'adressait au jeune prince allemand dans sa langue. Je la vois levant ses yeux vers lui et s'informant de la santé de ses parents « *die ich so lieb habe* », ajoutant qu'elle gardait un portrait de sa mère[1] dans son appartement privé : « *Sie war so wunderschön.* » Et le jeune homme de s'incliner, les paupières battantes, dans une attitude de profonde déférence; compatissante, je comprends son émoi, et je me trouble aussi.

Et puis, c'est le soir, je porte ma plus belle robe; nous voici réunis de nouveau dans la galerie pour attendre la reine. Il y a des invités récemment arrivés au château; parmi eux, mon cousin George... je crois que l'oncle Bertie[2] s'y trouvait aussi, mais je ne me souviens que du cousin George...

C'est la première fois que nous nous retrouvons, depuis que j'ai consenti à aller vers un autre port, depuis que j'ai coupé

1. La mère du prince Ferdinand, femme du prince Léopold, était l'infante Antonia, fille de la reine de Portugal, Maria da Gloria.
2. Le futur roi Édouard VII.

les ponts. Mon cœur bat, toutes ces rencontres avec les amis chers de mon enfance sont pénibles. Et toujours ce sentiment de malaise qui m'étreint, comme un reproche d'avoir manqué à tout ce qui m'a été cher...

— Eh bien, Missy!...

Cousin George m'aborde avec douceur, de sa voix prenante et tendre, et j'ai la gorge serrée. Nous évitons d'évoquer les jours heureux de Malte; il m'aurait été impossible d'en parler à l'instant même, où j'avais tourné les yeux vers un pays si lointain...

***

Voici une petite scène délicieusement comique, qui au fond n'aurait pas dû l'être, mais qui n'en est pas moins drôle.

La reine Victoria avait à cette époque un grand favori, un Hindou que tout le monde appelait « le Munchi ». Grand'-maman marquait une visible prédilection pour tout ce qui touchait aux Indes. Elle ajoutait d'ailleurs que les Hindous étaient des serviteurs parfaits : prompts et discrets, aux mouvements souples et au pas silencieux. Elle expliquait avec son sourire craintif : « Ils sont si adroits lorsqu'ils m'aident à quitter mon fauteuil ou à monter en voiture, ils ne me « pincent » jamais le bras! » Qui ne sait combien des mains trop empressées à vous servir peuvent être gênantes et que de fois n'avons-nous pas eu le bras « pincé » par ceux qui s'imaginent être très adroits?

Le Munchi servait de secrétaire à la reine et lui donnait aussi des leçons d'hindoustani. Certains trouvaient que sa royale maîtresse lui accordait plus de considération que sa caste n'en méritait. Je ne puis en juger par moi-même, mais il est certain que le Munchi jouissait d'une situation très enviée et disposait d'une femme, d'une maison et du droit d'abattre les animaux selon les rites exigés par sa religion.

Ce privilège compliquait terriblement les voyages de la reine lorsque le Munchi l'accompagnait dans le train royal. On peut facilement se représenter l'exaspération des personnes de la suite, qui ne l'agréaient pas.

Je me rappelle personnellement les difficultés soulevées par ce droit du Munchi d'abattre dans sa propre cour les

animaux destinés à son alimentation. A l'occasion d'un voyage de la reine à Darmstadt, où elle allait voir ses petits-enfants de Hesse (enfants de sa seconde fille, la princesse Alice, morte quand ils étaient en bas âge), il fallut lui trouver en ville une habitation appropriée, dans laquelle il pût se conformer aux rites que lui imposaient ses croyances.

Le Munchi ayant appris qu'un prince étranger était arrivé pour demander la main d'une petite-fille de « l'Impératrice des Indes », exprima le désir de connaître le noble étranger. Voici la scène qui se déroula à la suite de sa requête :

— Ma chère Missy, le Munchi aimerait faire la connaissance de Ferdinand.

— Volontiers, Grand'maman, quand et où désirez-vous que la rencontre ait lieu?

— Dans mes appartements, chère enfant.

Et selon son habitude, Grand'maman haussa les épaules, esquissa son petit sourire embarrassé et m'indiqua l'heure à laquelle je devrais paraître avec mon fiancé dans ses appartements privés.

A l'heure fixée, selon le désir de la grande et très petite vieille dame, mon fiancé et moi nous pénétrâmes dans le sanctuaire de Sa Majesté. Elle était assise devant son bureau, dans la pièce imprégnée de cette odeur de fleur d'oranger spéciale aux chambres qu'elle habitait.

Bien en évidence, sur un chevalet, se trouvait en effet le ravissant portrait de la mère de Nando, dans l'apogée de sa beauté. Winterhalter l'avait représentée de profil, mettant en relief la perfection de ses traits classiques, de ses épaules tombantes et la fine courbe de sa lèvre inférieure. Une beauté idéale, au front découvert sous les cheveux en boucles, ramassés sur la nuque en un chignon, à la manière des statues grecques.

Je contemplais le portrait, sans être à même d'apprécier ce type de beauté sévère, — car, pour mon compte, je préférais le charme plus séduisant de tante Alix ou de cousine Ella.

Avec un gracieux sourire qui découvrait ses petites dents, la reine montra le tableau en s'exclamant : « Wunderschön. » « Wunderschön », répéta mon timide fiancé et la conversation s'arrêta net.

Le bruit d'une porte qu'on ouvre, et sur le seuil, telle une apparition, le Munchi, véritable idole hindoue, tout couvert d'or, paré pour l'occasion du turban blanc et des vêtements des grands jours d'apparat. Il s'arrêta et, portant la main successivement à son cœur, à ses lèvres et à son front, nous salua à la manière orientale.

Je ne possédais pas à cette époque la désinvolture nécessaire dans le monde; petite fille insouciante, je n'étais à mon aise qu'à cheval, dans un jardin ou dans un cercle restreint d'amis et j'ignorais complètement l'art de venir en aide aux gens embarrassés. Or, Grand'maman et Nando étaient désespérément timides et le Munchi, Oriental impassible attendait imperturbable ce qui devait arriver. Mais il ne se passa rien du tout. Nando ne se doutait pas de ce que l'on attendait de lui, et se contentait de contempler la brillante apparition silencieuse et énigmatique qui se dressait sur le pas de la porte, tandis que Grand'maman haussait les épaules en souriant, comme si son sourire pouvait dénouer la situation. A la fin, ce fut moi, je crois, qui m'avançai bravement vers le Munchi et lui serrai la main. Nando suivit mon exemple; après quoi, Grand'maman, jugeant qu'elle avait satisfait le désir de son secrétaire, en lui octroyant la faveur d'entrevoir le royal fiancé, fut enchantée de déclarer la séance terminée et de se trouver libérée de la présence des fiancés à bouches cousues eux-mêmes soulagés d'être délivrés.

*
* *

Ce sera pour moi toujours un regret profond de n'avoir pas connu Grand'maman plus intimement. M'étant échappée presque enfant de sous ses ailes protectrices et ayant été tenue assez isolée dans mon pays d'adoption, j'ai eu fort peu l'occasion de la connaître à l'âge où j'aurais pu vraiment la comprendre. Mais puisque je parle de Grand'maman, je suis tentée de rappeler ici deux scènes appartenant à une période ultérieure.

La première nous ramène à Osborne, résidence d'été de la reine Victoria.

J'avais alors environ vingt ans et j'étais déjà mère de deux

enfants. Grand'maman avait mis à ma disposition un de ses cottages pour permettre à mes bébés de passer une saison au bord de cette mer qui avait fait les délices de mon enfance.

Je n'insiste pas sur la joie extrême que j'éprouvais de me retrouver à Osborne; — seuls, ceux qui ont connu l'expatriation, me comprendront.

Là aussi, selon ses habitudes réglées comme une pendule, Grand'maman faisait sa promenade quotidienne, accompagnée d'un membre de sa famille, ou d'une dame d'honneur. Le jour inoubliable dont je parle, je fus l'élue, désignée pour une promenade en voiture en tête à tête. Pour certaines personnes, cette faveur devenait plutôt redoutable, car les promenades se prolongeaient toujours jusqu'à l'heure, parfois glacée, où tombe la nuit; mais elle avait pour moi le charme de la rareté et l'importance d'un grand événement.

Je me la rappelle si bien! J'étais fière et en même temps très intimidée et un peu nerveuse. Non seulement l'éloignement avait fait de moi presque une étrangère pour Grand'maman, mais n'était-elle pas aussi, en quelque sorte, l'arbitre et le juge de nos vies, elle qui suivait avec tant d'attention la carrière de chacune de ses filles ou petites-filles dispersées aux quatre coins de l'Europe? Je m'attendais à des questions et à des investigations. Grand'maman chercherait sans doute à connaître les moindres détails de ma nouvelle vie, voilà pourquoi elle m'avait emmenée seule.

Il me semble que c'est l'unique causerie intime qu'il y ait jamais eu entre Grand'maman et moi. Au début, la conversation fut hésitante; toutes deux nous étions un peu gênées; de plus, j'étais sur mes gardes, et, respectueuse, je n'osais pas traiter la royale petite vieille lady comme une vraie Grand' mère. Au fond, je me demandais ce qu'elle pouvait connaître des émotions de la jeunesse et de la vie courante. Toutes ses facultés féminines n'étaient-elles pas étouffées par le poids de sa puissance royale?

Petit à petit, toutefois, notre retenue se dissipa, et j'arrivai à lui répondre avec animation; elle avait, d'ailleurs, aux moments les plus inattendus, un rire charmant, un franc éclat de rire, cristallin et amusé, qui comblait toute distance entre nous.

Elle me questionna sur le pays qui m'avait accueillie, sur son climat, ses habitants, ses coutumes et sur la politique. Elle s'informa aussi de l'oncle et de la tante, témoignant d'un vif intérêt à l'égard de Carmen Sylva, la reine poète, qui lui avait rendu visite une fois à Balmoral et à laquelle elle gardait un souvenir affectueux. Elle s'informa tout naturellement de mon mari : elle espérait que je ne manquais pas d'être une épouse dévouée et soumise; elle s'intéressa même aux serviteurs. Grand'maman était très bonne pour la domesticité et souhaitait trouver également cette attitude, véritablement royale, dans les autres maisons souveraines. N'avait-elle pas été souvent servie par trois générations de la même famille? Et puis, tout à coup, elle se tourna vers moi et me demanda à brûle-pourpoint : « Vous ont-ils chloroformée, lorsque vos enfants sont venus au monde? »

Ah! mon Dieu! pourquoi m'avait-t-elle posé cette question? Était-elle de ceux qui n'admettent pas que les douleurs atroces de l'enfantement soient soulagées grâce aux découvertes de la science moderne? Croyait-elle que les femmes doivent les subir sans protester, selon les paroles de l'Écriture, malgré les progrès de l'humanité. Ou bien, comme Carmen Sylva, considérait-elle que mettre un enfant au monde était un moment si divinement poétique qu'il ne fallait permettre aucun allégement à cette extase de douleur?

Je sentis le sang me monter au visage et ma gorge se dessécher. Courage! Avoue donc que l'on t'a donné un soupçon de chloroforme, à la suite de l'insistance de Maman et des docteurs anglais, malgré les docteurs roumains qui s'y opposaient autant que la reine poète.

D'une toute petite voix, je confessai donc que, sans avoir été complètement endormie, vers la fin, l'excès de la souffrance m'avait été épargné par cet anesthésiant béni... J'étais convaincue que j'allais être grondée, sermonnée, en butte au mépris de la royale petite dame. La reine Victoria probablement me mépriserait de tout son cœur pour ma lâcheté. Mais quelle ne fut pas ma surprise d'entendre l'éclat de rire cristallin et de voir Grand'maman d'un petit mouvement d'épaules approbateur, se pencher vers moi : « Très bien, ma chérie! Moi, on ne m'a donné le chloroforme

qu'à mon neuvième et dernier bébé; hélas! on ne l'avait pas inventé plus tôt, et je t'assure, mon enfant, que je déplore vivement d'avoir eu à mettre huit enfants au monde sans ce secours précieux! »

Un soupir de soulagement s'échappa de ma poitrine!

Elle était humaine, la chère vieille petite lady! Elle terrifiait tout le monde, créait autour d'elle une atmosphère de crainte et, malgré tout, elle était humaine, délicieusement humaine. Elle ne vous demandait pas d'agir en héroïne chaque jour de votre vie.

Cloîtrée dans sa royale demeure, au milieu de sujets habitués à baisser la voix chaque fois qu'ils lui parlaient, entourée d'honneurs, et des marques du respect le plus cérémonieux, elle cachait sous une apparente inaccessibilité, une réelle compréhension de l'âme humaine, de ses douleurs et de ses joies.

Peut-être a-t-elle rêvé parfois d'un contact plus direct avec les êtres et les choses, avec la vie... peut-être...

***

Voici le second incident que je désire raconter avant de continuer mon récit, parce qu'il révèle la nature profondément humaine de ma Grand'mère. Il se place quelques années après la promenade à Osborne.

Vers la fin de sa vie, la reine Victoria, qui pendant plusieurs décades avait vécu en vraie recluse à cause de son veuvage, commença à reprendre intérêt à l'art dramatique. Comme elle ne consentait pas à aller au théâtre, on s'ingénia à organiser des représentations privées dans une des grandes salles de fête de Windsor. Ainsi, sans quitter son propre palais, Sa Majesté pouvait jouir des meilleurs spectacles, qui procuraient autant de plaisir aux acteurs qu'à la royale spectatrice.

Ma chère Grand'maman était si peu gâtée en fait d'amusements que ces représentations lui causaient une joie presque enfantine. Dans l'imposante salle, nul, parmi les spectateurs, n'était plus animé, plus surexcité que la grande et très petite « Old Lady ».

Pendant une de mes rares visites en Angleterre, après

mon mariage, j'assistai à un de ces spectacles. Étant l'hôte d'honneur ce soir-là, je me trouvais à la droite de la reine. Grand'maman trônait sur un fauteuil bas, sa robe de grosse soie étalée autour d'elle, ses deux mains jointes sur le pommeau doré et orné de pierreries de sa canne. Elle portait une grande toilette de soir, et sur ses épaules découvertes une rivière de diamants scintillait à chacun de ses mouvements.

Son siège était si bas que je devais me pencher beaucoup, pour répondre à ses questions. Avec la timidité et la sensibilité de mon âge, j'étais gênée de sentir les regards des divers membres de la famille peser avec insistance sur moi. Me considérant presque comme une intruse, ils se tenaient sur la réserve, m'examinant attentivement, pesant et supputant ce que je pouvais bien valoir, et essayant de savoir ce qu'avaient pû faire de moi les étrangers parmi lesquels j'étais allée vivre.

J'étais aussi pénétrée d'un respect presque douloureux pour la perfection de cette Cour si sobre dans sa magnificence. On n'aurait pu imaginer une société d'une dignité plus accomplie et j'avais quitté l'Angleterre avant d'avoir été dans le monde et la Cour de Roumanie, bien que sévère jusqu'à l'austérité, ne connaissait pas ce cérémonial imposant et ce faste. Aussi étais-je intimidée par ces salles immenses que je n'avais connues qu'enfant et où pour la première fois j'entrais en invitée d'importance. Devenue princesse héritière d'un pays étranger, je devais tenir dignement mon rôle sous les yeux de ceux que j'avais quittés et qui âprement me faisaient sentir que je me trouvais désormais « hors de la forteresse »...

Le rideau se leva sur le premier acte de *Carmen*, opéra qui m'était familier, mais que la reine entendait pour la première fois.

Nous nous trouvions très près de la scène et je remarquai que Grand'maman ne suivait pas seulement la musique avec un vif intérêt, mais aussi l'intrigue. Quelque peu interdite par le sujet passionné de la pièce, elle me posait des questions auxquelles il n'était pas facile de répondre, à cause du tumulte de l'orchestre et de la hauteur disproportionnée de nos sièges.

Il était évident que Grand'maman s'amusait. Par moments elle serrait les épaules et sur ses lèvres passait un fin sourire,

plein d'impatience et d'attente. Au premier entr'acte, elle se tourna vers moi pour obtenir de plus amples explications sur le sujet. Avec la retenue embarrassée d'une toute jeune femme, j'essayai de dire à ma Grand'mère ce que je savais du roman plutôt farouche de Carmen. Le sourire timide de Grand'maman s'accentuait, au fur et à mesure que je parlais. C'était un genre d'histoire que ses oreilles n'avaient pas l'habitude d'entendre. Elle écoutait ce que sa petite-fille lui racontait en faisant de petits mouvements de tête, mais pendant tout ce temps, la petite-fille était très mal à l'aise, à cause des mille paires d'yeux qu'elle sentait braqués sur elle.

Le rideau se leva sur le second acte, où se déroule la scène violente entre Carmen et ses compagnons, les contrebandiers. J'ai oublié le nom de l'artiste qui chantait le rôle de Carmen, mais son jeu était aussi captivant que sa voix. L'entrée en scène de l'irrésistible toréador donne à Carmen l'occasion d'exercer toutes ses ruses, puis de manifester sa colère, son dédain et sa passion, au moment où l'infortuné don José, entendant l'appel du clairon, essaie une dernière fois de sauver son honneur de soldat.

L'action, que nous connaissions tous, était une révélation pour Grand'maman. Penchée vers moi, elle continuait à me presser de questions, auxquelles je répondais de mon mieux, les joues en feu.

Grand'maman, se cachant la figure derrière son éventail, est plaisamment scandalisée, elle comprend; toujours penchée vers moi, elle me souffle : « Oh! Mais alors, ma chère enfant, je crains que Carmen ne soit pas tout à fait comme il faut... »

Chère vieille Grand'maman! Non certes, Carmen n'était pas comme il faut, elle avait une moralité abominable, très peu conforme à celle de votre Cour irréprochable, et malgré tout, combien vous ressentiez le plaisir d'être si vivement choquée!

***

Et maintenant revenons à mon Windsor de 1892.

L'événement principal fut l'arrivée du roi de Roumanie,

On le reçut avec tous les honneurs dus à son rang et on le décora de l'ordre de la Jarretière. Je n'ai aucune image précise de l'Oncle en présence de Grand'maman. Je regrette de n'avoir été plus attentive à tout ce qui se passait à ce moment-là, mais, petite fille inconsciente, je n'avais, comme Nando, qu'une idée : m'esquiver autant que possible des cérémonies officielles, pour jouir paisiblement des moments que nous pouvions passer ensemble.

Parfois, le neveu sortait de sa réserve; il me confia combien « Der Onkel », accoutumé à porter l'uniforme, était troublé à l'idée de devoir mettre des escarpins et la culotte courte pour le dîner de Windsor. Les habits civils lui étaient peu familiers et cette tenue de rigueur le bouleversait à un suprême degré. Il avait déclaré à son neveu qu'il serait obligé de mettre des chaussettes en laine sous ses bas de soie pour ne pas prendre froid! Bien entendu, cela amusa extrêmement notre jeune clan, et lorsque l'Oncle parut en habit de cour, avec la Jarretière autour de son genou, nous écarquillâmes les yeux à qui mieux mieux pour découvrir si les bas de laine étaient visibles.

La présence du vieux Jean Kalinderu, dans sa tenue d'apparat, était pour nous un autre sujet d'amusement. Jean Kalinderu, administrateur des Domaines de la Couronne, le plus haut dignitaire de la Cour du roi Carol, jouissait de la confiance absolue du souverain; il était destiné à jouer un rôle important dans notre existence. Il servait par dévouement, refusant d'être rétribué, attitude qui accroissait encore l'estime dont il était l'objet. Comme Kalinderu aimait les dignités et les honneurs, l'Oncle s'arrangeait pour l'avoir toujours dans sa suite dans les occasions importantes. Mais aussi estimable et valeureux qu'il fût incontestablement, Jean Kalinderu était une figure à laquelle le crayon d'un caricaturiste n'a jamais pu résister. Il était petit, rond, avec une barbe courte et drue et un nez aux proportions sémitiques bien accentuées. Jean Kalinderu était fidèle, dévoué et travailleur, mais aussi très conscient de ses qualités, ce qui lui donnait un air de suffisance bien tentant pour les dessinateurs, A l'époque dont je parle, les sentiments de Nando envers lui présentaient un curieux mélange d'affection et de

reconnaissance, qui n'excluait pas un craintif respect, Kalinderu ayant ce qu'on appelle « the King's ear[1] ».

Kalinderu en culotte courte était en effet une apparition insolite et, je dois l'avouer, il semblait assez insignifiant dans ce cadre féodal, bien qu'il fût de ceux qui se sentent chez eux partout où ils se trouvent. Il affirmait pour ainsi dire son importance en tout lieu, et on l'aurait cru chez lui, même à Windsor. Il était divertissant d'observer le petit monsieur enchanté de lui-même, auquel rien n'échappait, qui ne se lassait pas de tout peser, d'apprécier et d'estimer gens et choses, de ses petits yeux attentifs et malins.

Ce fut un moment unique dans la vie de Jean Kalinderu, que celui de la présentation à la légendaire « Old Lady », reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes. Si j'ai perdu tout souvenir de l'Oncle en présence de Grand'maman, j'ai encore dans les yeux la silhouette de l'administrateur des Domaines de la Couronne de Roumanie, courbé pour baiser la main de Sa Majesté royale et impériale. Même à cet instant, les yeux de Jean Kalinderu rôdaient inquisiteurs autour de lui...

On ne saurait imaginer un contraste plus frappant que celui offert par Kalinderu et le chambellan de la reine d'Angleterre, gentilhomme grand, mince, bien tourné et toujours impeccable. Malgré tout, Kalinderu portait beau. Nul faste ne pouvait ébranler sa béate présomption et lorsqu'il fixait son monocle pour examiner les trésors séculaires de Windsor, c'était avec l'assurance tranquille du connaisseur, de l'homme auquel les collections précieuses sont familières. N'était-il pas le fondateur d'un musée, qui après sa mort était destiné au pays, et devait permettre à son nom de passer à la postérité? Personne n'aurait pu le duper, lui, Jean Kalinderu.

CARMEN SYLVA

Avant de me rendre à Sigmaringen, où devait être célébré notre mariage, je fis un pèlerinage. J'emploie ce mot à dessein parce que je me rendis à Neuwied avec un sentiment de véné-

1. L'oreille du roi.

ration spéciale pour Carmen Sylva[1]. Ce fut un tableau unique, dépassant tous les autres, apparition saisissante, vision d'un monde étrange, dans une atmosphère toute différente de celle dans laquelle nous avions vécu.

Quelques mots d'explication sont nécessaires pour faire comprendre pourquoi Carmen Sylva se trouvait chez sa mère et non dans son royaume. Certaines complications avaient troublé la Roumanie et la reine Élisabeth avait pris une part prépondérante dans le petit drame dont je dois parler, car il explique bien des choses :

Le roi Carol n'ayant pas de fils, Ferdinand avait été proclamé héritier présomptif du trône. La petite fille du roi Carol et de la reine Élisabeth était morte à l'âge de quatre ans, et depuis, aucun autre enfant n'était né. Le roi Carol avait accepté cette fatalité avec la philosophie de l'homme qui, en toute occasion, a été maître de ses émotions comme de ses passions. Mais il n'en était pas de même pour la reine poète. La mort de son enfant et l'espoir toujours frustré d'une nouvelle maternité, l'avaient brisée. Ce chagrin la minait à tel point qu'elle était loin d'être résignée à ce que, le moment cruel arrivé, on proclamât comme héritier de la Couronne un prince qui n'était pas son propre fils. Ce fut Jean Bratiano, père de celui que j'ai connu, qui persuada le roi Carol de la nécessité d'assurer la succession au trône. La reine Élisabeth n'a jamais pu l'oublier. Elle garda jusqu'à la fin de ses jours un vif ressentiment contre l'homme qui avait déterminé le souverain à cette pénible décision, ressentiment qu'elle a reporté sur la génération suivante et qui ne lui a jamais permis d'apprécier sincèrement le second Jean Bratiano.

Arraché aux joies simples de Potsdam et aux camarades de son rang avec lesquels il avait des affinités, Ferdinand se vit soudain condamné à une existence de demi-réclusion. Sans amis, sans compagnons, presque exilé dans un pays étranger, sous la férule d'un oncle dont l'unique préoccupation était la politique, toujours prêt à sacrifier à la raison d'État, non seulement son bonheur et ses propres désirs, mais aussi celui de tout membre de sa famille, le prince se trouvait réellement isolé.

1. Pseudonyme de la reine Elisabeth de Roumanie, femme de Carol Ier.

Élevé dans le culte de l'obéissance et du devoir, il était respectueux et soumis. Sa tante, tout en lui gardant rancune pour la place qu'il occupait, le plaignait sincèrement. Elle comprenait sa solitude de déraciné, dans un milieu si différent de celui dans lequel il avait vécu.

Carmen Sylva, poète, considérait toute chose à travers le prisme de son imagination romanesque. Ardente, enthousiaste, d'un tempérament impétueux, elle manquait de discernement et de perspicacité, et voyait tout en beau. C'est pourquoi, pendant toute sa vie, quelque peu tragique et orageuse, elle devint la proie facile de ceux qui abusaient de sa généreuse crédulité.

N'ayant pas d'enfants, elle aimait à s'entourer d'un essaim de jeunes filles, qui, accroupies à ses pieds et animées par son langage inspiré, étaient en admiration constante devant elle. Elle rêvait qu'elle était une châtelaine des temps passés qui, à certaines heures de la journée, faisait filer, coudre ou broder autour d'elle. Le monde était pour elle une vaste scène et elle, le personnage principal des pièces qui s'y jouaient, figure tragique mais bienveillante, pleine de pitié pour les misères de l'humanité.

Jeune encore, ses cheveux avaient prématurément blanchi. Ses yeux, d'un bleu intense, avaient un regard pénétrant. Elle riait souvent et son rire découvrait des dents d'une blancheur éclatante, mais ce rire contrastait d'une manière frappante avec l'expression tragique de ses yeux. Elle n'avait jamais passé pour une « beauté », mais il se dégageait d'elle un charme ensorcelant et il était presque impossible de ne pas subir cette fascination en sa présence, au prime abord du moins. Pour les jeunes, elle avait l'attrait d'une légende. Sa voix, extrêmement mélodieuse, ajoutait à ce charme. Elle n'inspira pas de passions, mais elle sut attirer l'admiration. Ce pathétique, ce je ne sais quoi de tragique qui émanait d'elle, donnait à tous ceux qui l'approchaient le désir d'alléger le fardeau qu'elle portait.

« Le caractère, c'est le destin. » La nature de Carmen Sylva la poussait au sacrifice de soi-même. Elle prenait tout au tragique et dramatisait les événements les plus naturels de la vie quotidienne. On ne saurait imaginer deux êtres plus diffé-

rents que Carmen Sylva, la poétesse inspirée, et le roi Carol, son seigneur et maître, l'homme sévère, l'homme de devoir, manquant d'humour et pour lequel n'existaient ni caprice ni faiblesse.

Et dans ce ménage extraordinaire, venu en tiers, Ferdinand, le timide, le modeste petit sous-lieutenant de Potsdam, presque un adolescent, mais lui aussi, imbu de l'esprit allemand du devoir et de la hiérarchie. Doux, aimable, porté à être sentimental, d'une nature affectueuse, il doutait toutefois de ses capacités; c'était un être facile à dominer, prêt à reconnaître la supériorité des autres, bien qu'il fût susceptible et fier.

A peine arrivé, il fut pris en main par son oncle, qui voulait le préparer aux lourdes charges qu'on entendait lui confier. L'austère souverain, ne connaissant pas de détente pour lui-même, n'en admettait pas pour les autres. Il semblait trouver naturel que le jeune prince héritier partageât son goût du sacrifice. Il ne tenait pas compte de leur différence d'âge ni du fait que le rôle de second n'était pas aussi intéressant et absorbant que celui de chef. Le roi Carol détenait le gouvernail et la part dévolue à Ferdinand manquait de ce que j'appellerai « getting any of the fun »[1]. Ainsi l'intimité avec Carmen Sylva devint pour lui un refuge. Carmen Sylva avec toutes les jeunes filles prosternées à ses pieds...

L'inévitable arriva. Ferdinand s'éprit d'une des suivantes. De la favorite, de l'élue du cœur solitaire de la reine, de celle en qui elle croyait voir revivre l'âme de son enfant...

Carmen Sylva savait que le roi Carol n'admettrait pas que son neveu épousât quelqu'un qui ne fût pas de sa caste. Les Roumains désiraient d'ailleurs que leur famille royale ne contractât pas de mariage dans le pays. La dynastie devait rester au-dessus et hors de la portée du peuple et chercher ses alliances au delà des frontières, parmi ceux du même rang. Cette condition avait été spécialement stipulée lorsque le roi Carol avait accepté le trône.

Carmen Sylva, qui n'ignorait pas ces dispositions, ne put résister cependant, étant donné son tempérament poétique, à l'attrait de l'intrigue amoureuse. Ferdinand ne venait-il pas

1. C'est-à-dire que cette « part » manquait d'agrément.

d'ailleurs de faire son choix? Hélène, jeune fille remarquable, d'une intelligence supérieure, Hélène aux yeux sombres, ardente, pleine de vie, serait une admirable compagne pour le pâle et modeste prince; elle le guiderait, l'inspirerait, exalterait son ambition, son courage; ils auraient de beaux enfants, le ciel leur sourirait... Ainsi raisonnait dans le fond de son cœur la reine poète. Suivirent quelques mois de cour assidue, d'un bonheur quelque peu tourmenté, car Ferdinand n'avait pas la conscience tranquille... « Der Onkel » se profilait à l'arrière-plan, comme une incarnation du Destin... Mais Carmen Sylva se complaisait dans cette atmosphère romanesque. Elle réunissait les amoureux, les encourageait, les glorifiait presque, sans s'inquiéter du lendemain. Elle vivait uniquement pour la surexcitation du moment, dans l'espoir que quelque événement fortuit viendrait sauver une situation dangereuse et pleine d'écueils. Cependant, malgré son optimisme, le cataclysme se déclencha.

Absorbé par ses affaires d'État, le roi ne s'apercevait pas de ce qui se passait sous ses yeux. Une affaire d'aussi peu d'importance que des effusions d'amoureux ne traversait pas l'horizon de ses préoccupations. La reine et lui avaient des attributions bien distinctes. C'est d'elle que relevaient la charité, la littérature, les obligations sociales. Ils ne se trouvaient ensemble, pendant la journée, qu'aux repas. De sorte que lorsqu'un beau jour le neveu se présenta devant l'oncle pour déclarer son intention d'épouser mademoiselle V..., la tempête éclata : rafale cinglante, qui glaça Ferdinand.

Je ne connais pas les détails de la scène. Cette triste histoire était autant que possible épargnée à mes oreilles, et avec raison. A ce moment-là, je l'aurais certainement prise au tragique. Je n'entendais que de vagues échos, des rumeurs, que je raccordais tant bien que mal, évitant les questions, de peur d'être blessée par les réponses. Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai compris et... j'ai souri, et ce fut moi, qui, deux ans avant la mort de mon mari, réunis les deux amis d'autrefois. Toute une vie les séparait.

Mais il y eut des heures où l'intrigue prit une allure dramatique. L'opinion publique s'émut et la reine fut accusée de contrecarrer les désirs du pays.

De l'avis général, elle était responsable de ce qui arrivait et le ressentiment fut si grand que le roi se vit obligé de l'envoyer à Neuwied auprès de sa mère. Elle prit le malencontreux événement tellement à cœur, que sa santé en fut gravement ébranlée et pendant deux ans elle ne put quitter le lit ou son fauteuil roulant.

Ferdinand eut à choisir entre Hélène V... et le trône, mais on s'y prit de telle manière qu'il ne put choisir que le trône. Élevé dans des traditions de discipline et habitué à plier devant l'autorité, il accepta ce qui avait été décidé. Le sentiment du devoir, profondément ancré en son âme, fut plus puissant que tout; il s'y conforma héroïquement, durant toute une vie où se compte plus d'un geste d'abnégation. On le fit voyager; il visita la Hollande, la Belgique, il alla à Sigmaringen, à Potsdam, à Berlin, à Cassel... à Cassel où l'attendait son destin... mais moi, j'ignorais qu'il parcourait le monde pour guérir son cœur blessé.

***

Je vais évoquer maintenant notre visite à Segenhaus, près de Neuwied. Ce fut là, dans la résidence de la princesse douairière de Wied, que, loin d'être résignée à son sort, la reine Élisabeth, douloureusement frappée, fut réduite à passer deux ans de quasi bannissement.

On nous avait simplement dit, à Ducky et à moi, que, malade, elle ne pourrait aller à Sigmaringen pour assister au mariage. Ce fut la seule explication que nous donna Maman en nous menant à Neuwied.

Il avait neigé très tôt cette année-là et c'est en traîneau que nous arrivâmes à une bizarre petite maison située en pleine forêt. Le traîneau était un moyen tout à fait approprié pour se rendre à une demeure si différente de celles que nous avions vues et peuplée d'un monde tout autre que celui que nous connaissions. En réalité, cet épisode détaché est une incursion dans un monde fabuleux, enveloppé d'une atmosphère invraisemblable. Au son joyeux de grelots, notre traîneau glissa vers la porte d'entrée. Sur le seuil, se tenait une très vieille dame, vêtue de noir, la tête enveloppée

d'un voile blanc. Elle ne ressemblait en rien à d'autres vieilles dames. Son front était immense, poli et arrondi comme un globe, un front puissant, sous lequel s'abritaient, dans des orbites profondes, des yeux aux paupières lourdes et lasses, qui semblaient vous regarder du fond de l'infini. Les cavités étaient si creuses qu'elles donnaient à la figure émaciée l'aspect inquiétant d'un crâne. Apparition saisissante, illuminée de sourires de bienvenue. Non moins impressionnant était le groupe de femmes de tout âge qui la suivaient. Aucune d'elles n'était tout à fait saine ni normale. Il semblait qu'elle avait, comme dans l'Évangile, réuni sous son toit tous les sourds, les aveugles, les paralytiques, les muets et les pauvres d'esprit de la terre.

Parmi ces infirmes, la vieille dame semblait une magicienne bienfaisante, dont on attendait des miracles. Mais il est facile de concevoir que nous autres, simples mortelles, nous étions quelque peu déconcertées.

Le seul homme vivant dans cette congrégation de femmes était un vieux monsieur à côtelettes, avec des yeux chassieux et une bouche flasque et cynique : un vieux monsieur plutôt sinistre, c'est du moins ainsi qu'il nous apparut, dans un coin de cet étrange tableau. On nous présenta successivement les paralytiques, les aveugles, les muettes, la plupart parentes pauvres. Décidément la vieille dame aimait rassembler les déshéritées de la terre. Nous apprîmes plus tard qu'on lui attribuait le pouvoir de guérir, et qu'elle laissait envahir sa maison par tous les estropiés et les malades des environs. Son bon cœur et sa bienveillance étaient proverbiaux.

Plus tard, la reine Élisabeth me raconta des choses étranges sur sa mère. Psychiatre à ses heures, elle entrait, à certains moments de sa vie, dans des transes, pendant lesquelles son âme semblait quitter le corps; elle tombait alors dans des extases, devenait immatérielle, flottant, prétendait-on, au-dessus du sol, planant par-dessus les dossiers des chaises et descendant les escaliers sans les effleurer.

Quoi qu'on puisse penser de ces « migrations », il est indéniable que l'étrange dame avait des facultés surnaturelles; mais, me trouvant en dehors du cercle magique de ceux qui

vivent entre l'occultisme et la réalité, je ne pourrais donner de plus amples explications sur ces mystères.

Le jour de notre visite, elle ne nous révéla aucun de ses dons mystérieux. Ce n'était qu'une femme toute en soupirs, une mère rongée par le souci et l'anxiété que lui donnait la maladie de sa fille, une aimable hôtesse dont la conversation était aussi intéressante qu'imagée.

Après maintes formules de bienvenue, nous fûmes introduites dans une grande salle aux murs recouverts de simples boiseries de sapin. Le seul ornement caractéristique en était des panneaux peints d'énormes fleurs aux tiges translucides, qui contrastaient violemment avec le cadre si sobre de la pièce. La princesse mère s'empressa de nous expliquer que ces panneaux étaient peints par sa fille. Déconcertées par la singularité de ce qui nous entourait, une interrogation muette sur les lèvres, nous regardions de tous côtés : où était sa fille?

Finalement, Maman s'enquit aimablement de la santé de la reine. La mère aux yeux lassés leva les bras. « Ah! Élisabeth, ah!... » Élisabeth semblait être un grand tourment pour elle. Son humeur variait d'un jour à l'autre. Tout était si difficile. Elle nous informa que depuis de longs mois, Élisabeth était paralysée ou s'imaginait l'être. Elle refusait de marcher et même de se tenir debout. Infatigable, elle peignait toute la journée, dans son lit. Quelquefois on la roulait dans son fauteuil. Elle adorait la forêt, mais on la décidait difficilement à quitter la maison. Elle s'était demandée avec inquiétude comment la reine prendrait notre visite, mais à son grand soulagement, Élisabeth semblait ne pas refuser de nous recevoir — mais pouvait-on savoir! « Oui, mon Élisabeth est fantasque, elle a toujours été ainsi, même enfant, toujours « himmelhoch jauchzend oder zu Tode betrübt » (exultant de joie ou accablée de chagrin). Tempérament de poète, elle prend toute chose au tragique... mais à présent, hélas! elle a des raisons pour cela. » Maman comprenait probablement ce que racontait l'étrange vieille dame; pour Ducky et moi, c'était du chinois. Soudain, se tournant vers moi, elle dit : « Mais elle ne pourra pas vous résister, ma chère, vous êtes comme les fleurs du printemps. » C'était inattendu, mais tout, dans cette maison, était surprenant,

la vieille princesse, les fleurs gigantesques sur les murs et, glissant à l'arrière-plan, l'étrange horde des estropiées bibliques. Et aussi cette reine mystérieuse qui ne voulait ou ne pouvait marcher ni se tenir debout. Où était-elle? « Aurons-nous le plaisir de voir votre fille ? » Maman se tenait sur ses gardes, nous le sentions à sa voix, mais ses yeux erraient investigateurs, car rien ne devait leur échapper. Personne ne se complaisait plus que Maman à ces incursions dans l'inconnu. « Ach Gott ja! Elle est préparée, elle vous recevra, elle est en train de peindre dans son lit, elle travaille sans répit. Quelquefois c'est la poésie, uniquement la poésie, autrefois c'était la musique; maintenant c'est la peinture. Mais les toiles qu'elle peint sont très grandes, trop grandes pour quelqu'un qui doit travailler couché. Mais Élisabeth aime la difficulté. J'espère pouvoir la persuader de venir déjeuner dans sa chaise roulante. Une de ses étranges fantaisies est de prétendre qu'elle ne peut avaler que certains mets froids, en petites tartines de mille espèces — mais rien de chaud. Ah! oui! Élisabeth » ... et de nouveau elle leva les bras au ciel avec un geste.

***

Enfin, après nous avoir laissé mettre un peu d'ordre à notre toilette, la vieille princesse nous conduisit dans une autre partie de la maison aux appartements de la reine invalide.

Nous montâmes en procession silencieuse un escalier étroit et tortueux, puis on redescendit quelques marches : « C'est la nouvelle annexe, nous dit-elle, construite selon les désirs d'Élisabeth : Élisabeth aime les petites chambres, les coins et recoins singuliers. » Nous atteignîmes finalement la porte. La vieille dame l'entrebâilla et, d'une voix craintive et suppliante, elle demanda si nous pouvions entrer. La réponse dut être affirmative. Sans parlementer davantage, nous fûmes introduites dans une drôle de petite pièce, dont un lit, éclairé par un plafond vitré, occupait la partie principale. Sur ce lit, soutenue par de nombreux coussins blancs et moelleux, était étendue celle que nous venions voir.

J'aimerais pouvoir décrire fidèlement l'impression que

Carmen Sylva produisit sur moi, au cours de cette première rencontre. Elle fut profonde et troublante. La mise en scène avait été certainement étudiée. La lumière tombant du plafond sur cette exilée malade, enveloppée de blanc et adossée à ses coussins neigeux, sa voix musicale, ses gestes larges et accueillants, l'éclat de ses dents éclairées par le sourire lumineux, l'expression tragique de ses yeux d'un bleu intense, tout avait produit l'effet attendu. Ce n'est que plus tard que je sus combien tante Élisabeth étudiait ses premiers effets.

On eût dit que, par une élimination naturelle de son esprit fantaisiste, elle se voyait toujours en représentation. Comme je l'ai déjà dit, le monde figurait pour elle un vaste théâtre. Elle voyait toute la vie comme une série de scènes de drame où elle jouait le personnage principal et c'était pour elle un instant particulièrement pathétique que celui où elle se trouvait en présence d'une jeune fille qui usurpait la place de celle qu'elle avait elle-même choisie. Aussi irresponsable que je fusse, j'étais la rivale qui triomphait, et son large geste de bienvenue avait pour elle la valeur d'un acte d'héroïque abnégation dont, consciente, elle entendait tirer tous les effets.

Elle me serra dans ses bras, m'appela « liebes Kindchen », me caressa le front, passa ses mains dans mes cheveux, avec un regard douloureux et avide, comme affamé. Torturée par ma timidité, je me soumettais craintive à cette explosion sentimentale si inattendue. Je sentais avec acuité la présence de Maman et de Ducky; rien de plus embarrassant pour les jeunes que d'avoir comme témoins muets, les arbitres les plus proches de leur vie quotidienne.

Maman était hostile à tout ce qui pouvait ressembler à de l'ostentation. Très femme du monde, elle devenait réservée jusqu'à la froideur aux moments d'effusion. Elle tenta en l'occurrence d'alléger l'atmosphère par une conversation intelligente et polie, mais Carmen Sylva n'entendait pas du tout être dépossédée du rôle qu'elle voulait jouer. Il y eut pour ainsi dire une passe d'armes muette. On ne pouvait s'empêcher de sentir, dès le début, l'antagonisme instinctif de ces deux femmes; deux forces, mais d'une espèce si différente; antagonisme que des relations plus suivies n'ont pas

atténué. Leur attitude envers la vie, leur « Lebensauffassung », leurs goûts, leurs habitudes, leur manière de s'exprimer, tout contrastait. La reine poète n'arrangea guère les choses, lorsque, posant sur moi son regard intense et tragique, elle déclara me trouver une ressemblance étonnante avec une œuvre d'art classique bien connue, la célèbre « Jeune fille de Lille », buste en cire colorée dont elle avait la copie. Je sentais que ma mère était indignée, mais tante Élisabeth prenait des airs inspirés et maintenait son opinion.

Suspendu devant elle, de manière à pouvoir être facilement à sa portée, se trouvait un grand panneau noir vernissé sur lequel la malade peignait des fleurs gigantesques et sans consistance, pareilles à celles de la salle du bas. Je peignais moi-même des fleurs, et celles auxquelles se complaisait le pinceau de la reine renversaient toutes mes conceptions de l'art et de la botanique. Rien en moi ne s'accordait avec ces plantes, ni avec le fond noir et trop brillant du tableau.

Je dois noter ici mon premier mensonge « mondain » : je fis maints compliments à Carmen Sylva sur son talent — des compliments peu sincères que je dus renouveler à maintes reprises par la suite. Le goût, à mon avis, n'était pas la qualité dominante de tante Élisabeth; elle aimait ce qui était tapageur, excentrique et comme c'était une enthousiaste, convaincue du mérite de tout ce qu'elle faisait, on était trop souvent appelé à l'admirer et à l'approuver. J'ai eu plus d'une fois à implorer la clémence divine à la suite des mensonges auxquels je me sentais poussée afin de ne pas blesser ses sentiments. J'ai souffert pendant de nombreuses années, autant que d'une douleur physique, de ce contact presque journalier avec les manifestations extravagantes du goût de ma tante.

Conquise lors de cette première rencontre, ce fut un coup pénible pour moi de ne pouvoir admirer sincèrement le travail de sa main. Elle avait tant de charme, tant de fascination, une voix si harmonieuse, tout ce qu'elle disait était si doux, si émouvant, tout était si parfaitement à l'unisson dans l'atmosphère de poésie qui émanait d'elle, tout, sauf sa peinture et le pince-nez, ornement trop prosaïque de son visage inspiré!...

Ainsi la première entrevue avec la fiancée que la reine

n'avait *pas* choisie pour son neveu, se passa bien mieux que sa mère n'eût osé l'espérer, et Élisabeth, à la grande satisfaction de la vieille princesse, daigna descendre pour déjeuner. Enveloppée d'un souple cachemire blanc et nous regardant du haut de sa chaise qu'un domestique avait roulée jusqu'à la table, elle était ensorcelante. Elle ressemblait à une grande prêtresse, professant d'étranges doctrines, trop confuses pour que le vulgaire pût les comprendre. Et cette maison silencieuse, enfouie dans la neige, cachée au fond des bois, offrait un abri approprié à celle qui s'était retirée dans la solitude afin d'oublier l'injustice d'un monde trop brutal qui ne comprenait pas sa nature supérieure. Chaque objet semblait avoir été disposé de manière à mettre en évidence cette figure exceptionnelle. Rien ne manquait au tableau : la mère tourmentée aux yeux enfoncés, cette triste compagnie de parentes estropiées attendant un miracle et, gardien sinistre de cette maison remplie de femmes, la figure mystérieuse et peu engageante du vieux monsieur.

J'ai appris plus tard que la reine Élisabeth désapprouvait la présence de ce dernier. On prétendait qu'il avait épousé secrètement la vieille princesse. De toute façon, c'était une nouvelle source de tragédie pour celle qui ne dramatisait déjà que trop la vie.

Avant notre départ, elle me fit appeler dans sa chambre. Elle me parla de la Roumanie, des devoirs qui m'y attendaient. Elle me parla de Nando, me dit combien elle avait essayé de le rendre heureux, mais ne toucha pas au drame qui avait séparé leurs routes pour quelque temps. Sa voix était une musique, mais son langage trop élevé pour mon esprit peu mûr; je ne comprenais pas toujours le sens de ses discours. C'était simplement de la poésie, de la musique, des paroles qui résonnaient en moi. Un rideau venait d'être soulevé, me laissant entrevoir un monde inconnu où toute chose avait un autre nom, un autre sens; un monde irréel qui n'existait que tant qu'elle parlait et qui se dissipa comme de la fumée lorsque je quittai sa chambre. C'était néanmoins un être prestigieux, un poème elle-même, une blanche apparition faite, me semblait-il, pour être adorée.

***

Voici encore le souvenir d'une promenade en traîneau dans la forêt silencieuse, sous son épais manteau de neige. La vieille princesse nous accompagnait. Le bonnet de fourrure tout blanc qu'elle portait, lui donnait l'aspect d'une figure médiévale, égarée dans notre monde moderne. Elle parlait beaucoup; par moments sa voix semblait résonner comme un faible écho de l'éloquence poétique de sa fille, mais ce qu'elle disait était plein d'un solide bon sens, et Maman se complaisait dans sa compagnie. Il paraît qu'elle était en excellents termes et en correspondance quotidienne avec le roi Carol. Il estimait en elle le mentor vigilant et plein de tact de celle qui avait si gravement troublé le bon ordre de sa Cour. Avec force soupirs, la vieille dame nous laissa entendre qu'elle était à la hauteur de sa tâche délicate.

Le but de notre promenade fut une visite au prince Guillaume de Wied, frère de la reine Élisabeth. Il habitait, avec sa famille, un manoir au sommet d'une colline. La grande maison basse se détachait, toute blanche, sur une magnifique forêt de hêtres, avec une belle échappée sur la vallée du Rhin.

Le prince était une réplique frappante, mais moins dramatique, de sa sœur. Contrairement à celle-ci, il affectait une attitude gaie dans la vie, mais fait assez curieux, il se mêlait aussi à son attitude une certaine pose. Il avait l'air de rire sans être amusé. Comme sa sœur, il avait des dents merveilleuses, le front large sous une épaisse chevelure grisonnante et un pince-nez juché sur son nez un peu charnu. Les gestes mêmes de ses mains effilées rappelaient ceux de la reine Élisabeth. Il avait la même affectation dans la manière de les mouvoir en parlant, comme s'il eût voulu en faire admirer l'élégance.

Je ne puis dire qu'il me fut sympathique. Sa jovialité était surfaite. En revanche il n'y avait aucune affectation dans le caractère de sa femme, très laide, mais aux manières raffinées et charmantes. Princesse de la maison d'Orange, elle avait apporté une grosse fortune et de merveilleux bijoux dans la famille un peu appauvrie, mais très ancienne, des Wied. Cette princesse, très grande dame et sans la moindre touche d'excentricité, plut beaucoup à Maman.

Les Wied avaient deux filles et trois fils, mais je ne saurais me rappeler combien d'entre eux j'ai rencontrés lors de cette première visite. La maison était sympathique, un peu surannée et pleine de tableaux de famille.

La reine Élisabeth aimait beaucoup son frère. La seule fois, bien plus tard, où je les ai vus ensemble, je dois avouer que ces deux figures réunies m'ont laissé une impression décevante; instinctivement je leur fus hostile. Je ne pouvais vaincre l'impression qu'ils se jouaient réciproquement la comédie et que leurs éclats de rire sonnaient faux.

J'ai eu, pendant toute ma vie, la singulière faculté de pénétrer les raisons secrètes des émotions de mes semblables, même quand ils s'efforcent de les cacher. C'est un don qui vous isole étrangement. A l'époque dont je parle, pourtant, tout en présentant intuitivement la dissimulation humaine, j'étais incapable d'en tirer pour moi-même une leçon. Ma sœur Ducky, l'âme la plus droite que j'aie jamais connue, possède aussi « ce sixième sens ».

MARIE REINE DE ROUMANIE

PIERRE LAVAL NÉGOCIATEUR

Pour situer M. Pierre Laval et pour expliquer, dans la vie publique française sa physionomie particulière, rien ne vaut la double élection sénatoriale du mois d'octobre 1935. Que le chef du gouvernement contre lequel se dressait la coalition de rancunes et d'ambitions embrigadées sous la bannière du front populaire, ait pu être élu par le suffrage restreint à la fois dans la banlieue parisienne et dans le département du Puy-de-Dôme, c'est en effet une chose étonnante et qui vaut d'être considérée. Comment l'homme dont l'organe officiel du communisme en France affirme chaque jour que tous les moyens sont bons pour l'abattre parce qu'il est le protecteur du fascisme, l'adversaire des libertés civiques et l'ennemi de la paix peut-il conserver intacte la confiance d'Aubervilliers? Comment les radicaux de Clermont-Ferrand pénétrés de l'esprit anticlérical des vieilles luttes provinciales et les socialistes d'Auvergne, si respectueux des décisions de leurs conciles, gardent-ils un attachement cordial et admiratif à un représentant qui ne veut point dissimuler son respect pour le Pontife souverain de la religion catholique et romaine et qui n'a pas supporté les disciplines du marxisme? C'est qu'il existe assurément chez lui une puissance d'attraction singulière qui vient de sa fidélité au passé, à son milieu et à ses amitiés. Les propagandes les moins scrupuleuses, les plus tenaces et les plus subtiles parviennent difficilement à convaincre ceux qui sont instruits par le témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles. Or, tout Aubervilliers connaît son

maire. On l'a vu dans l'époque de la guerre s'occuper lui-même de chaque foyer, organiser l'entr'aide, porter le réconfort et l'espérance. On l'a entendu, alors que la plupart des pacifistes professionnels se taisaient, s'apitoyer sur l'horreur des tueries, déplorer les ruines qu'elles entraînent et affirmer courageusement qu'il fallait y mettre fin. C'est pourquoi, pour ce peuple des faubourgs qui ne s'en laisse point conter par les partisans, il est demeuré le « gars d'Auber ». Il y a quelques semaines, peu de temps avant la date des élections sénatoriales, M. Laval qui passait son après-midi dominicale à Aubervilliers, en compagnie de vieux camarades, rencontre un compagnon de jeunesse, ouvrier égoutier, familier des meetings révolutionnaires.

— Salut, Pierre, ça fait plaisir de te voir à Auber. On pense souvent à toi, vieux. Tu en as du boulot avec cette Éthiopie. Qu'ils te foutent la paix à Genève, surtout, dis.

— Je suis content de te trouver aussi, — répond Laval, — comment vas-tu? Toujours révolutionnaire?

— Eh! comme toi, — riposte l'interpellé en riant.

Là-dessus, le chef du gouvernement français, sénateur, maire d'Aubervilliers, et son électeur s'en furent ensemble vider un verre de rouge chez le marchand de vin.

Voilà pour la banlieue parisienne. Il n'en va pas autrement en Auvergne. En effet, ce n'est pas parce qu'il a acheté le manoir dont les murailles écroulées par le temps dominent son village natal que Pierre Laval a cessé d'être l'enfant du terroir. Et ce n'est assurément point parce que des feuilles étrangères et des professeurs de droit international lui reprochent de ne pas appliquer exactement le Covenant que Clermont-Ferrand et Aubervilliers vont admettre qu'il ne défend pas la paix française. « Quand bien même le pacte de la Société des Nations serait la Bible, s'exclamait Pierre Laval au cours d'un conseil des ministres, il y aurait encore quelque chose de supérieur, c'est la paix de mon pays. » Là-dessus l'immense majorité de ses compatriotes pense comme lui. Telle est sa force.

On écrit couramment de M. Laval qu'il est un « négociateur né ». L'autre jour, au Comité exécutif de la rue de Valois, une des têtes jusque-là inconnues du radical-socialisme, a proclamé qu'il est plus simplement un maquignon auprès

duquel les représentants de ce grand parti ne sauraient plus longtemps se compromettre. Les faits jugeront. Mais si négocier signifie chercher les éléments d'un arrangement, discuter et transiger afin de s'accorder, telle est évidemment la vocation que ses dons naturels imposaient à M. Laval. Même, dans les agitations de la jeunesse turbulente que M. Mussolini évoquait avec lui lors de leurs entretiens de janvier dernier à Rome, parce qu'il fut lui aussi possédé par le même démon révolutionnaire, M. Pierre Laval n'a jamais cessé d'être un conciliateur. Il le fut durant la guerre même, alors que Georges Clemenceau, grand connaisseur d'hommes, l'avait distingué pour son réalisme, sa ténacité et son bon sens. Mais s'il s'engagea un moment à la recherche de la paix, parmi les pèlerins qui allaient à Stockholm ou à Kienthal, ce n'était ni par esprit défaitiste comme on disait alors, ni par pacifisme bêlant, c'était parce que le bon sens robuste qui a toujours été le moteur de ses actions le portait à redouter l'inutilité d'efforts épuisants. C'était aussi parce qu'il croyait que l'effort militaire le plus acharné ne dispense pas les hommes de bonne volonté de se dépenser en faveur de la paix. Il était mû par l'aspiration de cette masse française encadrée et dirigée par ses élites dont la persévérance préserva le pays de la conquête étrangère.

En ce temps-là, de la terre éventrée, la plainte paysanne s'élevait chaque jour vers le ciel. Au retour des saisons, dans les moments de calme ou de détente des tranchées, on entendait évoquer les travaux de l'époque, les semailles, les moissons, les soins domestiques et la malédiction des jeunes hommes condamnés à mourir ou à souffrir montait alors contre la guerre et les servitudes militaires. Mais il était bien peu de ces révoltés qui n'acceptassent le sort comme on accepte les tempêtes, les orages et les fléaux abattus sur les hommes. Ils sentaient que la protection de leurs foyers les obligeait à se résigner et à tenir. Ils souhaitaient seulement qu'une force supérieure pût se dresser pour les défendre. Selon ce qu'ils avaient entendu autour d'eux, ils donnaient à cette force les noms de certains hommes. Et c'était assurément cet immense instinct de conservation et de durée française qui animait M. Pierre Laval.

L'admiration que M. Laval éprouvait pour Aristide Briand, le dévouement qu'il lui témoignait étaient donc comme une nécessité intérieure. Entre les deux hommes, il y avait des ressemblances : même instinct de l'aspiration populaire, même magnétisme et quelques similitudes de carrière. Pourtant le parallèle ne peut pas être poussé loin. La conception de la paix que professait dans sa dernière année Aristide Briand n'était certainement pas celle de Pierre Laval. Le premier qui avait discerné avec une lucidité impitoyable et parfois cruelle les faiblesses de la Société des Nations et qui l'avait conviée à « ouvrir ses fenêtres sur l'Europe » plutôt que de songer à établir un culte universel et vain, s'était abandonné ensuite à l'encens de thuriféraires intéressés et, lui, si subtil et si plein d'ironie, semblait croire ainsi que la paix avait trouvé sa condition dans ses durées ministérielles. Le second, au contraire, témoignait envers le verbalisme une méfiance innée. Il avait aperçu les dangers auxquels les parleurs qui prétendent réformer le monde sans moyens pratiques exposent leurs concitoyens et avant qu'elle ouvrît ses travaux au début de l'année 1932, il stigmatisait l'hypocrisie de la Conférence du désarmement où la France était conviée à faire tous les frais sans recevoir aucune contrepartie solide. Cette connaissance du passé, cette notion de l'avenir, cette vision très nette, tout en demeurant amicale, du défaut d'adaptation d'Aristide Briand aux conditions actuelles du monde incitèrent M. Pierre Laval à devenir lui-même le négociateur de la France. C'est pourquoi, Président du Conseil, ministre de l'Intérieur, il remplaça M. Briand aux Affaires étrangères à la fin de l'année 1931.

Déjà, dans l'intérim qu'il avait exercé, il avait conduit ce département redoutable. Parce qu'il se fie volontiers à la sagesse humaine, parce qu'il possède une confiance naturelle et souvent justifiée dans son don de persuader et dans sa chance, il se donna presque complètement à la tâche de diriger les affaires extérieures. Il connut aussitôt de très grandes difficultés et des succès méritoires. Au cours de l'été 1931, il se trouva en face de la débâcle financière de l'Allemagne qui remettait en cause non seulement le règlement du plan Young et les accords de la Haye, mais les réparations elles-mêmes,

Il tint cependant contre l'orage, contre les demandes un peu trop égoïstes d'assistance qui lui étaient adressées par les créanciers de l'Allemagne, et il alla à Londres pour défendre des droits qu'un autre moins obstiné était tout près de compromettre. Après une courte accalmie, au mois de septembre 1931, il fit le voyage de Berlin en compagnie de son ministre des Affaires étrangères, M. Aristide Briand.

Voyage plein d'enseignements et propice aux observations utiles. Tandis que Briand trouvait dans les manifestations organisées des faibles cohortes de la jeunesse républicaine allemande spécialement mobilisées à Berlin une justification et un motif d'exaltation pour sa vieillesse inquiète, Laval observait l'Allemagne de Brüning sous laquelle agonisait un régime trop fragile. Il rendait justice à la bonne volonté de ce Chancelier vertueux et pieux, il mesurait l'étendue de ses difficultés intérieures en homme rompu aux exercices de l'équilibre parlementaire, mais il s'efforçait aussi de distinguer les suites et c'est là qu'ils différaient profondément, Briand et lui. Briand avait jugé Stresemann avec une tête bretonne et aussi par les témoignages de certains Français trop candides. Il faisait confiance à son libéralisme, à son républicanisme et quand Stresemann, afin d'excuser le réarmement qui commençait de devenir trop visible, expliquait que l'association des Casques d'acier n'était composée que de vieux officiers généraux qui continuaient de jouer au soldat, cela excitait la verve antimilitariste de Briand qui tenait l'explication pour bonne. De plus, on avait enseigné à Briand que les intérêts matériels sont également capables de servir l'intérêt de la paix et on lui montrait les grands industriels de France et d'Allemagne associés dans de profitables cartels. Au contraire, Laval s'efforçait de comprendre le grand mouvement qui s'emparait irrésistiblement d'une nation orgueilleuse, vaincue et malheureuse. Il admettait que le national-socialisme pouvait sortir de la défaite extérieure, des menaces de révolution intérieure, des scandales du régime de Weimar et de son impuissance. Tandis que son ministre des Affaires étrangères allait déposer un bouquet de violettes sur la tombe de Stresemann, il méditait dans ses appartements de l'hôtel Adlon en tâchant d'interroger la rue. Faut-il rappeler que les entre-

tiens de Berlin de l'automne 1931 ne donnèrent pas d'autre résultat que de vagues promesses contenues dans un communiqué? Il était trop tard ou il était trop tôt!

Laval continua de négocier au nom de son pays. A la fin de 1931, sur l'invitation du président Hoover, il se rendit aux États-Unis. Il tint tête à toutes les réclamations qui lui furent exprimées tant sur le payement exact des dettes que sur le désarmement et il rapporta une déclaration commune qui liait en principe les réparations et les dettes. Les années 1932 et 1933 furent pour lui des années de méditation silencieuse. Tandis que M. Édouard Herriot laissait à Lausanne les derniers vestiges des paiements de réparations et l'annuité inconditionnelle du plan Young qui représentait le solde substantiel constamment revendiqué par M. Raymond Poincaré, tandis que MM. Paul-Boncour et Herriot octroyaient à l'Allemagne, par la déclaration de Genève du 16 décembre 1932, l'égalité des droits « dans un régime de sécurité », M. Laval, sénateur de la Seine, méditait sur les moyens pratiques d'assurer la paix.

En février 1934, il revint au pouvoir avec M. Gaston Doumergue qu'il avait beaucoup contribué à faire rappeler à Paris. Après l'horrible attentat de Marseille, il reprit le Ministère des Affaires étrangères et son rôle de négociateur français. Faut-il rappeler quel était l'héritage? Pour l'immédiat, l'échéance du plébiscite sarrois, des paroles peut-être téméraires qui engageaient la France à assurer seule l'ordre dans la Sarre au moment de la consultation populaire, la redoutable querelle hungaro-yougoslave au sujet des responsabilités du crime de Marseille et notre vieille dispute avec l'Italie que l'abandon du pacte des quatre puissances paraphé dans l'été de 1933 menaçait de faire renaître. Pour l'avenir toutes les incertitudes de l'Est de l'Europe et sur ces régions l'ombre grandissante de l'Allemagne réarmée!

M. Laval se mit à négocier comme il fait toujours, avec obstination. En ce qui concerne la Sarre, il se jette sur un propos échappé à M. Anthony Eden au cours d'une conversation à Genève. Il s'en empare, il le considère comme acquis et il en retire la collaboration des troupes anglaises et italiennes au maintien de l'ordre dans le territoire soumis à plébis-

cite. L'affaire une fois réglée, il s'attache avec une inlassable patience à convaincre nos amis yougoslaves qu'ils trouveront dans la sérénité les meilleures garanties du respect douloureux que le monde éprouve envers leur deuil. A Rome, il scelle la réconciliation franco-italienne désirée et préparée par ses prédécesseurs. En février 1935, à Londres, il réclame une fois de plus l'organisation de la paix en Europe; il fait de même à Stresa; il fait de même à Genève à chaque occasion. Chacune de ses déclarations publiques se termine invariablement par cette phrase qui n'est point pour lui l'expression d'une obligation banale de sa fonction : « C'est pour la paix que nous avons travaillé. » Souvent, il dit « mon pays » en place de notre pays et quelques critiques lui reprochent cet accaparement. C'est qu'il se sent profondément Français.

Il est possible que M. Pierre Laval ait péché parfois par excès de confiance ou par illusion. Pas un homme n'est infaillible. Plus on agit, plus l'on s'expose à l'erreur. Depuis plus d'un an, le ministre qui a constamment négocié a forcément beaucoup agi. Mais c'est l'évidence qu'un incomparable bon sens et une volonté fortement trempée ont, dans toutes les circonstances, préservé M. Laval des fautes irréparables. Quand il a choisi une ligne de conduite, il la suit jusqu'au bout. Or sa ligne a été celle que sa tradition, son état, sa position géographique et son intérêt imposent à la France. Il est frappant que toutes les intrigues, toutes les forces obscures, tous les illuminés, tous les amateurs naïfs ou téméraires de bouleversements, se liguent contre le terrien obstiné issu de notre paysannerie du centre. Ceux qui, au temps sombre du cartel, prétendaient mettre à la disposition d'un gouvernement affolé l'or de la Banque de France, s'acharnent à diminuer l'homme qui tient la barre et qui surveille l'horizon. Ils prétendent que sa politique extérieure est sans éclat, sa politique intérieure sans grandeur. Ce n'est point notre avis, et nous estimons que l'homme d'État qui a su éviter tant de pièges qu'on lui a tendus aussi bien au dehors de nos frontières que dans le Parlement, a jusqu'ici bien mérité de son pays.

IGNOTUS

AVANT-HIER

I

Le château où il l'avait amenée avait été construit par un fabricant de chaussures au bas de la vallée. Dans le vestibule se trouvait le buste de M. Simon, grandeur nature, en bronze, avec un des pardessus d'Ezra sur les épaules et un béret. Quand ils entrèrent dans la maison, la première chose que vit Hannah à la lueur des bougies, ce fut la verrue de bronze que le fabricant de chaussures avait sur la joue et la mise en plis de ses cheveux. « Le s..., dit Martin, nous avons trouvé ses papiers dans un tiroir et savez-vous qu'il a été poursuivi pour avoir fabriqué à l'usage de l'armée française de vraies semelles de carton? Espèce de grand patriote va! » ajouta-t-il. Martin lui pinça le nez. « Savez-vous ce qu'il fait maintenant? Son fantôme vient tirer la chaîne du cabinet à toute heure du jour et de la nuit. »

La chienne Mirette s'assit à leurs pieds, patiente, et les autres chiens allèrent renifler les coins de la maison en grognant parce que l'endroit leur paraissait bizarre. Martin dit : « C'est assommant, les bonnes ont filé ce matin parce que mes chèques n'étaient pas arrivés et elles ont laissé la cuisine dans un état! Voulez-vous prendre un bain? »

Dans la cuisine, il y avait les assiettes pleines de restes de beurre ou de rubans de fromage et Martin déclara que si l'on faisait cette vaisselle, il faudrait allumer le fourneau avec des pommes de pin et des boulets lisses comme des petits

œufs de charbon. Hannah se mit à préparer le feu dans le fourneau et Martin resta debout derrière elle, disant : « C'est gentil, la façon dont vos cheveux poussent sur votre nuque. » Il y avait un morceau de rôti qu'elle mit à tremper avec du pain pour faire un ragoût pour les chiens qui l'attendaient et l'observaient tous les trois sur le carreau de la cuisine en remuant lentement la queue dans la chaleur. Quand elle les eut servis, ils commencèrent à lapper goulûment et Martin s'empressait autour d'eux avec un petit chiffon, essuyant le carreau là où des ruisseaux de soupe avaient coulé de leurs gueules. Quand il s'approchait trop près, ils battaient de leurs larges queues et grognaient vers lui avec une méfiance simulée. « Croyez-vous qu'ils me seront dévoués, dit Martin, et qu'ils m'apporteront mes lettres tous les matins? »

Il cherchait à travers toute la maison des torchons propres pour essuyer les assiettes et partout où il allait, Hannah entendait sa voix qui lui parlait. « Je vais vous lire quelque chose pendant que... disait-il d'une chambre. Et je vous ai acheté ce matin une tonne de Chypre, vous pourriez carrément vous noyer dedans. J'allais acheter de la langouste et du Pouilly, mais j'ai eu une note de garage infecte. Nous pouvons toujours descendre à un endroit appelé... il redescendait l'escalier, appelé Gorges du Loup. » Hannah rit de la façon dont il le prononça. « Vous aimerez ça. Froid comme glace et vous savez, de la vraie truite saumonée. »

— Ont-ils vraiment eu assez de soupe, — dit Martin. — Me voilà un bon bourgeois, hein? Quels drôles de petits tétons bleus elle a sous le ventre, Mirette, — ajouta-t-il, et il se mit à essuyer les assiettes.

Au fond de leurs esprits, et s'y incrustant, étaient Dilly et Ève. Hannah était mal à l'aise parce que ni l'un ni l'autre ne pouvait se décider à prononcer leurs noms.

— J'ai tous les bouquins d'Ezra, empilés, haut comme ça avec des marques à toutes les pages, — dit Martin. — J'avais l'habitude de me mettre là sur la terrasse et d'en déclamer à...

Il ne put prononcer son nom et ce fut Hannah qui le fit pour lui.

— Pourquoi Ève est-elle partie? — dit-elle.

Elle regardait l'eau soyeuse dans la bassine qui formait de

la mousse autour de ses poignets. Martin posa l'assiette qu'il venait d'essuyer soigneusement sur la table.

— Nous nous aimions bien toutes les deux, — dit Hannah en regardant l'eau. — Ève a toujours semblé m'aimer beaucoup.

— Oui, comme femme de Dilly, vous lui plaisiez beaucoup, — dit Martin. — Ou si vous étiez la mienne, ça irait encore. Mais tels que nous sommes, alors pas du tout. Je ne peux pas attendre, je le lui ai dit. Demain, dans quelques jours, je serai peut-être mort, je le lui ai dit. Et, là-dessus, la voilà partie.

— M'a-t-elle traitée de toute sorte de jolis noms? — dit Hannah.

— Qu'est-ce que ça peut faire, — dit-il.

On entendit la chasse d'eau du cabinet et Martin éclata de rire.

— Oh! ces lutins, ces lutins, — s'écria-t-il. — Ce que j'aimerais pincer leurs petits derrières.

— Martin, — dit Hannah, — je suis tellement contente que les bonnes soient parties et que l'argent ne soit pas arrivé, parce que maintenant vous allez voir, maintenant vous allez savoir de quoi je suis capable.

— En voilà une façon de parler, — dit Martin. — Voulez-vous me le redire dans cette oreille et dans cette oreille, et dans cette oreille.

Ils s'assirent tous deux et mirent leurs pieds dans le four et Martin dit :

« Je devais être en train de mourir et voilà ce qui m'arrivait : j'étais en train de mourir, car tout se desséchait et se recroquevillait en moi et que vous veniez ou que vous ne veniez pas n'avait pas d'importance jusqu'à ce que vous ayez dit que vous alliez venir. Je sais que tout ce qui était mort en moi ne l'était que par moments et maintenant je ne suis plus désespéré. Le seul soulagement, c'est d'être avec vous et qu'est-ce que ça peut faire pourvu que nous repartions d'un nouveau pied simplement et sans prendre les choses trop au sérieux non plus. N'importe quoi en commun, aussi en commun que vous voudrez. J'ai besoin de faire autre chose. »

Martin bondit et se dirigea vers la salle de bains et Hannah

put entendre l'explosion du chauffe-bain et l'écoulement de l'eau dans la baignoire. Elle se sentait perdue et comme envoûtée de fatigue et de faim, écoutant l'eau couler et son propre cœur battre plus lentement et plus profondément dans son corps. Martin était revenu dans la cuisine, de nouveau tout près d'elle, s'analysant et se racontant lui-même, bribe par bribe.

« A Paris, j'ai acheté cinq costumes et une cape chamois et j'ai habité le Claridge comme si j'avais de l'argent, dit-il. J'ai mangé de la soupe et du pain et du pain et de la soupe dans un café pendant des mois, oui, pendant des mois, c'était en hiver et quelquefois le personnel du Claridge avait pitié de moi et me laissait venir regarder les quatre costumes et les belles valises en peau de porc que l'hôtel gardait jusqu'à ce que je puisse payer la note. Alors, Ève est arrivée. »

Ici le récit s'arrêta, tous deux évoquant l'arrivée de la tante d'Écosse. Ils virent Ève payant le Claridge, payant la note de soupe et de pain et lui disant, à la fois fière et irritée. « Pourquoi faites-vous tant d'histoires, ou pourquoi toutes ces histoires; ou vous vous tourmentez ou vous faites des histoires à propos de rien et à propos de tout. Et maintenant allez-vous nous fiche la paix? »

La tête appuyée sur la table de la cuisine, dans la chaleur, Hannah croyait entendre la voix écossaise qui faisait écho parce qu'Ève était sourde. Elle restait là en y pensant, lorsque le nez bleu et froid de Mirette vint fureter sous sa main. C'était toujours Mirette qui venait lui apporter les nouvelles. Dans le Nord, quand les poules avaient pondu, c'était Mirette qui accourait vers elle avec cette nouvelle, excitée et ardente avec ses longues mamelles desséchées se balançant sous son ventre. Hannah leva la tête de sur la table et se tourna vers la voix de Martin et elle vit que tous les chiens avaient rampé plus près du poêle. Derrière eux une longue coulée d'eau s'étendait sur les carreaux de la cuisine.

— C'est le bain, — dit Martin. — Il a descendu tout le long de l'escalier pour venir vous chercher.

Il fit un saut de côté par-dessus l'eau qui coulait contre le mur en une mince chaîne liquide.

— J'entends une armée, — disait Martin, — de loin. C'est

un de ces bains délicieux qui vous arrivent jusqu'aux oreilles.

Les mains-éponges jaunes dont Ève se servait pour sa figure et les morceaux de savon traînaient partout dans la salle de bains ainsi que la crème qu'elle mettait sur ses ongles et une serviette striée de rouge. Un tube de pâte dentifrice à moitié vide était resté sur le lavabo près de la baignoire, Hannah vit tout cela nettement ce soir-là lorsque Martin entra, s'assit près d'elle en peignoir et se mit à lui passer l'éponge sur la tête. Assis près d'elle, il laissait l'éponge se gonfler comme un chou, puis il la tordait à fond.

« Nous devons échanger des promesses, dit-il. Nous devons nous promettre l'un à l'autre de ne jamais mourir, de ne jamais nous quitter. » Hannah avait le goût de l'eau de savon qui lui coulait dans la bouche. Martin lui sécha la figure avec une serviette et lui enfonça un coin pour lui nettoyer les oreilles. « Jurons fidélité, dit-il, à la gloire, la pompe, la persistance, qui fait sortir les choses des graines, des bulbes, du terreau, de la moisissure pour en faire des fleurs. Votre cou, ajouta-t-il, est sale. »

***

Dans la chaude matinée de janvier qui suivit, Hannah s'éveilla et la première chose qu'elle vit dans la chambre tout autour du lit de Martin fut les peintures qu'Ève avait faites sur la Riviera cet hiver. Elle était étendue, levant les yeux vers le mur où elles étaient accrochées, dures, consistantes, pleines d'humour. Elles étaient ce qu'Hannah avait attendu d'Ève après avoir lu qu'elle avait gaillardement fustigé Lloyd George. Les fortes collines désolées, qui auraient pu être l'Irlande, les fossés roulés d'une main vigoureuse et ferme, la peinture coulant du pinceau aussi magnifiquement que du gazon surchargeant les toiles de ces quelques études qui étaient accrochées autour du lit de Martin.

Hannah tourna la tête vers la courbe douce de Martin endormi auprès d'elle. Derrière lui, dans la fenêtre, sur le ciel clair le lait des nuages coulait régulièrement des fortes mamelles du vent d'ouest. La chambre était carrelée de rouge

comme la cuisine et il y avait dedans une cheminée aussi grande que la maison tout entière et, dehors, un janvier laiteux s'égouttait sur les chauds bourgeons des arbres.

Elle voulait être étendue ainsi, inondée, noyée, dans cette clarté avec la complicité de la chambre, mais Ève était aussi présente que si elle avait été dans le lit avec eux. Hannah ferma les yeux sur les toiles du mur en pensant que ces moments qui précédaient le réveil avec Martin étaient quelques edelweiss qu'on lui avait donnés, frais, incolores, fleurs froides qui semblaient farouchement résolues à ne jamais se faner. Mais Ève était encore là entre eux, dès la première matinée qu'ils passaient ensemble, femme capable d'aller en prison quand il le fallait, capable de fermer sa bouche à la nourriture et à l'eau et de mordre les instruments de torture dont on se sert dans les prisons anglaises pour ceux qui font la grève de la faim. Et capable de supporter cela, la nourriture entonnée dans sa gorge, avec colère et sans remords. Et cela aussi à un moment où l'on n'y attachait pas encore une tradition d'honneur. C'était une femme courageuse, pensait Hannah, et où est-elle maintenant? Elle était étendue, pensant à Ève, et comment, lorsqu'on la sortit de prison, elle avait acheté une perruque rouge et s'était mise à incendier les églises anglaises. Ève était fort agile pour entrer et sortir par les petites fenêtres. Quelle caboche elle avait! Et avec toute cette fierté en elle, Hannah savait qu'elle avait le droit de réclamer de tous ceux qui la croisaient dans la rue un regard d'admiration pour sa rude figure britannique. La chambre où Ève avait dormi, de l'autre côté du château, était enchantée par la lueur rose d'une petite lampe qui brûlait toute la nuit afin qu'Ève n'eût pas peur. Assises de tous côtés sur le lit d'Ève, il y avait une grande collection de poupées de biscuit en robes de satin. Elle s'était presque fait tuer pour le vote des femmes, mais elle était irritée d'être vue dans un café seule avec une femme ou d'entrer dans un restaurant même avec une autre femme. Mais elle avait mené une vie solitaire, virginale. Elle se méfiait de ce que les hommes avaient en tête, c'est pourquoi elle n'avait jamais cédé.

Un soir, à Paris, elle s'était levée de sa table à la terrasse

d'un café et, en riant, avait appelé Dilly et Hannah qui passaient.

« Venez que je vous présente mon neveu », criait-elle.

Elle était assise, très joyeuse, prenant une consommation avec Martin à la terrasse d'un café. Hannah et Dilly s'assirent et ce fut leur première rencontre avec Martin. Il était sombre, irritable et ivre de vin. Il portait sa cape chamois sur ses épaules et ses yeux étaient remplis d'amour. Hannah s'assit et l'observa à travers la table et elle se dit qu'elle n'avait jamais vu une telle beauté et que sa propre jeunesse et sa vie s'étaient desséchées et flétries au fond d'elle-même.

Ève était sourde; elle avait détourné ses yeux de leurs voix et restait assise, là, souriant comme si elle avait soupçonné quelque chose dans l'air. Souriante avec ses yeux fixes et caustiques derrière ses lunettes. Sûrement ce devait être écrit sur ma figure, pensait Hannah, que plus rien au monde ne comptait pour moi à partir de ce moment. Au bout d'un instant, Dilly quitta la table et Hannah le suivit des yeux, marchant délibérément, grand et anguleux, vers l'urinoir dans la rue. Elle et Martin levèrent leurs verres au même moment et pendant qu'ils buvaient leurs yeux se rencontrèrent et Martin dit : « Qui est Dilly? »

— Dilly est mon mari, — dit Hannah.

La main de Martin était posée près d'elle sur la table et chaque pore de sa peau était avide et frémissant de vie.

— Tout ce que je viens de dire, — dit Martin, — est parfaitement vrai, bien que la boisson ne laisse pas l'esprit clair et parfois je trouve qu'il vous laisse aussi peu de fierté. Pour le plaisir de savoir comment se comporte la sincérité des gens, je détruis des choses auxquelles ils pourraient tenir. Que ce soit l'orgueil ou la chasteté ou n'importe laquelle de ces qualités qui au fond d'eux-mêmes réclament des hommages.

— Des hommages, — dit Ève tout à coup d'une voix nasillarde, — des hommages! Il l'obtient de chaque paire de beaux yeux qu'il croise! Tout le temps, — continua-t-elle en fixant Hannah. — à cause de vos charmantes manières timides, jeune femme, tout le temps j'ai soupçonné que vous aviez en vous un peu de cette chose, qui pourrait un jour ou l'autre donner un coup au cœur de votre morne époux.

Elle énumérait, l'un après l'autre, chaque preuve de négligence. Les chaises que Dilly ne lui avait pas avancées, les gâteaux qu'Hannah avait passés aux autres femmes avant elle, les verres de cognac qu'aucune jeune Anglaise bien élevée n'aurait pris en public.

— De quoi diable parlez-vous là? — lui dit Martin dont le nez était subitement devenu blême et pincé et dont la beauté s'était envolée. Ève riait sous cape.

— Des fadaises! — dit-elle, — des fadaises!

Elle lui criait à la figure : « Des fadaises! Des fadaises! » Ses boucles d'oreilles sautaient et tremblaient dans l'agitation et sentant tout à coup qu'elles dansaient à ses oreilles, elle se pencha violemment en avant et, d'une chiquenaude, fit voltiger sous la table l'un des anneaux d'oreilles verts d'Hannah.

— Voilà, — dit-elle. — C'est là que réside l'absolue différence entre nous. Mes boucles d'oreilles sont en jade.

Elle secoua sa tête de côté vers Hannah, agitant ses belles boucles et découvrant ses jolies petites oreilles.

— Du jade, — dit-elle. — Comprenez-vous cela? Pas de cette vulgaire pacotille. Vous en porteriez même en celluloïd, n'est-ce pas? La vulgarité de cela! Dieu sait, — continua-t-elle, — Dieu sait ce que Martin fait, assis là avec des gens de cette sorte, si différents de lui!

Elle souriait très doucement, franchement et doucement, vers Hannah et seul, le tremblement de sa courte lèvre supérieure la trahissait.

— Martin avec des gens comme vous! — dit-elle.

Martin la regardait, aussi pâle et aussi froid qu'un mort.

— Quelle mouche vous pique? — dit-il.

II

En automne les feuilles tombent et les malades sentent leur courage et leur force les abandonner. Tout le long de son séjour à Paris une pensée devait avoir pesé lourdement sur l'esprit d'Ève. Il fallait qu'elle vît Hannah et Dilly repartir au Havre ensemble et qu'elle-même s'en allât dans le Midi

avec Martin, alors son cœur d'Écossaise s'attendrirait de nouveau à leur égard.

« Elle faisait bien attention, — pensait Hannah toujours étendue auprès de Martin, — de ne jamais nous laisser seuls ensemble. Quand je revins au Havre, il ne me restait rien de Martin sauf une petite fleur de verre bleu. »

Elle pensait à ce petit pays auprès du Havre qui lui était aussi familier que ses propres mains : dont elle connaissait chaque talus, chaque fossé, et où la terre sablonneuse devenait par endroits une riche terre végétale. Elle pensait à tout ce qu'il aurait fallu y faire au printemps prochain, où planter les pois cette année et les radis et les longues anguilles fleurissantes des betteraves. C'étaient leur entente et leurs discussions sur toutes ces choses-là qui l'avaient retenue si longtemps près de Dilly. Le lit qu'elle avait acheté à bon compte et débarrassé de ses punaises et la lampe de porcelaine et le bahut à quatre pieds qui était rongé de vers.

Elle pensait à la neige qui commençait à tomber, ce dernier matin où elle gravissait la petite rue entre les vieilles maisons, et à la pompe du jardin public gelée à bloc et couverte d'une épaisse vague de glace. Dans ce pays rien ne changeait jamais pendant l'hiver, et le froid, jour après jour était désespérant, bloquant les routes environnantes et isolant chaque petit coin de campagne dans son immobilité rancie. Au dégel, allait recommencer au dehors le rude appel impersonnel des bêtes : seuls, les chiens avaient le droit d'entrer dans la maison toute l'année et d'y rester installés.

Dilly était parti pour une quinzaine à Lyon pour chercher un appareil électrique réclamé par sa société. Chaque matin, pendant son absence, elle se levait dans le froid comme d'habitude pour faire les feux et quand elle apercevait dans la glace sa longue figure mince et ses yeux brûlants exorbités, elle se disait à haute voix : « Ce n'est pas comme ça qu'on attrape la tuberculose. » La suie restait sur ses mains, s'incrustait dans ses doigts, bien décidée à y demeurer pour la vie, et elle disait devant chaque miroir : « Dilly, Dilly, Dilly, Dilly, Dilly, Dilly, Dilly, je ne veux pas mourir. »

Chaque nuit elle avait l'impression qu'elle ne reverrait jamais Dilly en cet endroit, en dépit des cartes qu'il envoyait,

disant qu'il rentrerait dans quatre ou cinq jours, avec de l'autre côté la vue de Lyon et ses rivières convergentes. Et le dernier soir, il y eut un télégramme de Martin — qui était dans le Midi — disant :

« *Je ne veux pas rester plus longtemps sans vous et pourquoi continuerais-je plus longtemps à végéter sans vous. Après-demain ou le jour suivant je serai peut-être mort.* »

Le matin suivant elle prit la route de Montivilliers jusqu'au bureau de poste où le poêle était allumé. Les trois chiens la suivirent et s'assirent près du feu en grognant, déjà impatients du temps qu'elle allait y rester. Elle envoya deux télégrammes et ressortit dans le froid avec les chiens qui lui sautaient dans les jambes. Elle alla dire au revoir au boucher et à la dame dont elle revoyait si clairement la figure de petit roitelet. Elle dit qu'elle partait dans le Midi pour la mauvaise saison. Même leurs visages étaient pleins de soupçons. « Vous allez vous débarrasser de cette toux, dirent-ils. — Oui, c'est à cause de cela que je m'en vais », dit-elle en détournant son regard. Dehors les chiens faisaient la course, allant et venant dans la rue, donnant de rapides coups de dents dans les tas de neige. Elle se les imaginait sur la Promenade des Anglais, peut-être. Ça va être trop chic pour nous, pensait-elle.

La clarté qui coulait cette nuit-là le long des portières du train était inégalable. Elle était d'une telle splendeur qu'on n'éprouvait pas le besoin de dormir, mais Paris dans la matinée de janvier qui suivit était hostile, méprisable, digne d'être foulé aux pieds. Les trottoirs étaient inondés d'une boue aussi dégoûtante que si les égouts l'avaient dégorgée et il fallait traverser les rues avec dédain, le ventre plein de café chaud et de fierté. Ce fut le terrible désespoir des chiens qui maintint son moral. Elle n'eut pas un mot de bonté pour eux, à cause de leurs manières d'être, rampantes, et elle les gronda parce qu'ils avaient une façon de traîner la queue derrière eux comme des condamnés.

« Voici pourtant votre capitale », leur dit-elle comme s'ils en étaient responsables.

Après le déjeuner, elle leur fit remonter les Champs-Élysées dans les lambeaux de soleil qui commençaient à percer. Ce fut

à ce moment qu'elle vit dans les yeux des passants que sa courte jaquette de fourrure remontait sur ses épaules comme des ailes et la serrait trop à la taille. Elle conduisit les chiens à leur Arc de Triomphe et ils s'aplatirent dessous comme si elle les avait roués de coups. La ville n'avait évidemment aucun charme pour eux et ils furent heureux de remonter le soir dans le train et de se tapir aussi immobiles que des blaireaux sous la banquette.

Quand il fit jour, à nouveau, ils virent ce qu'il était advenu de la campagne. Elle avait commencé à s'adoucir avec nonchalance, si différente du Nord, sans terres cultivées mais de chauds courants d'herbes touffues et des îlots d'arbustes sombres et même quelques petits oliviers. Il y avait beaucoup de petits arbres baroques, tordus comme si on les avait sortis d'un bocal avec une fourchette et tout autour, la douce contrée liquide, se brisant éparpillée, contenue, éclatant sur les rochers, s'élevant comme de hautes vagues déchiquetées.

Puis ce fut la terrible aridité des terres sauvages. Les montagnes squelettiques semblaient frapper le ciel comme des phalanges repliées et le ciel se fendait en deux comme une cosse à la chaleur. La seule chose qu'Hannah connaissait du Midi était ce qu'elle en avait vu sur les affiches, sur les murs glacés du Havre; qu'on y faisait une bataille de fleurs et qu'on y voyait des feuilles larges d'un mètre et fortes comme la soie. Mais ici, c'était comme si l'on s'était perdu loin de toute végétation, dans le cœur d'un cratère, dans le centre desséché et brûlant, totalement dénudé par le feu. Arriver là comme les premiers hommes, cela aurait eu un certain sens : au milieu des chiens, construire un mur avec les pierres qui gisaient là plus lugubres que des crânes.

Tout à coup, l'homme qui voyageait en face d'Hannah dans le compartiment se mit à lui adresser la parole comme s'il avait bu, l'entretenant de la variété du pays qu'ils traversaient, un pauvre type sans argent, retournant dans sa famille et qui continuait à parler de « Nizza » comme si cette ville n'était pas française. Il retournait travailler dans le Midi après être resté à Dijon et comme ils avançaient de plus en plus profondément dans son pays il enleva son foulard de son cou, retira sa veste et changea ses chaussettes de laine pour

des chaussettes de coton, restant assis un petit moment, les pieds nus dans la chaleur du compartiment, étalant ses orteils au soleil. Il fut subitement ivre dans la chaleur renfermée du wagon, se mit à lui parler des sénateurs français, lui disant qu'un esprit de désordre les dressait les uns contre les autres comme des ennemis, l'un venant du Midi et l'autre, peut-être de Sotteville, et c'étaient ces climats différents en eux qui arrivaient à faire le climat moyen du pays.

« De vrais Auvergnats quoi ! » Il a dû souffrir à leur service pensait Hannah, car il avait sûrement dû essayer de les duper avec ses façons cauteleuses. Et peut-être aussi l'avait-on refait et exploité; de toute façon, il ne gagnait pas gros, lorsqu'il travaillait pour le compte d'un groupe de sénateurs à Dijon et maintenant il s'en retournait vers le Midi opulent.

Il régla la question à sa propre satisfaction en disant que les qualités humaines qui étaient en lui étaient trop précieuses pour le Nord. Il avait une sombre figure vaniteuse, mais, en dépit de ses petits yeux méfiants, il insistait sur la façon dont le Nord l'avait méconnu, parce qu'il lui avait apporté sa nonchalance et sa gaieté méridionales et que le Nord n'a pas de temps à consacrer à ces qualités humaines.

Par la portière il aperçut Cannes et il se leva comme au passage du Saint-Sacrement.

De grandes tiges de marbres en fleurs et la mer traîtresse et profonde. Hannah mit les mains sur les bords usés de ses poches en se disant que si elle avait pu descendre du train avec des valises de cuir, Martin aurait été fier d'elle. Elle n'avait pas la place de ranger ses gants de laine qui étaient trop chauds dans ce climat, aussi les laissa-t-elle plantés dans le coin du wagon quand elle sortit du train.

Ève serait-elle là aussi ou non, elle ne savait pas, mais au bout d'une minute elle vit le visage de Martin, sur le quai, souriant sous son chapeau, parmi tous les autres visages.

— Eh bien quoi, — dit-il, — vous avez l'air lamentable, vous et les chiens.

Il prit son bras, soudainement grave. Ils ne savaient pas s'ils devaient s'embrasser ou échanger une poignée de mains. Elle pensait qu'elle ne le connaissait pas le moins du monde.

— Alors? — dit-il. — Nous allons prendre des cocktails ici — que sa peau était belle!

— Martin, — dit-elle, — comment allez-vous?

Il avait des cils aussi épais que du goudron et qui se relevaient vers les sourcils.

— Comme un charme, — dit-il. — Regardez-moi. J'ai gagné trois kilos. Je vais merveilleusement bien.

Ils traversèrent la chaleur du jardin de la gare et Mirette s'accroupit pour arroser les graviers pendant que les deux autres chiens reniflaient soigneusement les réverbères avant d'y lever la patte.

— Après, nous irons à la maison prendre un bain et nous habiller, — dit Martin.

— Martin, vous êtes beau, — dit Hannah.

Ils s'assirent en se dévisageant par-dessus la table du café. Martin posa son verre.

— Je vais merveilleusement bien, — dit-il. — J'ai encore cinq ans à vivre.

Subitement les chiens se sentaient en été, commençaient à happer nonchalamment les mouches sous la table.

III

Martin était né à Cuba, d'une famille irlandaise, son père ayant eu là-bas une plantation de café. Ceci pouvait expliquer en partie à Hannah ses cheveux noirs et ses magnifiques yeux sombres, mais pour la plus grande partie de lui-même il n'y avait pas d'explication. Les deux figures encadrées sur sa cheminée, derrière lui, étaient celles de ses parents. Mais ce n'était sûrement pas d'eux qu'il tenait sa grâce et son impétuosité. Le visage de sa mère était celui d'une Irlandaise avec un col de vraie dentelle qui lui montait jusqu'aux oreilles. Hannah pouvait y distinguer le baleinage qui l'enserrait et la dure petite tresse de cheveux blonds qui ornait son front. Sa tête était affectueusement penchée sur l'épaule de son mari, mais son regard sortait du cadre s'adressant avec grâce à l'homme qui les photographiait.

Le mari avait de longues moustaches sombres et soyeuses

et un front haut et pur comme celui de Martin avec des cheveux souples partagés en deux sur son front. C'étaient les parents de Martin qui étaient morts.

Tout à coup Martin s'éveilla et la dévisagea comme une étrangère.

— C'est moi, — dit Hannah.

— Je ne peux pas le croire, — dit Martin. — Dans une minute, si je ne fais pas attention, — ajouta-t-il, — je vais me mettre à pleurer.

— Ah! ne faites pas ça, — dit Hannah.

Elle l'embrassait pour le ramener à la réalité.

— Je vais préparer le petit déjeuner, — dit-elle.

— Ne me quittez pas, — dit Martin.

Il la regarda.

— Mon Dieu, — dit-il, — je ne vous ai pas fait prendre le moindre souper hier soir! J'ai oublié, n'est-ce pas? J'ai pris deux cocktails et puis j'ai complètement oublié.

— Cela n'avait pas d'importance, — dit Hannah.

— Attendez, — dit Martin, — les chèques vont arriver aujourd'hui et nous allons fêter cela. Nous aurons de la langouste et des perdreaux sur canapé et trois sortes de vins.

— Pour le moment je vais vous faire le petit déjeuner, — dit Hannah.

— Il y a généralement un pot de lait et une bouteille de crème quelque part à l'extérieur de la porte, — dit Martin.

Hannah sortit seule à travers les grandes pièces sombres et descendit dans le vestibule par les larges escaliers du château. Dans les cheminées, des bouts de cigarettes et des cendres refroidies, la froide odeur des pièces abritées du soleil par les volets. La lumière la frappa aux yeux comme une claque lorsqu'elle sortit dans le jardin. Tout y poussait dans une confusion sauvage et un seau de papiers et d'ordures traînait près de la grille.

Le courrier était dans la boîte et la bouteille de lait était vide. Une note de cinq cents francs avait été fourrée sous le couvercle. Elle s'assit, étonnée, dans la chaude et merveilleuse lumière du soleil. Tout autour d'elle il y avait l'entremêlement des plantes et des mousses et la vision de cela dans la froideur et l'amertume de sa propre vie aurait suffi jadis à la soulever

de révolte. Mais ici elle restait paisiblement assise sous l'étonnant reflux de la chaleur qui venait se briser sur elle. « Ici, je pourrais me laisser vivre, pensait-elle. Quand la vie est dure on ne se laisse pas aller. Si on me volait ou si on me trompait ici, cela ne me donnerait pas la chair de poule. Je resterais bien paisible en me demandant si cela a beaucoup d'importance. Là où il fait aussi sombre qu'en Islande on supporte les six mois d'obscurité et le pauvre soleil verdâtre, du moins le peu qu'on en a, mais si cela arrivait ici, les gens auraient le cœur brisé. Ils se sentiraient trahis par un Dieu en qui leur foi s'était épanouie. »

Elle aperçut les trois chiens sur le seuil de la porte du château, plissant leurs yeux et souriant vers elle dans la belle lumière. Elle pensa aux façons inquiètes qu'ils adoptaient aux abords de l'hiver, flairant les vieux trous de rats dans le jardin pour passer le temps. Ils étaient malheureux et agités dans les brusques crépuscules des premiers froids, courant sans conviction à la recherche des odeurs; rentrant finalement pour grimper sur les marches de la cheminée, s'installer là et s'occuper à s'enlever mutuellement les teignes de leurs pelages.

Si l'hiver venait ici, ce serait une trahison pour eux tous. Elle vit l'eau étendue comme un serpent paresseusement replié, dans la vasque de pierre chaude et elle pensa aux fontaines qui, dans le Nord, jasaient dans les rues pendant l'été. Mais en hiver, pendant ce même janvier, elles crachaient et grondaient et il fallait y aller à coups de hache. Hacher et trancher cette même eau qui au printemps débordait des seaux, clac, clac, dans la maison comme des pieds nus sur le carreau.

— Mon amour, — dit Martin par la fenêtre, — regardez Mirette. Elle est assise sur son derrière au beau milieu du jardin.

Il portait une robe de chambre de soie jaune et debout dans le soleil près des persiennes ouvertes, il commença à chanter.

— C'est merveilleux, — dit Hannah quand il eut fini. — Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau.

— Je sais, — dit Martin.

Il esquissa une petite danse.

— Est-ce que les enveloppes qui contiennent les chèques sont dans la boîte? — demanda-t-il.

— Je vous apporte les lettres, — dit Hannah; — il y a une note du laitier qui a l'air énorme.

— Que c'est bête, — dit Martin. — Levez les lettres pour que je puisse voir. Naturellement! — cria-t-il. — Elles y sont.

— J'ai envie de vous embrasser, — dit Hannah. — Il y a tant de gens qui vous écrivent.

— Je suis un grand éditeur, — dit Martin. — Je suis un homme riche. Je suis un jeune et riche aviateur qui a été gazé pendant la guerre.

— Avez-vous souffert, Martin, quand vous avez été gazé? — dit Hannah.

— Non, — dit Martin, — qu'est-ce que vous voulez dire? Cela m'a valu une pension. Maintenant nous pouvons aller à Cannes et acheter tout ce qui nous plaira.

Sur la place du Marché il y avait tant de choses qu'ils en eurent les bras remplis : des salades, des carottes et des bottes de navets blancs et des volailles avec des touffes de plumes sur la tête. Même dans la fraîcheur du marché l'après-midi, la forte odeur douceâtre de faisandé s'attachait déjà à leurs plumes. Ici tout mûrissait en même temps : les pamplemousses et les melons et les pêches gonflées de jus qui, partout ailleurs, ne mûrissent qu'une fois l'an.

Il y avait aussi dans une boutique des boîtes de produits américains, des épis de maïs et des ragoûts de pois. Martin les désigna au marchand du bout de sa canne. Et dans le grand silence qui s'était creusé au fond d'Hannah parce qu'elle n'entendait plus parler anglais; dans le froid paralysant des années de français s'éleva la voix du jeune vendeur disant « right-o » ou « right you are, sir ». Les paroles chantantes et serviles firent couler un bien-être dans son sang et elle se mit à toucher Martin ici et là sur sa manche ou sur son épaule, à toucher la rude étoffe de son pardessus pour prendre conscience de sa réalité.

La note dans cette boutique était si élevée qu'Hannah voulut revoir l'addition avec le vendeur. Elle pensait, avec un peu de honte, que le montant dépassait ce que Dilly gagnait en une semaine. Revenant à la maison à bicyclette dans la

nuit sept fois sur la route dégoûtante qui va du Havre à la campagne. Ce qu'ils avaient dépensé ici en pots d'olives farcies et en fines tranches de lard représentait ce que Dilly gagnait dans le froid un jour après l'autre pendant une semaine de travail.

Ils burent leurs pernods près du port sur la terrasse d'un café qui retentissait des airs de *Carmen* radiodiffusés de quelque ville étrangère d'une façon tonitruante. Tout ce qu'elle faisait avec Martin était comme ciselé, net et distinct. L'air était aussi fragile que du verre et le ciel avait une couleur différente. Tous les mots qu'il disait faisaient bondir ses pensées en elle comme des vents farouches. Elle sentait s'ouvrir dans son cœur les ailes sombres et fraîches de l'amour.

« Sans Martin, pensait-elle, je ne pouvais plus supporter de vivre. » Sans Martin l'air n'avait pas de saveur. Sans Martin, qui est l'honnête malédiction sur tous les rêves d'ambition, qui est un cri de joie, qui est mon amour aux yeux de gazelle. Elle était assise avalant la boisson fortement alcoolisée et l'observant pendant qu'il parlait, prêtant l'oreille à sa voix, en proie à un bonheur aussi silencieux que ses lèvres. Dilly et Ève étaient ailleurs dans la tristesse. Il n'y avait pas place pour eux. Dilly et tout ce qui le concernait, elle le rejetait au delà du pernod dans le Nord, près de la vitre du café à travers laquelle il devait être en train de regarder à l'intérieur de la salle chaude en boutonnant son pardessus jusqu'en haut pour affronter le mauvais temps. Que devait-elle éprouver pour ce pauvre homme, pour ce Français abandonné dans son propre pays, pour Dilly dont la femme, dont la femme était partie plus loin, bien loin dans le somptueux et chaud Midi? Mon Dieu, Dilly, maintenant vous êtes débarrassé d'elle! Quelle garce vous avez eue pendant trois ans dans votre vie! Quelle pauvre chose que sa fidélité si elle devait en venir là!

Elle était assise tout contre Martin avec l'ange de cire rose qu'il avait acheté, déployant ses ailes brillantes, dans sa main. Elle regardait l'ange dans les yeux et le pernod la caressait lentement. Dilly et Ève étaient ailleurs, quelque part et elle n'avait pas une pensée pour eux. Elle regardait

sa poupée de cire avec autant de pureté que si elle s'était envolée innocente et sereine vers son paradis.

« Martin, murmura-t-elle, je suis ivre de ciel. » Et dehors, là-bas, la figure de Dilly les observait. Eh bien, oui, Dilly, je vous l'accorde! Je vous l'accorde s'il le faut : une source de pitié, un cloaque de pitié, un marécage de pitié, une fange de pitié! Pauvre Dilly dépossédé de la jeune bouche mince contre sa bouche, pauvre Dilly, pauvre type, comment expliquer que sa femme...

Tout à coup Hannah enfonça profondément ses ongles dans la paume de Martin.

Martin avait appris de son père que le meilleur goût du café se trouvait dans le grain grillé. Si vous brisez l'enveloppe avec vos dents vous trouverez la véritable saveur aussi riche et aussi onctueuse que l'est son parfum. Quand ils sortirent du café, ils s'embrassèrent dans les jardins sous un néflier en fleurs et Hannah dit : « J'ai oublié d'acheter du café. » La nuit était descendue sur eux, sombre et magnifique, et les lumières brillaient dans les rues.

Dans le premier magasin où ils se rendirent, Martin lui acheta une douzaine de paires de bas de soie et lui mit un petit chapeau jaune sur la tête.

— Vous embellissez tout ce que vous portez, — dit-il. Il se retourna et regarda la vendeuse : — Je voudrais une livre de café, — dit-il.

— Je suis désolée, — répondit-elle, — vous en trouverez à côté.

Dans la boutique voisine, Martin mit un grain de café dur et luisant dans sa bouche.

— Je vais écrire des poèmes toute la nuit, — dit-il à Hannah, — je suis amoureux de vous... Il est grillé juste à point. Vous ne verrez rien de moi jusqu'au matin. Je vous reviendrai lorsque j'aurai fait un livre entier de poèmes.

Tout à coup il mit son mouchoir sur sa bouche. De l'autre main, il fit un geste pour entraîner Hannah tout en toussant. Puis il sortit et monta dans l'auto. Quand elle eut payé le café et qu'elle l'eut rejoint, il était assis tranquillement derrière le volant.

— Ça va bien, — dit-il. — J'ai eu peur pendant une minute.

Quand j'ai mâché ce grain de café, il m'est resté dans la gorge et cela m'a étouffé comme si... Pendant une seconde j'ai cru que cela allait arriver. (Il mit l'auto en marche.) Écoutez, — dit-il. — Nous ferions mieux d'en parler tout de suite. Si cela arrive, la première chose à faire est de me faire avaler une gorgée de cette drogue.

— Oh! Martin, — dit Hannah, — que c'est beau! Retournez-vous pour regarder les lumières de Cannes! Elles sont suspendues tout le long de la route comme des boucles d'oreilles jusqu'à votre épaule.

— Écoutez, — dit Martin.

— Ne me dites rien, — s'écria Hannah! — Regardez Grasse là-haut comme un vol d'oies aux queues lumineuses.

— Écoutez, — dit Martin. — Nous ferions mieux de régler tout de suite cette question. Je ne peux pas parler quand ça me tient. Si je ne peux pas m'étendre immédiatement, ça vient en grande abondance et ça me rend faible. Donc, je n'ai qu'à m'étendre et à avaler une cuillerée de ceci et cela l'arrête net.

— Voulez-vous vous taire, Martin? — dit Hannah. Elle mit ses mains sur ses oreilles.

— Écoutez-moi, — dit Martin. — Cela épaissit le sang et vous donne le temps d'aller chercher le docteur pour qu'il me colle un remède quelconque. Une fois, en Écosse, Ève a dû faire dix kilomètres à pied pour trouver un docteur. Vous voyez ce qui vous attend avec moi, — dit-il.

— Voulez-vous vous calmer pour le moment, — dit Hannah. — Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous dites. Voulez-vous regarder le château devant vous qui est votre demeure et en finir avec ces mensonges? — dit-elle pendant que le petit ange de cire fondait doucement dans sa main.

IV

Le restaurant étincelait de lumière, lorsqu'ils y entrèrent légèrement ivres, en regardant autour d'eux et en se regardant l'un l'autre avec admiration.

Hannah remarqua au moins trois femmes qui avaient jeté un coup d'œil dans la glace et arrangé leur coiffure lorsque Martin était entré.

Aux autres tables, des gens étaient assis, semblant excédés de leurs propres têtes et de celles des autres et la même maladie régnait dans cette ville de montagne. Cela semblait étrange à Hannah et à Martin et ils détournèrent la tête des quelques malades qui déjeunaient avec de petites couvertures sur leurs genoux en toussant derrière leurs mains.

« Il n'y a pas moyen de les empêcher d'en faire une parade, — dit Martin. — Toutes ces villes sont des exhibitions publiques de l'agonie et de la mort. Ce serait agréable d'être ailleurs, loin d'ici. Quant à moi, j'ai encore le temps. » Ils commencèrent leur déjeuner par de minces tranches d'une énorme saucisse que le restaurateur italien découpa devant eux sur une planche. Les trois chiens intéressaient beaucoup l'Italien qui posa sa main boudinée de bagues d'or et de pierreries sur leurs têtes en les examinant. Il savait bien que d'être ici dans un restaurant n'était pas ce qui convenait à ces trois grandes bêtes rudes qui appartenaient aux montagnes.

Hannah trouvait qu'il était bon que les chiens apprissent à être patients et à ne pas bâiller tout haut dans les endroits publics, mais en ce moment la sympathie du petit Italien les flattait tellement qu'ils étaient gonflés de leur propre importance et qu'ils commencèrent à se chamailler entre eux sous la table, poussant de petits cris et faisant entendre en jouant de grands claquements de dents.

Quant l'Italien eut apporté de grandes terrines de soupe sur le parquet devant eux, Mirette eut la hardiesse de lever le museau vers la table et de le poser sur la main d'Hannah. Elle resta, ainsi, observant chacune des bouchées qu'ils mangeaient, tandis que le souffle frais de son nez éparpillait les cendres de cigarettes sur la nappe.

— Vous voilà bien loin du Nord, — dit Martin. — Transportée subitement au soleil avec le vin que ce pays verse en vous et toutes les choses qui vous prouvent que vous devez changer de peau.

— Tout est très riche ici, — dit Hannah. — Savez-vous, on n'éprouve pas le besoin d'une chose comme les fêtes de Noël. Dans le Nord, ce doit être parce qu'il n'y a aucune autre sorte de luxe que Noël existe — c'est le signal pour les clochettes de cristal et l'élégance.

» Savez-vous, quelquefois, Martin, le froid refusait de se laisser vaincre... et alors nous faisions de la musique parce que le lit était trop froid pour s'y coucher. Et nous dansions toute la nuit en musique. Nous dansions rien que pour nous réchauffer et non par plaisir. Dilly continuait toute la nuit à danser, le visage immobile, s'agitant consciencieusement à travers la chambre, s'arrêtant de temps à autre pour boire une tasse de rhum jusqu'à ce qu'il glissât sous le poêle où le feu était éteint.

» Jusqu'à ce qu'on nous envoie le garde champêtre pour nous prier d'arrêter le gramophone. Tous les gens de notre rue étaient furieux contre nous. Ils y mirent bon ordre et ils ont dû être bien satisfaits, assis chez eux derrière leurs fenêtres, leurs mains froides posées sur leurs genoux, satisfaits et se disant : « A qui le tour à présent? » Ruminant leurs pensées dans leurs têtes et flairant une piste de leurs nez minces : « A qui le tour à présent? »

Le restaurateur italien leur adressait un sourire et quand ils y répondirent il dit : « Quand vous aurez terminé, il faut que vous veniez chez moi pour voir aussi mes chiens. » Dans le fond du restaurant, dans un jardin, il y avait une sorte de resserre où se trouvaient ses chiens. Ils étaient dressés, balançant leurs queues et appuyant leurs nez humides à travers les petits trous ronds du grillage. C'étaient de jolies bêtes soyeuses et quand Mirette les aperçut elle se retourna, humiliée, et alla s'asseoir dans un coin de la cour. Là elle détourna la tête de la vue de leurs corps magnifiques. Mais les deux autres chiens d'Hannah allèrent droit au grillage, la queue dressée et la gueule agressive mais souriante. Ils étaient si contents de se faire des amis que leurs côtes saillaient comme si leur cœur allait éclater. Leurs grandes queues lourdes fouettaient l'air de droite et de gauche dans le soleil et un des chiens italiens commença à pleurnicher en poussant de petits cris flûtés à travers son nez.

Le soleil coulait comme une chaude averse sur les mains d'Hannah et sur son cou, sur les gazons qui en janvier étaient d'un vert éclatant entre les allées boueuses de la cour. Les deux chiens restaient immobiles devant l'agitation soudaine des chiens italiens qui bondissaient d'avant en arrière

de l'autre côté du grillage. Tout à coup, un des chiens d'Hannah leva la patte et arrosa les étrangers roux, paisiblement mais distraitement, car cela ne l'intéressait plus et cela n'avait réellement aucune importance pour lui de les insulter ou non. Puis il traversa la cour et vint s'asseoir près de la chienne, Mirette, qui n'avait jamais daigné tourner la tête. Là, il se mit à se lécher, tranquillement, tendrement et avec le plus grand soin.

L'Italien et Martin ne pouvaient se comprendre, ni en français ni en italien; néanmoins, ils parlaient ensemble debout dans la cour. Parfois Martin demandait à Hannah les mots français qui lui manquaient, lui jetant un regard direct qui ne semblait pas la reconnaître et ne pensant qu'aux mots qu'il voulait dire. « Alors, dit l'Italien, vous devez rentrer boire quelque chose avec moi. » De retour dans le restaurant, les deux hommes se mirent à sentir les bouchons de cognac et à échanger des signes à propos de l'âge des bouteilles.

Quand Martin eut pris trois petits verres de cognac avec le propriétaire, il se mit à danser doucement, les mains dans les poches de son pantalon gris, se mit à danser doucement au milieu du restaurant, sautillant devant sa propre image, qui sautillait de la même façon devant lui dans la glace. L'Italien souriait, assis à la table, dégustant son cognac et battant du pied par terre dans la joie qu'il y eût enfin quelqu'un qui eût le temps de faire tout ceci. Il aimait à rester tranquillement assis sans prendre le commerce trop à cœur, mais il y avait bien peu de gens qui, traversant la ville, voulaient bien rester avec lui un long moment pour boire.

Au bout d'un moment la femme du propriétaire entra et regarda Martin qui avait commencé à se faire des pieds de nez à lui-même tout en dansant. Elle s'adressa à son époux en italien, disant que la salle devait être nettoyée et préparée, au cas où des Anglais viendraient y prendre le thé. Martin et Hannah dirent au revoir et partirent avec les chiens dans l'auto sur la route qui redescendait à Cannes, sur la route blanche de la Riviera qui était remplie de profonds golfes d'ombre.

Pendant qu'ils étaient encore en pleine campagne, Martin arrêta l'auto et ils descendirent s'asseoir à l'ombre, au milieu

des fleurs qui s'ouvraient tout autour d'eux dans l'herbe comme un mouchoir de dentelle. Au-dessous d'eux, dans la vallée, ils voyaient une maison rose et des hommes qui travaillaient sur le toit et, dans le jardin, une femme et un petit garçon tout petit, marchant et s'affairant dans le soleil parmi les roses courtes qui s'en iraient plus tard dans les fabriques de parfums de Grasse.

Au cours de l'après-midi, Hannah avait remarqué que les yeux de Martin évitaient dédaigneusement de tenir aucun compte des lettres qu'elle avait mises dans son sac et oublié d'ouvrir. Elle décacheta les enveloppes avec son doigt. Elle vit les yeux de Martin se détourner évitant de montrer le moindre intérêt pour les gens qui lui écrivaient.

— Quand allez-vous vous décider à envoyer promener les lettres et à vivre dans la réalité? — dit-il tout à coup.

Il jeta sa cigarette avec colère.

— Quelle part de votre vie, ou de votre vanité ou de je ne sais quoi vous met dans l'obligation de recevoir des lettres tous les jours de partout? — dit-il. — Ne pouvez-vous pas rayer le passé et comment se fait-il que vous ne puissiez pas laisser votre mari en paix par exemple? Même pour mes amis, je ne trouverai jamais de quoi remplir une lettre chaque jour.

— En ce qui concerne Dilly, — dit Hannah, — il y a des choses, il y a encore un certain nombre de choses à régler.

Chaque fois qu'Hannah prononçait le nom de Dilly, elle voyait les chiens dresser le bout de leurs oreilles et écouter dans l'attente.

— Il ne sait pas ce qu'il doit écrire à sa mère à propos de moi, — dit-elle. — J'ai dû lui faire une lettre pour sa mère et une pour tante Dominique, avec son nom en bas pour qu'il les recopie. Il est malheureux aussi, il est malheureux parce que personne, par exemple, ne sait empeser ses cols de la façon qui lui plaît.

— Ne me dites pas, — s'écria ironiquement Martin, — que Dilly porte des cols empesés.

— Mais tous les cols doivent être un peu empesés, — dit Hannah, — même les cols mous, juste plongés dans l'amidon.

— Même les cols que vous me faites porter ouverts, — dit Martin.

— Oui, tous les cols plus ou moins.

Martin regardait fixement la vallée, détournant d'elle sa figure irritée vers l'endroit où la femme et l'enfant s'affairaient — très petits parmi les raides bouquets des arbres.

Mirette mâchait nonchalamment un brin d'herbe et l'un des autres chiens poursuivait en bonds brusques et lents un grillon qui essayait de se sauver dans la prairie.

— Je ne vous crois pas, — dit Martin.

Il s'arrêta, furieux, pour allumer sa cigarette.

— Voilà que vous commencez maintenant à me mentir. Je vous croyais sincère, la seule femme sincère que j'aie jamais connue et vous êtes loin d'être cela. Vous êtes loin d'être comme cette femme sous mes yeux qui marche dans ce jardin avec simplicité et qui travaille pour celui qu'elle aime sans que des bribes de passé ou de remords s'accrochent à elle et rendent son cœur double.

A ces mots, les larmes commencèrent à couler sur la figure d'Hannah et elle posa les lettres sur les genoux de Martin.

— Les voici, — dit-elle. — Elles sont à vous pour en faire ce que vous voudrez.

— A moi, — dit Martin exaspéré. — A moi, n'est-ce pas? Ne me rendez pas responsable de vos lettres! J'ai abandonné Ève, — continua-t-il. — Je ne sais même pas où elle est. Ne me rendez pas responsable de vos lettres. Moi, du moins, j'ai eu le courage de couper net avec le passé.

Dans sa colère, il avait laissé éteindre sa cigarette, mais il ne s'en aperçut pas.

KAY BOYLE

(Traduction de M. L. SOUPAULT.)

(A suivre.)

L'AUTRE GUERRE

« L'histoire, cette grande menteuse. » A cette boutade chagrine nous serions tentés de substituer une définition : « L'histoire : une stylisation. » — A mesure que les faits quittent leur domaine vivant de l'actualité pour entrer dans le musée historique, ils se figent dans une physionomie conventionnelle, ressemblante à la façon d'une photographie retouchée — mais qui, par sa simplicité même, plaît à l'homme de la rue.

Celui-ci ne connaît donc qu'une face des événements : ceux qui se sont déroulés sur la scène. Comme au théâtre, cependant, il en est d'autres qui se sont passés dans la coulisse. Et ceux-ci expliquent ceux-là.

La Grande Guerre n'a pas échappé à la règle. A côté des faits connus, il en est d'autres ignorés. Le voile qui les recouvre depuis plus de vingt ans, s'il ne peut, sans inconvénients pour notre pays, être entièrement levé, du moins peut être soulevé en partie.

Précisons. La lutte sur les champs de bataille variés n'a pas été la seule. Une autre offensive a été menée, avec des armes différentes, mais également implacable. Elle a consisté, de la part de l'Allemagne, à provoquer la paralysie de l'ennemi en l'enveloppant dans un réseau de machinations et d'intrigues, voire de coups directs, dont les unes étaient de bonne guerre, dont les autres constituaient des crimes de droit commun. Nous avons généralement pu parer les coups parce que nous savions quand et comment ils allaient être portés. Comment le savions-nous? D'autres, peut-être, auront un jour congé de le dire. Aujourd'hui, l'auteur de ces lignes entend se borner à

présenter les faits, sans les travestir ni les maquiller. S'il estime ne pouvoir encore dire « toute la vérité », il ne dira « rien que la vérité ».

***

Contrairement à la règle classique des trois unités, le centre de l'action se transportera de Madrid à Berlin et vice versa. Les principaux rôles seront tenus : à Berlin, par la Wilhelmstrasse (Affaires étrangères), le grand État-Major et l'Amirauté. Pour ceux-ci, il n'est besoin de présentation. A Madrid, ils le seront par les représentants officiels de l'Empire : l'ambassadeur, l'attaché militaire, l'attaché naval. Passons la troupe en revue.

A tout seigneur tout honneur. L'ambassade d'Allemagne a pour chef le prince de Ratibor — grand nom et mince personnage — de qui la silhouette falote s'efface devant la personnalité robuste de l'attaché militaire, major von Kalle. Celui-ci est la véritable tête et son autorité déborde sur le terrain diplomatique et militaire. Il ne s'en cache pas, et même, à l'occasion, il se pare de la bienveillance particulière et de la confiance dont Alphonse XIII l'honore. Afin d'exploiter cette situation, il demande à Berlin que Ratibor soit tenu de lui fournir les indications voulues pour traiter avec fruit les questions susceptibles d'être abordées dans chaque entretien avec le roi.

Nous pouvons donc croire là-dessus le témoignage porté par l'ambassadeur d'Autriche à Madrid, prince de Fürstenberg. Au dire de ce dernier, la tête de l'ambassade d'Allemagne n'est pas Ratibor, mais l'attaché militaire, major von Kalle, qui a pu entretenir des rapports exceptionnels avec le roi, cela grâce à son incontestable valeur personnelle, grâce aussi à la faculté qu'il a eue de soumettre à celui-ci (conformément aux instructions à lui données) les comptes rendus sur la situation politique et militaire qu'il reçoit régulièrement du Grand État-Major.

Sous la même plume nous retrouvons encore l'affirmation que notre personnage, noté comme intelligent mais petit esprit (*sic*), remarquable en tous cas par son activité, était devenu l'informateur habituel du roi.

Voilà pour l'attaché militaire. Quant au poste d'attaché naval, créé en septembre 1916, il eut pour titulaire primitif le capitaine de corvette von Krohn, précédemment « officier chef du Service des étapes de la Marine[1] ». Celui-ci a un caractère cassant qui s'affirme autant dans ses rapports avec ses collègues que dans la façon dont il traite les rapports de son ressort, préconisant à l'ordinaire la manière forte et les méthodes d'intimidation.

La différence de tempérament entre les deux attachés éclate à propos de la guerre sous-marine sans restriction. Alors que von Kalle, bon prophète, met Berlin en garde contre les dangers qu'elle présente, von Krohn déclare que le peu de succès obtenu par les sous-marins allemands est tenu en Espagne pour un indice de faiblesse, et demande notamment qu'on continue à couler d'autres bateaux, « pour l'exemple », sur les côtes d'Espagne. Déjà, auparavant, il a recommandé le torpillage des navires espagnols transportant de la contrebande, notamment du *Serra*, coupable de naviguer sans sauf-conduit, et s'acharne à le signaler aux coups des sous-marins. Il voudrait voir au fond de l'eau les vapeurs chargés de minerai à destination de l'Angleterre, déclarant « absolument indispensable » de couler trois d'entre eux en partance de Bilbao.

C'est encore von Krohn qui, à propos de la demande de libération du sous-marin *U.-B. 49*, interné à Cadix, estime qu'on n'obtiendra gain de cause « qu'en se montrant ».

Pour s'être trop « montré », notamment à propos des explosifs de Carthagène, dont nous aurons à reparler, puis en favorisant l'évasion dudit sous-marin, il en arrive à ce qu'Alphonse XIII ne veuille plus le voir et demande son rappel. Il est remplacé au début de 1918 par le lieutenant de vaisseau Steffan. Sa disgrâce a exacerbé ses sentiments à l'égard de ses collègues, et les lettres qu'il adresse à son successeur contiennent des menaces non déguisées à l'adresse de l'ambassadeur et de l'attaché militaire[2].

1. Service organisé dans les pays auprès desquels il n'y a pas d'attaché naval. Celui d'Espagne paraît avoir été monté en 1916 par von Krohn avec le concours du lieutenant de vaisseau Steffan.

2. Déjà, auparavant, von Krohn s'était plaint à l'Amirauté de ce qu'il considérait comme un empiétement de von Kalle sur son domaine. Et, de son côté, ce dernier déclarait toute collaboration directe avec von Krohn extrêmement difficile.

Telles sont les têtes. Les bras sont représentés par les agents inférieurs, qui opèrent sur les ordres fournis et les instructions données[1]. Pour connaître l'œuvre, nous allons l'étudier dans les trois chapitres consacrés : à l'action politique, à l'espionnage, enfin, à la partie la moins connue peut-être, mais la plus caractéristique : le service S (sabotages et destructions)[2]. Ne faisant ni du roman ni de la polémique, mais de l'histoire, nous serons sobre de commentaires, entendant nous effacer devant les personnages en scène.

I

L'ACTION POLITIQUE

Elle se définit d'un mot. Depuis le début de la guerre l'Allemagne s'est ingérée dans les affaires intérieures de l'Espagne, cherchant à les diriger et à les exploiter.

Parmi les hommes politiques, le comte de Romanones a toujours été sa bête noire. Partisan de l'Entente et ami sincère de la France, cet homme d'État, dans toutes les circonstances de sa vie publique, a témoigné d'une élévation de caractère qui cadrait mal avec les intrigues allemandes. Aussi, lorsqu'il prend le pouvoir en 1916, Ratibor, qui s'efforce de provoquer une manifestation « de grand style » en faveur de la neutralité demande-t-il à Berlin l'autorisation de provoquer la chute de Romanones « par tous les moyens possibles ». De son côté von Kalle croit au succès si l'ambassadeur reçoit immédiatement pleins pouvoirs pour essayer « par tous les moyens » de renverser le cabinet.

Aussi la chute du premier ministre est-elle saluée avec joie et, ultérieurement, Ratibor a-t-il pour instructions de s'opposer à son retour au pouvoir, qui serait considéré comme une renonciation de l'Espagne à sa neutralité.

1. Il y avait parmi ces agents comme une hiérarchie. En tête venait le *Vertrauensmann* (homme de confiance), puis l'*Agentenschlepper* ou secrétaire, enfin le simple indicateur : *Beobachter*.

2. Tels sont les deux chapitres auxquels nous avons dû borner cette étude, pour rester dans les limites d'un article de revue. Mais nous aurons, par ailleurs, l'occasion d'étudier dans une publication plus complète : l'*Œuvre de propagande*, l'*Activité économique*, enfin de donner un aperçu du budget de l'entreprise. (Note de l'auteur.)

On ne désespère cependant pas de gagner l'adversaire au moyen des arguments qui ont réussi auprès d'autres : lorsque, en novembre 1918, l'ex-président du Conseil accepte, dans le cabinet du marquis d'Alhucemas (Garcia Prieto) le portefeuille des Affaires étrangères, le lieutenant Steffan suggère d'influencer les hommes politiques espagnols comme Romanones en les intéressant dans les affaires.

Proposition qui ne semble pas avoir eu de suite.

Pas plus que Romanones, Dato[1] n'est vu d'un bon œil. D'après Ratibor, il forme, avec Quiñonès de Léon, ambassadeur d'Espagne à Paris, le grand écuyer de la Cour, marquis de Viana, et d'autres, une camarilla qui travaille à amener le roi à la rupture avec l'Allemagne. Aussi l'ambassadeur est-il d'avis de mettre ces personnages en conflit avec l'élément germanophile et « d'attiser continuellement les dissentiments qui existent entre Maura[2] et le groupe Dato-Romanones ».

En dehors du ministère, l'Allemagne cherche un appui dans les camps de l'opposition. Elle le trouve notamment chez les Carlistes. Envisageant en 1916 la possibilité d'une rupture avec l'Espagne, von Krohn croit pouvoir s'appuyer sur ce parti, dans le cas d'une déclaration de guerre. De son côté, von Kalle entretient des rapports avec les chefs carlistes qui, en vue de cette éventualité, disposeraient de 150 000 hommes. Ratibor est principalement en relations avec Llorenz. En 1917 il voit agréer par Berlin sa proposition de se servir des Carlistes pour tenter d'empêcher les expéditions de l'Amérique à la France de transiter par l'Espagne.

Notons, en passant, qu'une scission s'est produite, au sein du parti, entre germanophiles et ententophiles. Ratibor est avisé par Berlin « qu'on doit inviter formellement don Jaime à se conformer à l'opinion de la majorité et à désavouer les agissements de ses deux sœurs[3] » faute de quoi il sera déchu de son rôle de prétendant.

1. Édoardo Dato, président du Conseil en mai 1920, devait périr le 8 mai 1920 assassiné, comme l'avaient été ses prédécesseurs Canovas (1897) et Canaléjas (1912).

2. Antonio Maura, chef du parti conservateur, a pris en mars 1918 la direction d'un ministère dit national.

3. Don Jaime, duc de Madrid, né en 1870, d'un premier mariage de don Carlos avec la princesse Marguerite de Bourbon-Parme et prétendant aux trônes

Pour atteindre ces objectifs, l'Allemagne ne pouvait se désintéresser des élections aux Cortès. Afin d'influencer dans le bon sens celles de 1917 elle met à la disposition de Ratibor un crédit qui, de 1 million de pesetas, est porté à 5 millions, et sur lequel il déclare dans son compte rendu en mars 1918, avoir dépensé 1 044 694 pesetas.

En dehors des partis politiques, l'Allemagne a cherché un appui dans l'élément militaire, qui serait germanophile. C'est ainsi que von Kalle « fonde de grands espoirs sur le parti des traîneurs de sabre », parmi lesquels il veut intensifier sa propagande.

Son action s'est particulièrement exercée auprès des Juntes d'officiers, dont l'attitude a paru suffisamment menaçante au gouvernement espagnol pour qu'il veuille les dissoudre ou du moins les transformer. L'ambassadeur possède, auprès d'elles, un homme de confiance qui leur donne la consigne : mettre obstacle aux machinations de l'Entente, ainsi qu'à tout débarquement de troupes américaines au Portugal, débarquement auquel les officiers espagnols seraient décidés à s'opposer.

L'incorrection du procédé qui consiste à user de l'hospitalité d'un pays pour y mettre en conflit l'armée et le gouvernement saute tellement aux yeux que Berlin prodigue à Ratibor, à von Kalle et à von Krohn des conseils de prudence et de réserve, entendant que le risque d'une compromission de l'ambassade soit absolument exclu; et, le jour où il croit voir un changement dans l'attitude du roi à l'égard de l'Allemagne, le gouvernement allemand craint que la cause n'en soit dans la connaissance qu'aurait eue Alphonse XIII des relations de l'ambassade avec les Juntes.

Celles-ci, au reste, ne sont pas le seul levier entre les mains des représentants de l'Allemagne. Nous voyons von Krohn entretenir des intelligences avec l'association ouvrière en vue d'influencer les gens de mer espagnols et de fomenter une grève parmi les mineurs du Rio-Tinto.

La gravité de ce dernier acte ressort du fait que, le jour où le même von Krohn envisage la provocation à une nouvelle

d'Espagne et de France, avait quatre sœurs. Nous ne savons quelles étaient les deux sœurs en question.

grève, provocation dont il estime le coût à environ 1 million de pesetas, Berlin, tout en reconnaissant la chose comme « très désirable », se dérobe devant la demande d'un ordre formel qui lui est adressée.

Ainsi apparaît sa politique : laisser travailler ses agents, mais ne pas s'engager à fond, afin de pouvoir les désavouer en cas d'insuccès.

Cependant, au moment de la déclaration de la guerre sous-marine, il est prescrit à von Krohn de ne reculer devant aucune dépense pour détourner les gens de mer de s'embarquer dans la zone interdite; et l'Amirauté, qui lui donne des instructions en vue d'une campagne de presse à cet effet, déclare en assumer les frais. Elle approuve également le projet de l'attaché naval, de fomenter une grève parmi le personnel de la T. S. F., de façon à empêcher les navires de prendre la mer. De son côté, Ratibor prépare un mouvement gréviste parmi les équipages.

Après ces faits, faut-il s'étonner de voir von Krohn prêter l'oreille à des ouvertures touchant un appui éventuel de l'Allemagne à une révolution militaire; et, après les journées révolutionnaires d'août 1917, von Kalle constater qu'elles ont été très favorables à l'Allemagne?

Pour savoir quels ont été les instigateurs de ces troubles, il suffit donc de s'emparer de cet aveu. En tout cas il est piquant de voir Ratibor se targuer auprès de Berlin d'avoir répandu parmi le clan des amis de l'Allemagne, le bruit que la retraite de l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid a été déterminée par sa participation aux troubles. Simple aveu de la tactique habituelle, qui consiste à prêter aux agents de l'Entente les pratiques coutumières à ceux de l'Allemagne.

Notons en outre que la forme, sinon le fond de l'action allemande dans la Péninsule, a suivi, au long de la guerre, les vicissitudes de la fortune des armes. Belliqueuse et arrogante lorsque celle-ci sourit aux Empires centraux, elle se fait, d'ordre supérieur, plus discrète et plus humble aux heures où la balance penche du côté des Alliés. Si bien que ses fluctuations pourraient servir de baromètre militaire et permettre de tracer le graphique des différentes oscillations de la victoire ou de la défaite.

***

En dehors de la Péninsule, l'activité des représentants de l'Allemagne en terre espagnole a joué encore au Maroc, pour y organiser le soulèvement indigène de la zone française. Là tout Allemand peut être considéré comme un agent dont la fonction est notamment de répandre des tracts rédigés en langue arabe et prêchant la révolte.

Nous connaissons les chefs de file. D'abord Hermann Bartels, déserteur de la légion étrangère, conseiller et lieutenant de notre principal ennemi Abd el Malek. Mais l'entente entre les deux personnages n'est pas de longue durée. Brouillé avec Malek et travaillant désormais pour son propre compte, Bartels est remplacé, en février 1918, par le docteur Kühnel — *alias*, pour les Espagnols, José Maury —, pseudo-sujet colombien, à qui est ouvert un crédit de 500 000 pesetas pour lever une harka de 500 hommes. Nous ne parlons ici ni des comparses, ni des personnages officiels, comme ce docteur Zchlin, consul à Téhéran, jugé indésirable par les autorités espagnoles, qui exigèrent son rappel.

Ces agents servent d'intermédiaires entre Madrid — généralement l'attaché militaire — et les chefs arabes pensionnés par l'Allemagne : Malek, qui touche régulièrement une mensualité de 300 000 pesetas; le prétendant honoraire El Hibba qui, pour n'être pas à la solde mensuelle, n'en reçoit pas moins, en juillet 1917, pour neutraliser les négociations avec la France, un subside de 1 million. Même prébende est allouée à Raisouli, ancien brigand devenu chérif par la grâce d'Allah et de Moulay-Hafid, et qui mange aux deux râteliers, allemand et espagnol. Devant les prétentions croissantes de ces alliés, von Krohn doit constater en 1917 que le « prix de l'Islam a augmenté ».

Il n'est pas jusqu'à l'ex-sultan Moulay-Hafid qui, réfugié en Espagne après son abdication, ne semble participer au bienfait allemand, réclamant 75 000 pesetas par mois pour l'entretien d'une fidélité qui cessera si l'allocation reste inférieure à 50 000 pesetas. Estimant le retour au Maroc de l'ancien monarque indispensable pour provoquer un soulèvement général contre la France, von Kalle a, dès 1915, projeté de l'y

faire transporter par la voie des mers : sous-marin, ou par la voie des airs : avion. Fût-ce dérobade de l'intéressé? Fût-ce timidité de la part de l'Allemagne : toujours est-il que l'affaire n'eut pas de suites.

C'est à l'instigation de Ratibor qu'en 1916 l'ancien maître du Maroc doit de n'être pas expulsé d'Espagne, où sa personne est jugée encombrante, mais simplement relégué à l'Escurial, où il est représenté comme supportant avec une patience méritoire la surveillance « exagérément sévère » dont il est l'objet.

Le motif de la bienveillance de l'Allemagne à l'égard de son protégé nous est donné par Ratibor lui-même : « Si l'on lui laisse croire qu'on ne s'intéresse pas à lui, il pourra devenir gênant. » Pour le surplus, Berlin décline l'honneur de recevoir sa visite et n'envisage même pas de le reconnaître comme sultan, ce qui n'empêche pas Moulay-Hafid d'envoyer ultérieurement ses vœux à Guillaume II par une lettre « écrite en allemand ».

Après la signature de l'armistice, croyant savoir que son protégé cherche à se rapprocher de la France et constatant que ses prétentions augmentent de jour en jour, Ratibor propose de lui couper les vivres. Berlin lui prescrit de continuer les subsides jusqu'à la signature de la paix.

Autant que de l'argent, les clients de l'Allemagne au Maroc veulent « de la poudre et des balles ». C'est pour ravitailler le prétendant El Hibba qu'en décembre 1916, une expédition est organisée. Le chef en est un certain capitaine Proebster qui, accompagné du sous-officier Frühbeiss et d'un officier turc, le capitaine Hairy Bey, débarque en sous-marin sur le littoral du Sous, à l'embouchure de l'oued Drah, limite entre la zone française de l'Empire chérifien et l'enclave espagnole du Rio de Oro. Coup manqué. La chaloupe qui sert au débarquement chavire; le matériel s'en va vers le fond; appréhendés par les indigènes, Proebster et ses compagnons sont remis aux autorités espagnoles. Celles-ci les expédient aux Açores, où leur odyssée finit par l'internement.

Comme El Hibba, Raisouli compte sur la collaboration de l'Allemagne. En 1918, celle-ci lui fait savoir qu'on ne peut lui envoyer, pour le moment, les fusils, les canons et les muni-

tions qu'il demande pour aller combattre dans la zone française, mais qu'on profitera de toute occasion favorable.

Est-ce une telle occasion qu'ont voulu saisir trois Allemands qui, de Barcelone, se rendaient au Maroc par Algésiras? Toujours est-il qu'ils furent arrêtés dans ce dernier port, avec les armes et les munitions auxquelles ils s'apprêtaient à faire passer le détroit.

La signature de l'armistice, coïncidant avec le retour au pouvoir du comte de Romanones, est le signal de l'effondrement de l'œuvre politique allemande au Maroc. Bartels, tombé entre les mains des Espagnols, est interné avec ses légionnaires et un certain nombre d'Arabes à Mélilla, pour être transféré à Grenade, d'où il s'évadera. Six autres de ses compatriotes vont être embarqués pour l'Espagne. Dans ces faits, Ratibor voit avec mélancolie le prélude de l'expulsion complète des Allemands de la zone espagnole du Maroc.

Déjà, d'ailleurs, la plupart de ceux-ci ont l'intention de réaliser leurs biens ou de commencer à les évacuer et sont décidés à quitter un pays dans lequel ils sont exposés, sans protection aucune, à toutes les intrigues ennemies.

Pauvres gens!

Abandonné d'une partie de sa harka, sans munitions et sans ressources, le fidèle allié Malek songe à se réfugier en territoire espagnol. Von Kalle lui fait tenir un dernier loyer de 200 000 pesetas, destiné à licencier ce qui lui reste de troupes. Ceci fait, et ne pouvant plus lui fournir ni aide ni conseil, il l'abandonne à son malheureux sort.

Ainsi von Kalle a-t-il désormais pour consigne de faire cesser toute entreprise, de rappeler ses agents et d'arrêter les frais.

Les événements ont donc donné un cruel démenti aux prévisions optimistes de von Krohn qui, en 1915, saluait les « bonnes chances » de l'entreprise.

Veut-on savoir ce qu'il en a coûté à l'Allemagne pour la réalisation de ces chances? En une période de deux mois, du 17 mai au 15 juin 1918, elle a déboursé la somme coquette de 1 329 000 pesetas, dont les événements ont fait un placement à fonds perdus.

II

L'ENTREPRISE D'ESPIONNAGE

De même qu'il est entendu que toute guerre est défensive, tout espionnage à l'étranger se pare pudiquement, entre nations civilisées, du titre de « contre-espionnage » — qui porte en soi une justification — ou encore de l'étiquette plus anodine de « Service de renseignements ». C'est à la faveur de ce dernier vocable que nous allons la voir fleurir en Espagne, sous la triple direction de l'ambassadeur et des deux attachés, militaire et naval. Chacun d'eux a son organisation propre, ses hommes de confiance et ses moyens d'action. Chacun d'eux s'occupe de renseigner Berlin en matière politique et militaire. En outre, l'attaché naval s'est spécialisé dans les informations d'ordre maritime.

Ce triumvirat, qui possède ses états-majors particuliers, est secondé, à travers l'Espagne, par le personnel consulaire. C'est ainsi qu'à Barcelone le vice-consul, baron de Carlowitz, joue un rôle important jusqu'au jour où des relations, étrangères à ses fonctions, avec la femme d'un pasteur allemand prisonnier en France, le signalent à l'attention de ses chefs et le font remercier. C'est encore le consul Walter qui exerce à Algésiras la surveillance du détroit jusqu'à ce que, après son suicide, il soit remplacé dans cette fonction par un officier de marine du nom de Vogt. A Saint-Sébastien, l'activité du consul général Lewin ressort de la fréquence avec laquelle son nom revient dans les télégrammes de Madrid.

En dehors de ces officiels, nous trouvons des agents désignés sous le vocable « d'hommes de confiance », les uns civils, les autres officiers de l'armée de terre et de mer, pris par la guerre en Espagne ou dans les pays d'outre-mer et mobilisés sur place. Les officiers de l'armée de terre relèvent du service de l'attaché militaire, tandis que les officiers de marine appartiennent à l'attaché naval.

Au-dessous de ce haut personnel se tiennent des agents subalternes racoleurs (Agentenschlepper), à propos desquels von Kalle constate qu'il est impossible d'avoir, avec 300 pesetas

par mois, un Espagnol pour recruter des agents; et indicateurs (Berichterstatter), ces derniers pris généralement parmi les indigènes, agents peu sûrs, servant et trahissant tour à tour les deux partis. Ils excitent également la méfiance de Berlin, qui a soin de ne pas les engraisser à son service, et de leurs employeurs. C'est pourquoi von Kalle estime que, en cas de rupture (avec l'Espagne), il serait inutile d'essayer de maintenir le fonctionnement du Service de renseignements, vu le peu de confiance qu'on peut avoir dans les Espagnols.

Ultérieurement, lorsqu'il se sent menacé par le projet de loi sur l'espionnage, et pour en éluder les sanctions, Steffan propose de déclarer ses indicateurs comme vice-consuls, agents consulaires ou agents suppléants, proposition écartée par l'Amirauté, parce que les personnes en question ne sont pas connues du Ministère des Affaires étrangères et que cette déclaration manquerait de fondement.

En dehors des réguliers opèrent les partisans. C'est à cette catégorie qu'il faut rattacher maints agents jouissant d'une autonomie relative, certaines maisons de commerce, dont la collaboration paraît avoir été bénévole, enfin, de hauts personnages étrangers dont on est surpris de rencontrer les noms, tel le ministre d'une puissance du Proche Orient, que von Kalle indique nettement comme agent, quand il ne le désigne pas par un indice conventionnel, à la manière du personnel embrigadé.

Suivons maintenant les acteurs dans les différents milieux où ils prétendent avoir des intelligences, sans oublier que c'est eux qui parlent. En dehors de la « personne de confiance » de l'ambassade, qui semble manœuvrer en terrain varié, nous voyons von Kalle représenté auprès du consul général de France, auprès de l'ambassadeur de France à Madrid, auprès de l'attaché militaire français. Il aurait également possédé des intelligences auprès de l'ambassade des États-Unis. De son côté, l'attaché naval, en outre de son homme de confiance, a des émissaires à la Présidence du Conseil, au Ministère d'État, au Ministère de la Marine, aux ambassades d'Angleterre, des États-Unis et du Japon, dans les services de l'attaché naval américain.

C'est évidemment par ces agents que von Kalle a connais-

sance de documents reçus par l'ambassade de France : lettre de Paris relative aux ouvriers espagnols en France et télégramme concernant une attaque allemande dans la région de Reims; que Steffan est au courant de certaines nouvelles d'ordre politique ou militaire : départ imminent du gouvernement français pour Bordeaux, arrivée prochaine de transports américains en France, offensive en Italie projetée par l'Entente; qu'il est informé de ce qui se passe au Conseil des ministres; qu'il détient des documents émanant de l'ambassade d'Angleterre. C'est d'eux qu'il tient les renseignements et les documents que lui-même déclare obtenus d'une façon illégale ou dont il ne peut indiquer l'origine. Peut-être, enfin, est-ce sur le vu de leurs rapports, plus ou moins fantaisistes, que von Krohn croit savoir qu'il y a des espions jusque dans l'état-major français. Lesquels? C'est ce qu'il omet de préciser.

Les espions allemands habitent, en effet, la France aussi bien que l'Espagne. Si, en mars 1915, von Kalle se plaint de ce que la circulation de ces agents devient de plus en plus difficile à raison des nouvelles mesures relatives aux passeports et à la circulation en chemin de fer, par contre, nous nous trouvons, dès le début de 1916, en face d'un plan d'organisation complet. A cette époque, en effet, von Kalle a l'intention d'organiser en France un Service de renseignements avec centre à Bordeaux et organes de transmission de nouvelles à Irun et à Saint-Sébastien.

Le principal informateur en France, depuis le début de 1916, semble être un personnage dont la spécialité est de fournir des renseignements d'ordre militaire et touchant les usines de guerre. Après avoir, pendant des mois, transmis religieusement ces renseignements, von Kalle doit confesser qu'ils n'ont aucune valeur, leur auteur étant au service du contre-espionnage français.

Semblable mésaventure est advenue à von Krohn avec son « agente » française, Marthe Richer, née Betenfeld, que Berlin lui signale comme suspecte de travailler pour le compte de l'ennemi, et que lui-même soupçonne d'être au service de la France, ce qui fait honneur à sa perspicacité. Les relations d'un autre ordre qu'il entretient cependant avec son agente sont éclairées d'un jour assez curieux par une appréciation de

von Kalle, fournie au cours de l'enquête prescrite par Berlin touchant la conduite privée de son attaché naval. Tout en repoussant l'hypothèse d'une trahison de la part de son collègue, von Kalle estime qu'à la faveur de ces relations, l'agente a pu surprendre sur les lèvres de von Krohn des « secrets de service » et des « confidences verbales transmises à l'ennemi[1] ».

En dehors de l'Espagne et de la France, il existe encore, à notre connaissance, d'autres centres de renseignements : en Angleterre, où l'Amirauté a dû expédier des agents et organiser, par leur intermédiaire, un service de relations télégraphiques avec von Krohn; à Palma de Majorque jusqu'en juin 1916; aux Canaries; probablement à Malte; enfin, en Argentine, où Steffan possède notamment un homme de confiance. Le Portugal a échappé à cette emprise, la surveillance exercée par l'ennemi sur la navigation et sur les ports rendant, paraît-il, la chose impossible.

Parmi les agents émissaires de l'Allemagne qui ont ainsi opéré chez les Alliés, plusieurs ont payé leur collaboration de leur liberté et même de leur vie.

Aux États-Unis nous voyons un même coup de filet rafler une demi-douzaine d'entre eux. L'espion Burgmann est fusillé à Londres en octobre 1915. Nous savons, enfin, que des condamnations à mort ont été prononcées par les tribunaux militaires contre les agents suivants : Willy Stattler, fusillé à Bordeaux; les Espagnols Domingo (*alias* : Dalac), Guerrero, Llanos (*alias* : Lago), exécutés à Paris; contre le Chilien Edoardo Selva, le Hollandais Stavelot, le Suisse Navagel, sans oublier l'agente H. 21, c'est-à-dire Mata Hari, et malheureusement aussi, un officier français, le capitaine E...

***

Les renseignements drainés par les canaux que nous connaissons maintenant sont, nous l'avons dit, d'ordre politique, militaire et économique.

1. Les aventures de Marthe Richer ont fait l'objet d'un récit plus ou moins romancé, publié sous le titre « Marthe Richard, espionne de la France », par le commandant Ladoux, ancien chef des services d'espionnage et de contre-espionnage », aujourd'hui décédé. Comme maintes publications du même genre, cet ouvrage est un agréable mélange de fiction et de vérité, destiné surtout à amuser le lecteur.

Les premiers sont recueillis concurremment par l'ambassadeur et par les deux attachés. Ils ont trait, notamment, à la situation des pays ennemis et des puissances neutres, particulièrement de l'Espagne, dont ils relatent les troubles intérieurs, les grèves et les remaniements ministériels. La situation économique fait l'objet de rapports spéciaux, avec statistiques à l'appui : mouvement des ports espagnols, exportation des fruits et du minerai, importation du charbon. Les bilans de la Banque d'Espagne sont communiqués régulièrement. Dans la plupart des rapports se lit le souci évident de la reprise des relations commerciales après la guerre.

Les informations d'ordre militaire émanent surtout de l'attaché militaire. Elles se rapportent principalement aux opérations des armées de l'Entente sur les deux fronts : occidental et balkanique; à leur composition, à l'emplacement des troupes, à leur nombre, à leurs mouvements, à leurs transports par terre et par mer. Elles donnent des détails sur l'armement, le ravitaillement, l'outillage, allant jusqu'à fournir la description d'un poêle de tranchée, ainsi que des appréciations sur le moral des troupes.

Les sept points d'interrogation suivants posés à von Kalle par le G. Q. G. allemand nous initient aux préoccupations de Berlin dans cet ordre d'idées :

1° Appréciation de la situation par les Français et les Anglais. Où l'offensive allemande est-elle attendue?

2° Procède-t-on à des remaniements de formations? Où sont les réserves importantes?

3° A-t-on retiré des troupes d'Italie?

4° Où se trouvent les positions stratégiques à l'arrière? Sur quels points a-t-on prévu des constructions en janvier et en février?

5° Les Français et les Anglais auraient-ils projeté une opération qui précéderait une offensive allemande possible?

6° État d'esprit dans l'armée et le peuple. Situation du gouvernement.

7° Donner des informations aussi précises que possible sur l'effectif, la valeur et les groupements des troupes américaines en France.

Au moment de la grande offensive allemande de 1918

l'état-major désire encore connaître les embarquements et débarquements des troupes de l'Entente dans les ports français. Il faut observer l'arrière du pays, même dans la zone anglaise s'il est possible. On pourra peut-être arriver à ce dernier résultat en se servant d'Espagnols fournisseurs de l'armée.

A ces derniers font concurrence les ouvriers espagnols travaillant en France et qui figurent parmi les indicateurs habituels de von Kalle.

Quelle est la valeur des renseignements ainsi recueillis par Madrid et sitôt transmis? Elle paraît assez inégale. Quand il s'agit de faits précis, nous sommes fixés en général par les réponses de Berlin, qui signale : renseignement intéressant; ou bien : renseignement sans intérêt; ou encore : renseignement inexact.

Parfois, cette inexactitude est flagrante. Par exemple, celle qui concerne une importante concentration de troupes dans Metzeral. Or, pour qui connaît ce bourg d'Alsace, menu autant que pittoresque, la fantaisie du renseignement saute aux yeux.

Autres informations du même ordre : les Sénégalais sont tenus en réserve avec des couteaux pour achever les blessés; le général Gallieni a été tué par le général Herr; la France a donné aux États-Unis la Guyane et la Martinique comme gages d'un emprunt; les troubles graves qui ont éclaté à Paris le 4 avril 1918 ont été réprimés par la cavalerie anglaise et par les troupes noires; résultat d'un des raids aériens sur Paris : 600 morts et plus d'un million (*sic*) de blessés.

N'oublions pas que ces informations ont été fournies par des indicateurs qui, souvent, se font l'écho de rumeurs ou de commérages; que l'agente Marthe Richer n'est pas seulement au service de l'Allemagne; qu'un autre agent n'est, de l'aveu de von Kalle, qu'un mystificateur et qu'un traître. Mystificatrice aussi, peut-on croire, la dame française d'un certain âge qui se donne comme veuve d'officier, et dépêchée à Madrid par le général Pétain pour pressentir l'Allemagne au sujet d'une révolution militaire en France et d'une paix séparée.

Les constatations ci-dessus dans le domaine des faits doivent nous mettre plus en garde encore contre les simples

appréciations, généralement tendancieuses et visiblement fournies dans le sens que l'indicateur a supposé agréable au destinataire, surtout dans la dernière période de la guerre. C'est ainsi que, d'après les fournisseurs de von Kalle, de von Krohn et de Steffan, depuis le début presque, le baromètre moral de la France ne cesse d'être en baisse, si bien qu'on s'étonne qu'il puisse baisser encore; la misère est grande; les denrées sont hors de prix; le peuple est las de la guerre et veut la paix; les rapports entre les Alliés sont des plus mauvais; Anglais et Américains traitent la France en pays conquis; à Paris les magasins russes ont été pillés sous les yeux de la police, etc... C'est une série de tableaux poussés au noir, dont tous les coups de pinceaux, même à les tenir pour isolément véridiques, sont groupés de façon à produire une impression d'ensemble désastreuse pour l'Entente.

Gardons-nous, cependant, d'une généralisation systématique. Beaucoup des indications envoyées à Berlin ont pu être utilisées par l'État-Major, si déjà il ne les tenait d'autres sources. C'est sur une suggestion venue de Madrid que des sous-marins allemands ont canonné les usines françaises de l'embouchure de l'Adour. Même sujets à caution, certains renseignements ont pu fournir à Berlin des renseignements utiles et l'orienter vers des enquêtes fructueuses. Parmi les nombreuses annonces d'offensives alliées qui semblent avoir hanté le cerveau d'agents, certaines ont pu mettre l'ennemi en garde. Pendant le bombardement de Paris par les pièces à longue portée, l'indication des points de chute — demandée par Berlin avec insistance, — s'est précisée peu à peu et a dû être profitable aux artilleurs des « Berthas ».

Somme toute, l'ensemble du reportage dirigé par les deux attachés pouvait — si nous ne l'avions connu — n'être nullement négligeable pour leur pays.

***

Cette conclusion est encore plus vraie quand, de l'information militaire proprement dite, nous passons à l'information navale, dont nous ne pouvons qu'admirer l'organisation pour son étendue, son exactitude et la rapidité de la transmission.

Cette organisation semble avoir fonctionné dès le début de la guerre. Plus tard l'Amirauté fera savoir à von Krohn tout l'intérêt qu'offriraient des renseignements détaillés sur le mouvement maritime à Dakar et aux Iles du Cap Vert, particulièrement en ce qui touche les vapeurs chargés de céréales et de viande qui viennent de l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud et de l'Australie; la durée de leur escale, leur itinéraire à l'arrivée et surtout au départ du port quand ils se rendent dans les pays de l'Entente. Quel est le mode de surveillance? Y a-t-il des barrages devant les dépôts de charbon? D'où celui-ci arrive-t-il? Sur quels vapeurs et à quels intervalles? Il faudrait organiser en Espagne un service ayant pour objet de recueillir des informations à ce sujet.

Conformément à ce plan, tout le littoral espagnol est l'objet d'une surveillance incessante qui, de Barcelone s'étend jusqu'à Pasajes, en passant par Castellon de la Plana, Valence, Alicante, Carthagène, Almeria, la Linea, Cadix, Huelva, Vigo, la Corogne, Gijon, Santander, Bilbao, Saint-Sébastien. Dans chacun de ces ports un œil attentif ne cesse de scruter le large, attentif aux départs comme aux arrivées. Aux abords du détroit la surveillance redouble : Algésiras et Ceuta le tiennent sous leurs feux croisés. A Ceuta la garde est montée par un employé de la maison Tornow, de qui les renseignements sont transmis à Madrid par le bulletin quotidien d'Algésiras. Nous savons que ce centre, l'un des plus importants avec ceux de Barcelone et de Saint-Sébastien, s'est vu dirigé successivement par le consul Walter, puis par le capitaine de vaisseau Vogt.

Les rapports fournis portent sur le nombre des entrées et des sorties des navires ennemis ou neutres, donnent leur signalement, la nature du chargement, dénoncent la contrebande; ils indiquent l'itinéraire suivi et la formation des convois, le point de rassemblement ou de dislocation; ils signalent les mesures de défense adoptées en mer, sur rade ou dans les ports : ils donnent, en un mot, toutes les indications utiles aux sous-marins pour leur permettre d'opérer à coup sûr. Ils renseignent également sur les torpillages, et von Krohn, en relatant ces derniers, y applaudit et en demande de nouveaux.

Car de Madrid ces rapports sont transmis sur l'heure à

Berlin, qui les fait suivre par Nauen aux sous-marins opérant dans les divers océans, particulièrement en Méditerranée. Ceux-ci ne chassent donc pas devant eux, mais à l'affût, avec rabatteurs, ce qui explique, surtout dans les débuts, l'importance des résultats obtenus, eu égard au petit nombre des sous-marins opérant dans chaque secteur. Ces résultats auraient été sans nul doute plus considérables, si l'interception des renseignements n'avait permis de déjouer les plans de l'ennemi par des mesures préventives, telles que changements d'horaire ou d'itinéraire.

L'Espagne n'a pas le monopole de cette organisation, qui fonctionne également en pays ennemi.

La France, surtout, possède son agence, chargée de renseigner Berlin, en ce qui touche les ports de la Méditerranée, sur la présence et les mouvements des troupes françaises, les envois de troupes aux Dardanelles; pour les ports de l'Atlantique, sur les arrivées des troupes d'Angleterre, ceci concernant également le port du Havre, s'il est possible. Cette agence n'a cessé de fonctionner, et l'on doit porter à son actif la plupart des torpillages des navires de l'Entente en Méditerranée.

Comment les renseignements recueillis par les agents qui hantaient nos ports atteignaient-ils Berlin? Cette question troublante s'est posée notamment à propos de l'affaire d'une espionne étrangère, que nous ne saurions passer sous silence, ne serait-ce que pour substituer ici l'histoire au roman.

Voici comment l'affaire a pris naissance.

Chaque fois que des départs de navires — isolés au début, plus tard groupés en convois — devaient avoir lieu à Marseille, les officiers n'étaient avisés que la veille au soir, ceci afin de parer à toute indiscrétion.

Or, il apparut que Berlin était prévenu le jour même du départ. En effet, le soir de ce jour, Nauen lançait aux sous-marins de la Méditerranée des indications donnant le nom du ou des bateaux, l'heure du départ, l'itinéraire, la vitesse précise, souvent aussi la nature du chargement.

Il fallait donc, de toute évidence, que le renseignement eût été transmis dans la nuit.

Or, nous avions acquis la certitude qu'il ne l'avait pas été

par la voie ordinaire. On songea donc à une correspondance en langage convenu : les recherches orientées de ce côté demeurèrent sans résultat. Restait l'hypothèse d'une transmission télégraphique en chiffre. Seuls les agents diplomatiques et consulaires des Puissances neutres avaient conservé le droit de correspondre de la sorte avec leurs Gouvernements.

Ordre fut donc donné : 1° à la direction télégraphique de Paris, de retarder de quelques jours l'expédition de tout télégramme chiffré; 2° à nos services spéciaux, de surveiller certain consul qui paraissait suspect.

C'est pourquoi ces derniers dépêchèrent à Marseille un de leurs meilleurs agents. Celui-ci « fila » le consul et découvrit qu'il se rencontrait régulièrement, soit dans la rue, soit au café, avec un personnage, lequel, également pisté, fut surpris en conversation avec une étrangère, qui n'était autre que notre espionne. Celle-ci fut soumise à une surveillance étroite.

De nouveaux renseignements déterminèrent son arrestation. Une instruction fut ouverte.

L'espionne avoua avoir obtenu des renseignements d'un officier du navire *Sébastopol* qui avait été un de ses amants. Ce navire avait été torpillé et perdu avec un équipage d'environ 500 hommes. Elle prétendit avoir transmis ces informations sans en soupçonner les conséquences.

Le Conseil de guerre n'admit pas cette explication et envoya l'espionne au fossé de Vincennes.

Pour clore cette épisode, disons que, sur le vu des renseignements qu'on lui communiquait, la Marine déroutait les bateaux par le poste de T. S. F. de Toulon. Par une fatalité lamentable, le jour du départ du *Sébastopol*, un orage brouilla les signaux, en sorte que le malheureux navire, n'étant pas prévenu, s'en alla tout droit vers sa perte.

***

Si nous avons réussi à pénétrer les confidences de l'adversaire, il s'en faut cependant qu'il nous ait livré la totalité de son secret. Bien des affaires ne nous sont connues que d'une façon fragmentaire, avec des lacunes, ou même par de simples

allusions. C'est que beaucoup de communications ont été échangées par des voies détournées : lettres missives rédigées en termes convenus; documents accompagnant d'inoffensives photographies de famille et glissées entre l'épreuve et le cartonnage, ou bien encore voyageant dans de pacifiques caisses d'oranges; rapports tracés à l'encre secrète sur des bandes de journaux ou encore sur les objets les plus imprévus, tels que mouchoirs, chemises, etc. : tout le matériel du conspirateur classique.

Ces lettres, ces objets parviennent à destination par les moyens et les détours les plus variés : agents ayant transité par la France ou la Suisse grâce à de faux passeports, sous-marins abordant dans les ports ou mouillant dans les eaux espagnoles. C'est ainsi qu'en juin 1915 nous voyons le capitaine de corvette Ackermann arriver à Carthagène à bord du sous-marin *U. 35*, du centre de Pola, porteur d'une lettre autographe de Guillaume II à Alphonse XIII ainsi que de documents divers relatifs à un projet d'évasion de l'ex-sultan Moulay-Hafid, et convoyant, en outre, des caisses de correspondances à destination du vapeur allemand *Roma*, ancré dans le port. Plus ordinairement, les lettres arrivent à des adresses conventionnelles ou par des intermédiaires : particuliers ou maisons de commerce faisant fonction de boîte aux lettres.

Voilà pour Berlin-Madrid. En sens inverse, c'est encore un sous-marin, le *U.-B. 49*, qui, après son évasion de Cadix, emporte vers l'Allemagne une série de documents. La correspondance, rédigée en termes conventionnels, s'en va vers des destinataires d'apparence anodine, quand ce ne sont pas de pseudo-marraines écrivant à de prétendus filleuls prisonniers de guerre en Allemagne. Les deux attachés se servent encore du nom de leur mère pour correspondre avec l'État-Major et avec l'Amirauté. Enfin, à partir d'octobre 1918, tous les courriers de Steffan sont transmis par la valise espagnole à la femme du lieutenant Horst. Celui-ci est prié de se mettre en rapports avec l'attaché militaire espagnol à Berlin, commandant Valdivia, auquel Steffan songe comme agent de liaison avec sa mère. Choix qui ne saurait nous surprendre, sachant le rôle joué à Berlin par cet officier qui s'est vu

reprocher par Alphonse XIII lui-même de se conduire en agent de l'Allemagne plutôt qu'en attaché militaire espagnol.

Que l'attaché naval allemand ait cambriolé la valise espagnole pour faire main basse sur des lettres envoyées par l'ambassade d'Angleterre ou reçues par elle : le fait ne nous surprendra qu'à moitié. Il est plus étonnant que ce même personnage ait pu se servir ordinairement de cette valise pour y glisser son courrier. Telle devait, cependant, être la pratique courante car, en septembre 1918, Steffan signale la nécessité d'y renoncer momentanément. Ce qui ne l'empêche pas, quelques semaines plus tard, de proposer l'emploi de la valise de Berne, tandis que Berlin lui enjoint de dissimuler les échanges de correspondance qui emprunteraient cette voie, sous les apparences de lettres strictement commerciales, et le prie d'indiquer comme adresses conventionnelles de véritables firmes espagnoles.

Quelles aides Steffan a-t-il rencontrées pour cette besogne? A-t-elle été accomplie par un de ses agents? A-t-il simplement gagné quelque employé subalterne, ou bien convient-il de rechercher quelque complicité plus haute? Il est permis de croire que des personnalités notables n'ont pas été étrangères à cette tâche.

Cette induction est corroborée par la teneur d'une missive par laquelle Steffan prie d'aviser sa mère de ne jamais accuser réception par la voie télégraphique des envois qu'il lui fait par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne et de l'attaché militaire, l'ennemi pouvant lire ces télégrammes.

N'oublions pas, en tout cas, que l'Allemagne s'était ménagée à Madrid des amitiés dans tous les milieux, même et surtout dans les plus élevés.

De même qu'avec Berlin, Madrid correspondait-il directement avec ses agents d'outre-mer? Il ne l'a jamais pu par la T. S. F. Avant la rupture avec les États-Unis toutes les communications radiotélégraphiques transitaient par Nauen; ce poste les transmettait aux deux stations américaines de Sayville et Tuckerton, d'où, par l'intermédiaire de l'ambassade, elles étaient acheminées vers leurs destinataires des trois Amériques. Washington servait de relais pour tout le

Nouveau Monde. Lorsque le comte Bernsdorff eut reçu ses passeports et que le gouvernement américain eut confisqué les deux postes, il fallut trouver autre chose. Une station fut donc établie au Mexique, à Chapultepec, pour communiquer avec Nauen, mais il semble que cette station n'ait jamais fait autre chose que recevoir. Il a bien été question, à plusieurs reprises, d'installer des postes au Brésil, puis, lorsque les rapports avec cette puissance se tendirent, en Argentine. Ces projets n'ont pas abouti. A partir de 1917, les communications allemandes transocéanes à l'exception de celles qui pouvaient passer par Nauen, devaient donc emprunter les voies ordinaires : télégraphie par câbles ou courriers postaux, celles-ci étant forcément aléatoires, ainsi qu'en attestent maintes doléances de Madrid ou de Berlin.

***

L'Armistice semble avoir mis fin à l'entreprise d'espionnage. Le 13 novembre l'état-major mande à von Kalle que tous les agents de la Section politique de lui connus doivent cesser leur activité.

De son côté, après avoir prescrit à Steffan de ne plus envoyer de renseignements sur le trafic commercial dans la Méditerranée, l'Amirauté le prie de mettre fin à son Service de renseignements militaires. Il ne devra plus désormais télégraphier que les informations qu'il jugera intéressantes pour la Commission de la marine allemande chargée de prendre part aux négociations de paix, ainsi que les renseignements relatifs aux navires de guerre et aux mouvements importants des troupes de l'armée de terre.

Un peu plus tard, elle lui demande de hâter le renvoi de ses agents, ajoutant qu'il est inutile et même nuisible de maintenir en fonctions les informateurs de Barcelone, Séville, Bilbao et Madrid, en raison du risque qu'ils courraient d'être « brûlés ».

La surveillance du détroit de Gibraltar a cessé le 11 novembre 1918.

III

LE SERVICE S

Un rapport de von Kalle, du 27 septembre 1918, déclare avec satisfaction que « le Service S a donné de bons résultats : les dommages causés se chiffrent par plusieurs millions », et d'autres messages parlent des « entreprises S » et du « matériel S ».

Qu'est-ce que le Service S? C'est, nous répond Ratibor, celui qui a trait au sabotage allemand; celui, ajoute Berlin, qui s'occupe des destructions par explosifs.

Sabotage ou destruction de tout ce qui, ennemi ou neutre, peut nuire à l'Allemagne ou s'opposer à ses fins; voici une nouvelle forme de l'activité allemande à l'étranger, et nous pouvons dire que ses agents ont déployé dans ce domaine une incontestable maîtrise.

Si cette activité s'est exercée à travers le monde, c'est encore en Espagne qu'elle a son foyer. C'est à Madrid que, sous la haute direction des trois chefs connus de nous, sont préparées ou contrôlées les entreprises qui, sur terre et sur mer, vont tendre à détruire navires, convois, usines, bétail, par l'explosion, par l'incendie, par l'inoculation. C'est de Madrid et des ports d'Espagne que partiront les substances et les engins destinés aux agents que nous avons déjà vus à l'œuvre et à leurs collaborateurs. Que nous parcourions le terrain de la propagande, celui de l'espionnage, celui de l'action directe, nous retrouvons en effet, à peu de chose près, les mêmes cadres et les mêmes noms. Souvent même, les attributions chevauchent, de même que les matières se pénètrent, et seule la nécessité de mettre de l'ordre dans un sujet complexe nous a obligé à adopter des classifications plus ou moins artificielles.

***

Comme pour le Service d'espionnage, nous n'avons que très peu de renseignements touchant l'organisation du début. Nous savons seulement par von Kalle que les frais ne semblent pas devoir dépasser 25 000 pesetas, et par Berlin que, en

matière de destructions, l'attaché naval ne doit avoir que la haute direction du service et ne pas intervenir personnellement.

Ultérieurement, en 1918, nous apprenons par Steffan que le Service S a été créé et inscrit d'une façon officieuse comme maison de commission à Bilbao. Le directeur est un commerçant allemand qui a sous ses ordres cinq sous-directeurs dans les principales villes d'Espagne. La maison a été accréditée par l'intermédiaire de l'attaché naval auprès du « Banco Aleman Transatlantico » de Barcelone. Le directeur, les sous-directeurs et les employés reçoivent des appointements fixes. Les agents du Service S ont un salaire spécial et des gratifications. Le montant des appointements et des gratifications sera fixé d'une façon analogue à ce qui existe en Amérique du Sud et au Mexique. Un Service d'étapes sera organisé pour la transmission des rapports.

Par ailleurs, l'attaché naval laisse à l'Amirauté le soin de rattacher à cette organisation celle de l'Amérique du Sud. Ultérieurement, il annonce qu'il compte employer à Bilbao le lieutenant Horst.

D'ordre de Berlin, c'est tout d'abord contre la France et contre le Portugal que le Service S doit diriger ses coups.

Le programme pour la France comprend :

1° Empoisonnement des silos de grains de Marseille par un pseudo-courtier en grains, les produits nécessaires devant être expédiés sous peu. Manière de s'en servir : vider peu à peu le contenu d'une bouteille dans les silos, ou le répandre en plusieurs endroits dans d'assez gros tas de grains. Ce produit est inoffensif. Il n'a d'effet que lorsqu'il a été moulu.

2° Infection, par inoculation, des animaux envoyés d'Espagne.

3° Destruction des usines hydrauliques des Pyrénées par les moyens E et B. (De même que la lettre S est l'initiale du mot « Sabotage » les lettres E et B sont, vraisemblablement, les initiales des mots « Explosion » et « Brand » (incendie).

4° Provocation à des attentats anarchistes, particulièrement dans la région de Sète, en épargnant toutefois les marchandises à destination de la Suisse.

5° Destruction des usines de munitions.

Il serait bon, ajoute Berlin, de détruire les grands stocks français de munitions qui se trouvent en ce moment à Marseille, d'où partent tous les jours d'innombrables trains pour le front.

Rien à faire contre l'Algérie et la Tunisie.

Pour réaliser ce programme, von Kalle envoie en France un de ses hommes de confiance, et de son côté, Ratibor embauche, par l'intermédiaire du consul général de Barcelone, un Français qui, par ses agents, est à même d'opérer des destructions de fabriques militaires importantes et de dépôts de matériel. Enfin, von Krohn mande à Berlin que, à la suite d'un entretien avec un anarchiste russe, il lui semble indiqué de faire installer à Paris un petit laboratoire pour la fabrication d'explosifs; car il ne faut pas songer à en faire importer d'Espagne. L'individu en question propose en outre d'introduire des ouvriers russes dans les fabriques de munitions pour le service des explosifs, ce qui ne paraît pas difficile. On peut même envisager la destruction des ateliers de port à Bordeaux, Sète, etc...

Et cette proposition est agréée en haut lieu.

Nous savons cependant que les plans de l'agent de von Kalle ont échoué, parce que l'appareil n'a pas bien fonctionné; que l'homme de confiance de Ratibor est en réalité au service de la France, et que toutes les entreprises dont il rend compte : destructions dans l'arsenal et le port de Toulon, du parc d'artillerie de Lyon, de la fabrique de projectiles de Villefranche sur le Rhône, etc., n'ont existé que dans son imagination. Nouvelle déconvenue à ajouter à celles de Marthe Richer et consorts.

Notons, au passage, qu'en juillet 1917, l'Amirauté a prescrit à von Krohn de suspendre le travail de ses agents en France, en raison de la situation.

Mêmes recommandations à l'égard du Portugal, où, d'ailleurs, le programme a été identique. Pour la fabrication des munitions l'Entente est obligée de faire venir le minerai presque exclusivement par mer. Il est donc de la plus grande importance de faire cesser rapidement cette importation.

L'Amirauté enjoint en conséquence à l'agent qu'elle possède à Lisbonne, de préparer la destruction complète de Domengo et du chemin de fer venant à Pomerac sur le rio Guardiana. Elle recommande d'arrêter la production en fomentant des grèves, ainsi que par le sabotage des chaudières de machines, bâtiments, chemins de fer, installations d'embarquement, navires, etc... Il serait bon en outre de détruire les fabriques d'explosifs de Lisbonne et d'Oporto.

De son côté, von Kalle devra faire pratiquer des sabotages contre les industries de guerre et dans la région minière de Ponarao ainsi que contre tous les préparatifs militaires de l'Entente, tant au Portugal qu'aux Açores.

De fait, l'attaché militaire annonce qu'un agent sûr a fait sauter deux usines à Lisbonne; qu'outre de nombreux petits magasins on a détruit une grande minoterie, d'une valeur d'un million et demi de francs; qu'enfin ses gens ont rendu les bateaux inutilisables pour un certain temps.

Pour l'Angleterre, où travaille un agent, qui relève directement de l'Amirauté, von Kalle dispose d'une somme de 2000 livres, destinée à la destruction de chantiers et d'usines. Ce travail serait confié à des Irlando-Américains, qui devraient s'attaquer spécialement aux usines de munitions de Walsham Abbey situées au nord de Londres, aux docks de Tottenham, ainsi qu'à une série d'établissements militaires ou industriels dont la nomenclature est fournie.

Par ailleurs, il aurait été détruit à Gibraltar, pour 50 000 marks de machines irremplaçables. Coût de l'affaire : 2 300 pesetas.

***

Jusqu'ici l'entreprise s'est poursuivie en territoire ennemi. On pourrait croire que l'Espagne, pays neutre et point d'application de l'effort, sera épargnée. Il n'en est rien. En avril 1917, Berlin demande à von Krohn ce qu'il compte y entreprendre, et si, ultérieurement, les autorités militaires et navales s'accordent dans des conseils de prudence, dans des recommandations d'éviter toute violation de la neutralité espagnole, ce sont là paroles platoniques qui s'accordent mal avec des instructions d'un autre genre, telle que celle-ci : comme

moyen technique facile à employer et vraiment efficace, il n'est que le feu.

L'ambassadeur lui-même entend ne pas rester en arrière. S'il a renoncé aux projets d'attentats contre des généraux ennemis, par contre il met 5 000 pesetas à la disposition du consul général de Barcelone pour la destruction d'un tunnel et d'un train de munitions.

Enfin, et bien qu'elle ait été rejetée par Berlin, nous ne saurions passer sous silence la proposition suivante, issue de l'imagination de von Krohn : afin de provoquer la fermeture de la frontière hispano-portugaise et de gêner les rapports entre le Portugal et ses alliés, *contaminer à la frontière les rivières qui descendent vers le Portugal avec des bacilles du choléra.*

Le professeur Kleine, du Cameroun, tient le plan pour parfaitement exécutable. Il suffirait de deux tubes en verre contenant du bouillon de culture pure, qu'on pourrait faire parvenir dès que se présentera une occasion sûre.

Peut-être ceci nous donne-t-il la clef d'une phrase de von Kalle lequel, après avoir constaté que les destructions tentées hors d'Espagne ont réussi, ajoute que le traitement essayé sur l'eau destinée à la boisson a donné « des résultats extraordinaires ».

***

Quels sont les moyens techniques dont dispose le Service S pour réaliser ses machinations?

En ce qui touche les empoisonnements et les contaminations, nous savons seulement qu'au début, les produits sont expédiés de Berlin. En décembre 1915, Kalle signale que, depuis le 15 août, il n'en est arrivé aucun destiné aux chevaux. Ultérieurement on a dû fabriquer sur place, car, en juin 1916, l'attaché militaire annonce que les cultures « ont réussi ».

Pour ce qui est des engins de destruction, il semble qu'on ne puisse se les procurer en Espagne même et, de fait, nous ne relevons que deux allusions à la fabrication d'explosifs ou d'appareils. C'est donc du dehors que vient le matériel nécessaire.

Ce matériel comporte des camouflages variés et imprévus. Ce

sont « des crayons mélangés avec de vrais crayons » et venus de Suisse par l'intermédiaire d'un nommé E... commerçant. De Suisse également arrivent, par le même intermédiaire, les « pèse-lait » inclus dans des envois de bouteilles thermos, et sans lesquels nous savons que « l'entreprise concernant les installations hydrauliques est impossible ». De même provenance encore sont les « chalets-jouets » et les « autels domestiques » expédiés de Zurich et qui, transitant par l'Italie, ne sont en réalité qu'une attrape (*sic*) pour permettre l'expédition du matériel S comme un article courant d'exportation (entendez par là qu'ils « dissimulent des explosifs »).

Impossible, enfin, de se méprendre sur la nature et l'usage véritables des « dynamomètres » qui doivent être employés notamment contre les navires.

Une fois, on tenta de recourir à des moyens plus directs et ce qui en résulta pourrait figurer honorablement dans un roman-feuilleton, sous le titre « l'affaire Kallen ou des Explosifs de Carthagène ».

Dans les mois de novembre et décembre 1916, une conversation s'engageait entre von Krohn et l'Amirauté relativement à l'envoi par sous-marin d'un agent devant porter des explosifs : cordite, exacordite et « autres nouveautés ». Cet agent devait être un officier de marine de réserve du nom de Kallen, qui changerait pour la circonstance de barbe et de nom.

Or, le 16 février, la police espagnole arrêtait sur la plage de Calasalitrava, près de Carthagène, un individu suspect, qui se donna d'abord comme citoyen américain; ce dire fut confirmé par le capitaine du navire allemand *Roma* faisant fonctions de consul à Carthagène.

Mensonge flagrant. Cet individu n'était autre que Kallen, amené sur les côtes d'Espagne par un sous-marin. Avant de débarquer, il avait immergé un certain nombre de ballots, amarrés à des bouées ancrées. Ces ballots contenaient des explosifs, de la correspondance et des documents qu'un examen ultérieur devait révéler comme compromettants pour l'Allemagne.

Un complice qu'il avait à terre — un nommé Fricke, dit Herwood ou Wood — devait l'aider à amener à terre son matériel destiné au Service S et à la propagande. Les deux

compères furent emprisonnés et, malgré tous les efforts des représentants de l'Allemagne pour étouffer l'affaire, une instruction fut ouverte.

Devant l'émotion soulevée par cet incident, dans lequel l'Espagne vit une violation de sa neutralité, et devant l'irritation personnelle du roi, l'Allemagne désavoua ses agents. Après avoir officiellement exprimé ses regrets profonds, elle prétendit d'abord qu'elle ignorait tout; puis, ce système étant peu vraisemblable, elle déclara que les explosifs étaient uniquement destinés à mettre hors de service les navires allemands retenus dans les ports d'Espagne et d'Amérique, pour qu'ils ne puissent éventuellement tomber entre les mains de l'Entente — protestant au reste de la pureté de ses intentions à l'égard de la nation espagnole et du gouvernement.

Celui-ci ne fut pas dupe de la protestation, et von Krohn paya personnellement de sa faveur auprès du roi une affaire qui, de son propre aveu, ne pouvait être conduite avec plus de maladresse.

Il devait cependant y avoir récidive. Au mois d'avril 1918, c'est un officier aviateur allemand, Adolf Claus, fils du consul à Huelva, qui, amené dans les eaux espagnoles par un nouveau sous-marin, est débarqué nuitamment près d'Alicante, à Santa-Pola, avec une caisse de détonateurs. Arrêté par les Espagnols et interné à bord de la canonnière *Bonifaz*, il ne trouve rien de mieux, pour expliquer sa venue et son bagage, que d'alléguer une invention pyrotechnique à mettre au point.

Mais il a eu le tort de se laisser prendre et d'enfreindre les instructions qui lui prescrivaient d'immerger ses caisses. Aussi Berlin refuse-t-il de le connaître. Ratibor n'interviendra pas en sa faveur, et pour toute consolation, le priera de se tenir tranquille.

***

Nous avons vu qu'il doit être fait emploi de « dynamomètres » contre les navires. Ceux-ci sont en effet spécialement visés. L'attaché naval s'occupe directement de la navigation en Méditerranée et sur les côtes d'Afrique, cherchant, sur l'ordre

de Berlin, à interdire l'arrivée des céréales à destination de l'Europe ainsi que le transport en Angleterre du minerai espagnol, algérien et tunisien. C'est par ses soins qu'une machine infernale réglée pour cinq jours, a été embarquée sur le vapeur grec *Mikelis*. Parti de Bilbao le 18 juillet 1917, avec 1 000 tonnes de minerai, ce navire sombrait le 24 juillet. Pareil sort était réservé à un navire auxiliaire américain, préalablement « préparé » en cale sèche à Gibraltar, et naufragé en vue de la côte d'Afrique.

C'est encore par l'intermédiaire de von Krohn que parviennent en Amérique du Sud les « détonateurs à mouvement d'horlogerie, dont l'effet ne doit se produire qu'après un assez long délai, afin que l'origine du sinistre demeure inconnue ». Ces appareils seront utilisés notamment contre les navires de guerre japonais, les pétroliers, les cargos transportant des céréales d'Australie en Amérique, généralement les navires ravitaillant les Alliés. Il est, toutefois, recommandé d'épargner les caboteurs ainsi que les navires neutres ou battant pavillon russe, et de s'abstenir à l'égard des navires de guerre mouillés dans les ports de l'Uruguay.

Conformément à ce programme, l'agent qui opère au Mexique et aux États-Unis aurait détruit deux vapeurs anglais, deux américains, un japonais, deux vapeurs côtiers, incendié en pleine mer le vapeur *Camino* et avarié un transport à San-Francisco.

Ces attentats se rattachent donc à une organisation d'outre-mer. Nous savons en effet que l'Argentine a reçu tout au moins un envoi de matériel; et l'attaché militaire allemand à Buenos-Ayres, capitaine de corvette Moller, doit profiter de la première occasion qui se présentera pour remettre un rapport sur l'activité déployée en Amérique du Sud pour le service de destructions par explosifs.

En mai 1918, le même Moller ayant été chargé de former des hommes de confiance pour opérer à Cuba et aux États-Unis, von Krohn rend compte que le Service S en Argentine et au Chili a dû être restreint par suite de compromissions; il propose de rattacher l'organisation de l'Amérique du Sud à celle de l'Espagne.

Un des principaux agents ayant travaillé en Amérique latine paraît être un certain L..., auquel, vers la fin de 1917, Berlin prescrit de cesser toute activité et de rentrer en Allemagne. Mais le premier rôle y est tenu par l'agent A..., que nous voyons toucher à la Havane en août 1916, puis repartir immédiatement pour « l'endroit désigné », par Costa-Rica et Panama. L'Argentine et le Chili semblent se partager son activité, qu'il exerce avec la plus large initiative; il ne reçoit d'instructions que de Berlin, par l'intermédiaire de von Kalle, sans avoir affaire à la légation de Buenos-Ayres; il évite même de se rencontrer avec l'attaché naval Moller, « ce que Berlin estime correct, étant donné qu'il fait de l'espionnage ».

Espion — il entretient un homme de confiance à l'ambassade d'Italie; agent politique — il fait de la diplomatie occulte en marge de celle du ministre von Eckhardt; propagandiste aux États-Unis par l'intermédiaire d'un sous-ordre ainsi qu'en Irlande; entrepreneur aussi de destructions, notamment de navires, l'agent A... s'est spécialisé dans l'empoisonnement du bétail destiné à l'exportation. Il le « travaille » avec succès en employant des bouillons de culture apportés par l'agente française Marthe Richer et par le docteur Gehrmann. Il est assisté dans cette besogne par un spécialiste de la culture allemande, le docteur Hermann Fisher, pour lequel il demande la croix de fer.

En février 1918, il peut rendre compte que, grâce à son travail, l'exportation des chevaux argentins en France a complètement cessé; il ajoute que, depuis le mois de septembre 1917, quatre navires avec 4 500 mulets sont partis pour la Mésopotamie. Tous ces animaux avaient été copieusement « travaillés ».

Peu après, ayant relaté qu'un navire parti pour Bassorah avec des mulets ainsi travaillés, a fait demi-tour, von Kalle dénonce la protestation de l'ambassadeur d'Angleterre contre les prétendues machinations allemandes, qui auraient provoqué la perte d'un grand nombre d'animaux.

L'agent A... a fait école. En avril 1918, il avise Madrid que « les affaires E et B » peuvent être conduites par ses gens. Mais, vers cette même époque, il reçoit l'ordre, renouvelé en septembre, de cesser toutes les entreprises S en Argentine et

au Chili, étant donné que celles-ci risquent d'être découvertes. Il lui est enjoint, cependant, de ne pas revenir en Europe, en raison du danger qu'il courrait, de tomber au pouvoir de l'Entente, et von Kalle doit, à partir de novembre, lui verser une mensualité de 15 000 marks.

Le rôle tenu en Argentine par l'agent A... l'a été au Mexique, à des variantes près, par Delmar. Homme à tout faire de l'Allemagne; se substituant parfois sur le terrain politique au ministre von Eckert[1], nous le voyons négocier, sans succès, un emprunt de 100 millions de pesetas pour le président Carranza, presser Berlin d'envoyer à ce dernier des armes et des munitions, puis, en dernier lieu, vouloir jeter le Mexique dans une aventure contre les États-Unis. Fourni, semble-t-il, de moyens financiers importants, disposant d'un poste secret de T. S. F. qui lui permet de « recevoir » de Nauen, c'est lui qui, à dater de la rupture entre l'Allemagne et les États-Unis, a la haute main sur toutes les entreprises de l'Amérique du Nord. et du Mexique, où il projette notamment d'incendier les gisements de pétrole de Tampico. Il est secondé par l'agent Robert, envoyé spécialement de Berlin pour travailler « dans la manière connue » contre l'Entente et particulièrement contre les États-Unis.

C'est au Mexique qu'ont leur port d'attache les agents chargés du Service S aux États-Unis. On ne peut dire que la bonne entente règne toujours dans leur groupe, et l'une des tâches de Delmar, non la moindre, est d'apaiser les conflits sans cesse renaissants entre certains de ces personnages. Fort des succès croissants obtenus à la Nouvelle-Orléans, à Norfolk et à New-York, l'un d'eux, l'agent J., prétend en effet agir en pleine indépendance et « avoir la direction de toute l'affaire ».

A l'en croire, en effet, il a travaillé d'une façon satisfaisante en matière de destruction d'usines de guerre et de produits alimentaires aux États-Unis. Avec les gens à sa solde, il aurait détruit depuis le mois de mai : les vapeurs anglais, *Waitotara Margaret*, *Pélagosa* (?), les vapeurs américains *Moffet*, *O. Christlark*, le vapeur japonais *Shinsno-Maru*. Il s'occupe encore,

1. Qu'il ne faut pas confondre avec von Eckhard, ministre d'Allemagne à Buenos-Ayres.

de fomenter des grèves et des émeutes dans l'armée. Il demande s'il doit continuer à opérer contre les vapeurs japonais, s'il doit entreprendre quelque chose contre la colonie japonaise en Californie, s'il doit utiliser ses relations avec les Philippines, Hanoï, l'Alaska, le Japon, la Chine, Panama, le Chili, l'Argentine, pour supprimer la flotte américaine du Pacifique, etc.

L'ampleur du programme ne paraît pas surprendre Berlin. L'Amirauté, en effet, considère comme très désirables des grèves dans l'armée américaine, des sabotages dans celles des colonies américaines qui fournissent des navires et des matières premières aux belligérants, ainsi que des entreprises contre les vapeurs japonais et le canal de Panama. Il ne faut pas non plus manquer d'agir contre les transports de céréales qui vont d'Australie en Amérique... Les autres entreprises contre le Japon et la Chine, ainsi que, généralement, celles visant le Chili et l'Argentine, lui demeurent interdites. Les besoins d'argent ne devront pas dépasser 100 000 marks par mois. En cas d'insuffisance de cette somme une autorisation spéciale doit être obtenue de Berlin.

Les primes ci-après lui seront allouées :

a) Navires de guerre et bâtiments de commerce, 5 p. 100 de la valeur du bâtiment et de la cargaison.

b) Pour toutes autres entreprises, prime variable, qui sera fixée affaire par affaire, suivant l'utilité du dommage causé et qui pourra s'élever jusqu'à 50 000 marks.

Comme il y a intérêt à ce que le même agent ne dépende pas à la fois de l'Armée et de la Marine, celui dont il est question opérera comme homme de confiance de la Marine, étant autonome sous la direction du ministre.

Conformément à ces directives, il rend compte qu'au dire de ses collaborateurs, il aurait été détruit aux États-Unis, notamment, une jetée, une scierie mécanique, un hangar rempli de céréales, les dommages causés s'élevant à un million de dollars.

Il s'est encore abouché avec la Loge irlandaise secrète de New-York et il fait agréer par Berlin la proposition de celle-ci, d'intéresser aux entreprises S les Loges de l'Argentine et du Brésil. Instructions de l'Amirauté à ce sujet. « Objectifs : navires

de guerre et de commerce, bétail, matières importantes telles que minerai de manganèse. Ne rien entreprendre en Argentine et au Chili. Se méfier des pièges. »

D'après constat dressé peu avant l'armistice par le même agent, le Service S a donné de bons résultats : les dommages causés se chiffrent par plusieurs millions.

***

Telles sont les entreprises auxquelles s'est livré le génie destructeur allemand. Sur ce terrain encore nous n'avons voulu ni commenter ni paraphraser, nous bornant à exposer, et laissant à d'autres le soin de conclure. Nous ne relatons que pour mémoire, sachant qu'ils n'ont pu être exécutés, les ordres donnés par Berlin à l'agent A..., de provoquer la destruction du port d'Arkhangel et du chemin de fer de Kola ainsi que la proposition faite à l'un de ses collègues, d'un coup de main contre le Transsibérien[1]. Nous ne saurions non plus affirmer que les accidents survenus à des câbles sous-marins auxquels s'intéresse l'Amirauté relèvent du Service S. Enfin, nous passons sous silence, comme ne se rattachant pas directement à notre sujet, les projets de destruction éventuelle, par les explosifs ou par le feu, des navires allemands ancrés dans les ports de l'Espagne, du Portugal ou de l'Amérique du Sud. Nous retrouverons plus tard l'exécution de cette idée dans le sabordage par leurs équipages de la flotte allemande, dans les eaux de Scapa Flow.

1. Le programme de l'entreprise étant le suivant : « Installation d'un bureau de « Expert Geogolist and Consulting Mining Engineers » à Shanghaï ou Hong-Kong, où déjà l'on fait marcher avec succès une affaire de ce genre. Nouer des relations d'affaires et acquérir une participation ou prendre en ferme une usine située loin vers le nord, sur le Sélenga, si possible. — Rassembler là un certain nombre de Chinois qu'on présenterait comme ouvriers et qui seraient bien montés et armés. — On se procurerait des mitrailleuses, des chevaux de bât, des explosifs pour l'exploitation des mines... Après avoir travaillé, préparé et étudié à fond, pousser à marches forcées la nuit sur le chemin de fer. Étudier la possibilité d'un soulèvement du très grand camp de prisonniers qui est près d'Irkoutsk. Si cela réussissait, il en résulterait des conséquences d'une portée incalculable. »

N'est-ce pas à la réalisation de ce projet qu'il faudrait rattacher le soulèvement des prisonniers austro-allemands internés en Sibérie vers la fin de 1917 et qui motiva l'envoi de troupes japonaises, lesquelles durent se rembarquer sur les injonctions venues de Washington.

De même que l'œuvre de propagande, de même que l'entreprise d'espionnage, le Service S s'est éteint avec les hostilités. Interruption de toutes les entreprises N IV (*sic*), arrêt de l'activité des hommes de confiance de Mexico et de Buenos-Ayres; plus de dynamomètres à bord des navires : tels sont les ordres de Berlin. En même temps que mourait l'œuvre, disparaissait un de ceux qui en furent l'âme : un an environ après son retour en Europe, Delmar mourait en Espagne, quelques jours avant l'armistice, le 17 octobre 1918.

IV

« Peints par eux-mêmes » : tel pourrait être le titre des pages précédentes. Dans l'Autre Guerre, nos ennemis d'hier se sont révélés tels qu'ils sont, avec leurs qualités et avec leurs défauts. On ne peut qu'admirer leurs dons d'initiative, d'organisation et de méthode, la continuité et l'enchaînement de leur effort, la ténacité de leur labeur. Leur esprit de cohésion a singulièrement facilité la tâche des chefs autour desquels, d'instinct, ils s'étaient agrégés. Si, d'après la constatation d'un neutre, « la moitié des Allemands nécessiteux en Espagne est atteinte de maladies vénériennes », cette légère tare n'empêche nullement l'ensemble de la colonie de travailler à l'œuvre commune, en quelque lieu, en quelque situation que ce soit, avec un zèle et une spontanéité à laquelle un étranger rendait hommage en écrivant : « Tous les Allemands résidant au Maroc sont des agents de la propagande allemande. »

Ceci dit, rien ne peut faire oublier la nature — nous nous abstiendrons de tout qualificatif — des moyens mis en œuvre par les agents les plus cultivés et les plus conscients. Destructions projetées ou tentées, même en pays neutre, empoisonnement de denrées alimentaires, inoculation du bétail : tels sont les hauts faits d'un von Kalle. Et c'est dans la cervelle d'un von Krohn, destructeur de navires en mer, que germe l'idée d'empoisonner des eaux vives en territoire neutre, afin de porter chez l'ennemi le bacille du choléra.

La qualité maîtresse de l'adversaire, telle qu'elle résulte de ses aveux, est une fourberie qui s'étale avec une complai-

sance tranquille. Après avoir rendu compte des mesures prises pour détruire par le feu des gisements de pétrole au Mexique — pays neutre — Delmar ajoute qu'il a en sa possession un acte notarié affirmant que les Américains ont l'intention d'incendier une partie de ces gisements et d'accuser les Allemands du méfait.

Von Krohn veut-il accréditer la légende que les agents de l'Entente ont voulu vendre aux équipages de sous-marins allemands du poisson empoisonné : il racole deux faux témoins, auxquels il fait signer par-devant notaire une déposition dans ce sens moyennant le versement d'une prime. Et Berlin, tout en reconnaissant que, pour ce détail, les éléments de l'affaire ne peuvent être produits au grand jour, recommande cependant de l'exploiter dans la presse.

Ratibor, enfin, se charge de nous initier à certains procédés de la politique allemande, en nous montrant une lettre par lui adressée à El Hibba et qui ne porte pas de signature, mais seulement un sceau de fantaisie, employé pour tous les écrits de cette sorte, « afin qu'on puisse au besoin le renier ».

Au reste, nous avons déjà vu le même personnage se targuant d'avoir, lors du départ de l'ambassadeur d'Angleterre, répandu, dans le cercle des amis de l'Allemagne, le bruit calomnieux d'une participation de ce diplomate aux troubles révolutionnaires qui agitaient l'Espagne. Ce faisant il s'est montré bon élève de la Wilhelmstrasse qui, en 1917, lui prescrivait de faire représenter par la presse espagnole les événements politiques de Russie, comme dus à l'influence et aux entreprises du gouvernement britannique à Pétrograd.

Pendant longtemps les Allemands se sont, à l'étranger, vus maîtres de la situation. Ils ont cru, par un dosage habile de flatterie, d'intimidation, de corruption, arriver à asseoir leur crédit et à être maîtres de la place. Le réseau de leur entreprise couvrait le monde comme d'une gigantesque toile d'araignée : nous en avons montré les multiples ramifications en Espagne. Toutes les fois que celle-ci esquissait un geste de protestation ou de résistance, ils se voilaient la face avec une « douloureuse déception ».

Tragediante, Commediante,

ÉPILOGUE

Veut-on savoir ce que sont devenus, depuis la paix, les ouvriers de « l'Autre Guerre »?

Ratibor, rappelé en 1919 à Berlin, sur la demande du comte de Romanones, a quitté la carrière. Il est devenu président du club berlinois des « Grossen Herren », composé de junkers partisans d'une restauration monarchique.

Von Kalle a été repris par le Service des renseignements. Promu au grade de général d'infanterie (général de division), il était, en 1931, chargé des relations entre la Reichswehr et la presse.

Von Krohn a figuré dans diverses manifestations des Casques d'acier.

Nous ne savons rien de Steffan.

Quant à von Papen, attaché militaire et chargé du service des destructions aux États-Unis, il avait été, sur la demande du gouvernement américain, rappelé à Berlin dès avant la fin de la guerre.

Les hommes sont partis. Leur œuvre valait d'être dite.

P.-LOUIS RIVIÈRE

L'OMBRE DE LA DOULEUR

« Que cherches-tu? Ce n'est pas quelque chose qui ait disparu, — on ne peut dire exactement quand cela fut, quand cela cessa d'être, — mais ce fut une fois, et c'est encore car c'est en toi. »

HÖLDERLIN
Hypérion (Diotima à Hypérion).

A travers le bois de la porte, Thérèse reconnut le son grêle du timbre. Elle se retint pour ne pas appuyer plusieurs fois sur le bouton, — quatre coups brefs, comme jadis. En deux ans la maison n'avait point changé; l'ascenseur accrochait toujours on ne savait quoi, en passant au troisième étage; l'odeur de l'escalier était la même, de vernis et de bois trop sec. Le passé se reliait au présent avec une telle simplicité! Y avait-il donc si longtemps qu'elle avait quitté cette demeure, convaincue de n'y jamais revenir?

Elle discerna nettement un glissement qu'elle connaissait bien. « Il vient m'ouvrir lui-même. » Et sa démarche lui parut alors si inconsidérée qu'elle se recula, d'instinct, prête à s'enfuir, à descendre en hâte l'escalier sombre, dont chaque marche lui était familière. Au moment de revoir Rémy, elle sentait défaillir en elle l'irrésistible impulsion qui, depuis le matin, la poussait. Non, non, ce n'était pas possible! Mais la porte s'ouvrit. Thérèse resta immobile, les lèvres sèches.

***

La veille au soir, — et ç'avait été son erreur, elle ne l'ignorait pas, — elle n'avait point fait part à Robert de sa décou-

verte. Au moment de parler, un sentiment dont elle ne comprenait guère le sens l'avait paralysée. Pourtant sa confiance en lui était sans bornes. Était-ce seulement la crainte de troubler le cours de leur soirée paisible? Comme presque chaque jour, il lui faisait la lecture. Les livres étaient bien choisis. Il s'arrêtait parfois, relevant ses lunettes sur son grand front, la regardait, expliquait un passage, l'interrogeait tendrement.

Depuis deux ans qu'elle s'était réfugiée auprès de lui, elle n'était pas encore rassasiée de ce bonheur. Les prévenances constantes de Robert, son humeur égale, l'intelligente attention qu'il prêtait à elle, tout cela était si nouveau, si différent! Ce n'était pas seulement l'orgueil, le plaisir d'être enfin aimée pour soi qui se trouvaient satisfaits. Mais davantage. Il y avait dans l'affection de Robert une plénitude, une force calme et sûre qui lui permettaient de s'épanouir sans retenue. Ce que Robert chérissait, c'était bien elle, Thérèse, elle, avec ses réactions, ses défauts, sa fantaisie, sa vie enfin, et non pas cet être irréel, cette image de cire qu'elle avait été, sans cesse pétrie, déformée, ployée, entre les doigts maigres de Rémy.

— Tu ne trouves pas? cela fait penser à ce finale de Mozart, tu sais bien, que nous avons entendu...

Elle lui souriait, cherchait vite ses mots pour s'associer à son plaisir. Elle regardait avec confiance ce visage taillé à larges pans, les orbites profondes dans lesquels les yeux très clairs brillaient, limpides. Au début elle lui avait dit, plusieurs fois (le passé était encore si brûlant, si douloureux) :

— Tu ne peux pas savoir à quoi tu m'as arrachée. Je ne te remercierai jamais assez.

Mais lui, gravement :

— Non, mon amour, je ne veux pas que tu me parles ainsi. Ce que tu m'as donné est infiniment plus grand, plus rare! Il faut que tu oublies le passé. Tout cela est fini. Ne m'en dis plus rien, à moins que tu ne te sentes en danger...

Se sentir en danger? Le mot lui était revenu à l'esprit, pendant que, dans la tiédeur de la chambre bien fermée, leur soirée coulait lentement, semblable à déjà tant d'autres. Depuis qu'elle avait lu ces quelques pages, elle se sentait en danger, c'était vrai. Elle faisait effort pour suivre la lecture de Robert; mais ce roman anglais dont elle avait pourtant

aimé le début, lui paraissait fade. Elle n'écoutait presque plus. De temps en temps, des lambeaux de phrases parvenaient jusqu'à sa conscience, sans aucun sens, comme déchiquetés par un écho intermittent. Mais, par contre, sans effort, les phrases qu'elle avait lues, qu'elle venait de relire encore (elle avait caché les feuillets sous le sous-main de cuir à l'instant même où Robert était rentré), ces phrases resurgissaient en elle, précises, efficaces, comme si elles naissaient spontanément du fond de ses souvenirs les plus inoubliés.

— Il me semble que les aventures sentimentales de Mary White te laissent bien indifférente!

Elle sursauta. La voix de Robert riait. Thérèse rassembla comme elle put son attention.

— Cette séance chez le dentiste m'a un peu fatiguée.

— Tu n'as pas pris froid, je l'espère?

Elle fut touchée par cette inquiétude. Elle sourit et, comme Robert s'approchait d'elle, leva la tête vers lui.

— Non, mon grand, ne te tourmente pas.

Il lui caressait le front, les tempes. Elle aimait d'ordinaire à sentir ces grands doigts osseux la frôler ainsi : ce soir elle en éprouva un désagrément furtif, qu'elle n'aurait pas pu expliquer.

— Eh bien, allons nous coucher, c'est plus sage. Demain il n'y paraîtra plus.

Leurs chambres étaient voisines. Avec délicatesse, — une des attentions qu'il avait eues, — Robert avait décidé, quand elle était venue habiter chez lui, qu'elle occuperait sa propre chambre, tandis qu'il coucherait sur le divan de son bureau. La porte de communication demeurait ouverte et, dans la nuit, de légers coups contre la cloison permettaient à l'un de vérifier si l'autre dormait, ou s'il pouvait encore, sans craindre de l'éveiller, dire quelques mots. Elle se serra un instant dans ses bras, avec violence. Restée seule, elle l'entendit marcher dans le bureau, replier un journal, poser sur la cheminée de marbre la monnaie qu'il sortait chaque soir de son gousset. Et ces bruits familiers, au lieu d'apaiser Thérèse, lui causaient elle ne savait quel obscur déplaisir.

Sur la pointe des pieds elle s'approcha du petit bureau, glissa les doigts sous le sous-main, saisit les feuillets déchirés

et retourna vers le lit. Elle se déshabilla en hâte : si Robert revenait dans la chambre il ne fallait pas qu'il la surprît. Mais devant ce sentiment qu'elle discernait en elle, ce désir de dissimulation à l'égard de Robert qui lui venait si spontanément au cœur, elle éprouva soudain une surprise inquiète. Pourquoi n'avait-elle rien dit? Il eût été si simple de le mettre au courant, de lui faire lire ces pages. Il aurait trouvé les mots nécessaires. Il savait si bien calmer en elle ce pauvre être angoissé, qu'elle devinait au fond d'elle-même toujours présent, toujours menaçant! Y avait-il donc dans son âme une place qui attendait encore la souffrance, qui l'acceptait?

Elle éprouva avec tant de force qu'il y avait là pour elle un péril, bien qu'elle n'en devinât pas encore le sens, qu'elle fut sur le point d'appeler Robert. Il accourrait. Mais que comprendrait-il? A la seule pensée qu'il pourrait se méprendre, qu'elle devrait lui appartenir ce soir, une rougeur subite lui monta au front. Elle se déshabilla en hâte et se glissa entre les draps. La petite lampe de chevet faisait tomber sur elle son pinceau de lumière : elle appuya un livre contre le mur, suivant son habitude, mais, par-dessus, installa précautionneusement les feuillets qu'elle avait rapportés.

Quand, l'après-midi, elle était entrée dans le salon d'attente de son dentiste, elle était bien loin de penser que cette petite pièce sombre (le plafonnier électrique y était allumé en plein jour), affreusement banale, pût jouer le moindre rôle dans sa vie. Maintenant, en y repensant, elle s'apercevait que tous les détails s'en étaient fixés dans sa mémoire en traits précis. Sa lecture achevée, elle avait relevé la tête : un buste de terre cuite, placé sur la cheminée, l'avait regardée fixement, de ses yeux creux. Elle avait tourné plusieurs fois la tête, de tous côtés, comme si la menace qu'elle avait aussitôt pressentie, avait pu prendre une forme matérielle. Ce mobilier indifférent, ce jour blafard qui entrait par la fenêtre, cette odeur mêlée de géranium rosat et de désinfectant, tout lui parut tellement hostile qu'elle ne put plus le supporter et que, sans attendre que le dentiste la soignât, elle s'était sauvée, emportant avec elle sa découverte.

C'était un fragment de revue. Elle l'avait trouvé sur la table du salon d'attente, au milieu d'une pile de journaux, de maga-

zines en lambeaux. Elle avait commencé à lire sans prendre trop garde au sens de ce qu'elle lisait, mais, au bout de très peu de lignes, elle s'était arrêtée, le cœur serré. Elle avait cherché le titre : le fragment ne commençait pas au début du roman. De signature pas davantage : il s'interrompait avant la fin. Le titre courant, en haut des pages, indiquait seulement le nom de la revue. « Rémy n'y écrivait pas, autrefois ». Mais il n'y avait pas à en douter : elle reconnaissait le style, la construction des phrases, les tics d'écriture et jusqu'à cette habitude (qu'elle avait jadis critiquée, à son déplaisir : il détestait les critiques) de faire un emploi excessif des allusions. Ce qu'elle lisait était de Rémy : elle l'avait tout de suite compris.

Et aussitôt, elle s'était dit à elle-même qu'il fallait jeter ces feuilles, ne pas continuer leur lecture. Depuis qu'elle l'avait quitté, elle s'était juré de ne plus jamais rien lire de ce qu'il écrivait. Au moment de leur rupture, elle en arrivait à éprouver de l'horreur contre tout ce qui sortait de sa plume. Elle savait trop de quels mensonges étaient pétries ces phrases, ces phrases habiles, quelle sécheresse cachait cette sensibilité dont on lui reconnaissait d'ordinaire le mérite et qui avait assuré son succès. Cet ostracisme avait d'autres causes, d'ailleurs, que Thérèse ne se formulait point à elle-même. Elle connaissait bien l'habitude qu'avait Rémy de se servir de tout, fût-ce le plus intime, le plus confidentiel, si son œuvre le réclamait. Elle savait bien qu'un jour il userait de leurs sept années de vie commune et d'elle-même, et de leurs souvenirs. Était-ce par peur de les voir livrés à la lumière, vrais ou déformés, qu'elle voulait rester dans l'ignorance? Était-ce seulement pour cela?

Un des derniers jours qu'ils avaient passés ensemble, soulevée par une de ces colères brusques des timides (depuis peu d'ailleurs elle s'était donnée à Robert et songeait à aller le rejoindre) elle avait crié à son mari, en bégayant presque :

— Tu te servirais de la mort de ta mère, n'est-ce pas? Tu la mettrais dans un de tes livres!

Il avait haussé les épaules en sifflotant, devant cette naïve emphase. Puis se mettant à rire :

— *Primo*, je suis sec. *Secundo*, je n'ai pas de cœur. *Tertio*, je ne suis qu'une machine à inventer de beaux sentiments

pour émouvoir les cœurs sensibles. Ma petite Thérèse, tu te répètes. Pourquoi enfourches-tu toujours ce cheval de bataille fatigué?

Et affectant encore de plaisanter, mais c'était sa façon à lui d'être grave, il avait ajouté :

— C'est ma manière d'honorer les morts. Je les fais revivre.

Elle n'avait peut-être jamais réfléchi au sens de cette parole : sous une forme ou sous une autre il la lui avait dite bien souvent. Mais, à mesure qu'elle avait lu ces feuillets, elle avait senti que quelque chose revivait qu'elle croyait détester, qu'elle détestait, peut-être, mais qui tremblait encore secrètement en elle, vivant, malgré toute son application à oublier. Sous le personnage de roman elle s'était en un instant reconnue. Les gestes que le romancier faisait accomplir, c'étaient bien les siens, ceux qu'elle aurait faits dans le même cas. Les réflexes de cette Odile étaient ses réflexes.

Rémy écrivait : « Odile se détourna pour sourire. Elle n'aimait pas avoir l'air de se moquer d'autrui. Mais son amusement contenu gonflait, le long de son cou, une veine un peu saillante et Claude, qui la regardait de profil, s'en aperçut. »

Et machinalement elle porta la main à son propre cou où les émotions faisaient gonfler une veine. Ces détails, elle les connaissait, elle les reconnaissait. En dépit de son égoïsme, — il n'était au fond préoccupé que de soi, — comme il savait observer! C'était elle. A mesure qu'elle avançait dans sa lecture, elle se découvrait davantage sous le personnage d'Odile. Et même quand, pour préciser un trait, le romancier l'avait inventé ou emprunté à quelque autre femme, il semblait à Thérèse qu'il y avait là comme une fausse note, que cette Odile cessait d'être tout à fait vraie

Elle était allée jusqu'au bout des seize pages. Le fragment s'arrêtait au milieu d'une phrase. Elle avait cherché vainement à retrouver le reste du fascicule parmi les autres revues qui encombraient le guéridon. Elle avait relu une fois encore, envoûtée par cette évocation si claire, si poignante dans sa simplicité, et c'était alors qu'incapable de dominer son trouble, elle s'était enfuie emportant son butin.

Comme elle revenait à pied, le long d'une rue étroite de ce quartier des Ternes où ils habitaient, elle pensa soudain qu'elle

rentrait chez Robert, c'est-à-dire chez son amant, c'est-à-dire encore à l'abri, au havre. Et ce repos même qu'elle avait, deux ans plus tôt, lors des derniers mois passés avec Rémy, passionnément espéré, lui sembla soudain si vain, si fade, qu'elle eut honte de ce mouvement d'ingratitude et se contraignit à penser tendrement à Robert.

Dans la nuit, suspendant sa lecture, elle fit encore un effort semblable. Mais ce sentiment n'avait en elle que de maigres racines. Il lui suffisait de reprendre ces pages détachées, de relire, pour la quatrième fois au moins, les descriptions et les analyses de Rémy, pour que tout sombrât, tout s'effondrât en elle, hormis cette réalité secrète du souvenir qui, mystérieusement, rattachait au passé détesté elle ne savait quel étrange bonheur.

Le temps coulait avec la nuit. Elle ne lisait plus. Sur les boulevards extérieurs, des camions lourdement chargés roulaient, et leur passage secouait les vitres de la maison. Immobile dans ce lit, dans cette chambre qui ne lui était pas familière (ses meubles personnels étaient demeurés chez Rémy), Thérèse laissait son esprit retourner dangereusement vers le passé. Elle ne se leurrait point. Ce passé lui apparaissait bien comme il avait été, douloureux, traversé, abondant en souffrances de toutes sortes. Les joies qu'elle avait connues pesaient peu en regard. La naissance de Françoise? Les trois années où cette petite vie avait grandi entre eux? Mais cela n'avait été qu'une cause de meurtrissures nouvelles. Jamais Rémy n'avait été si inhumain, si loin d'elle. Et pour finir l'affreuse semaine où Françoise était morte et où... Non, elle ne voulait pas penser à ces journées d'horreur!

Elle posa le livre sur la table basse, dissimula les feuillets dans ses pages, éteignit sa lampe, essaya de dormir. Une heure tinta. Puis une demie. Puis une heure encore. Elle ralluma, la tête lourde, tirée en arrière par cette douleur sourde, à la base du crâne, que lui donnait l'extrême fatigue.

Des coups légers sonnèrent contre la cloison. Elle fut sur le point de ne pas répondre. Mais Robert avait peut-être vu se rallumer la lampe.

— Tu ne dors pas? Tu n'es pas malade?

Il était déjà là, penché vers elle, et la lumière éclairant par

dessous son visage, soulignait la gaucherie poignante de ses traits où l'inquiétude était visible.

— J'ai dormi, mon chéri. Je viens de me réveiller à l'instant : c'est un camion sans doute, en passant... Je voulais regarder l'heure.

Il la caressa sur le front, sur les yeux, borda les draps comme ceux d'un enfant, s'éloigna, apaisé. Thérèse, de nouveau seule, laissa ses pensées suivre leur pente.

« Qu'aurait fait Rémy? D'abord il est probable qu'il ne se serait pas réveillé. Quand il a travaillé à quelque chose qui marche bien, son sommeil brave tous les bruits du monde. Et s'il s'était réveillé par hasard, il ne serait pas venu voir. Il m'aurait dit : la nuit est faite pour dormir, pas pour lire! »

Comme il arrive quand deux êtres, vivant côte à côte, se sont maintes fois blessés l'un l'autre, ce qui surgissait à la mémoire de Thérèse, ce n'étaient pas les événements graves, ceux qui, en apparence, avaient motivé leur séparation : mais une multitude de petits faits, d'attitudes, de mots, de silences, qui, lentement, avaient creusé entre eux le fossé. Du jour où Robert était entré dans sa vie (c'était peu avant la mort de Françoise), l'égoïsme de Rémy, l'indifférence de Rémy lui avaient paru plus inhumains. Robert cependant ne demandait rien : il ne la courtisait pas. Mais il était là, simple et fidèle : elle avait tant besoin de simplicité, de fidélité!

Elle laissait ces souvenirs en lambeaux se reformer en elle. Mais, pour la première fois peut-être depuis deux ans, ils lui paraissaient mesquins. Était-ce donc pour cela qu'elle avait abandonné Rémy? Pour se justifier aux yeux de qui la questionnait, elle avait prétexté des infidélités trop nombreuses et trop certaines de son mari; elle savait bien qu'en invoquant cet argument, en un certain sens elle mentait. De ces trahisons qui duraient si peu et qui n'engageaient à rien, elle avait pu souffrir au début : ce n'était rien auprès du reste, de toutes les autres blessures qu'elle recevait de lui. Mais ces souffrances étaient inexprimables. Quand, dans les scènes violentes qui avaient marqué leurs dernières semaines de vie commune, elle lui criait : « Avec toi je ne vis pas. Il me semble que j'ai renoncé à exister, que je ne suis rien, rien qu'un objet entre tes mains, un animal d'expérience, sur lequel tu observes des

réactions », elle n'exprimait encore qu'une part de la réalité.

Mais cette impression qu'elle avait ressentie si exacte, en lisant les feuillets détachés du roman, à travers le personnage d'Odile, savait-elle si, à s'en ressouvenir, elle éprouvait plus de haine ou subissait plus de fascination?

***

Rémy, sur le seuil, la regarda un instant en silence et dit simplement :

— Entre, Thérèse.

Elle traversa le vestibule et, sans hésiter, alla vers la seconde porte, à main droite, la porte du cabinet de travail. Elle se retourna à demi, regarda Rémy avant de pénétrer dans la pièce. Il répéta :

— Oui, entre.

Ils restèrent un instant l'un en face de l'autre, immobiles, en silence. Thérèse tourna plusieurs fois la tête, regardant autour d'elle. Tout lui était si familier, dans cette pièce! Elle reconnaissait sans même lire les titres, les livres sur les rayons; et son œil, accoutumé à une ordonnance qu'il n'avait point oubliée, observait du premier coup ce qui avait été modifié.

Elle s'approcha de la table. Des épreuves d'imprimerie la jonchaient, mêlées aux feuilles de papier bulle que zébrait la grande écriture mal formée de Rémy. Dans l'angle gauche, sous la lampe de nickel, un portefeuille de voyage en cuir jaune abritait une photographie. Elle ne le connaissait pas; son regard s'y arrêta un instant; un reflet de lumière l'empêcha d'identifier le portrait. Mais déjà, comme sans y prendre garde, Rémy abattait le cadre, l'image contre le bois du bureau.

— C'est ton nouveau livre? — demanda-t-elle avec effort, en montrant de la main les placards d'imprimerie.

— Oui.

Il avait répondu très simplement, sans sécheresse. Elle le regarda. Il lui sembla qu'il avait vieilli. Les yeux s'étaient enfoncés sous les sourcils; les cheveux, sur les tempes, blanchissaient. Il était vêtu de ce paletot de maison en grosse bure grise qu'elle lui avait connu et qui était maintenant assez

usé. Il la regardait lui-même : il n'y avait, dans son regard, dans son attitude, aucune ironie, mais (Thérèse connaissait trop bien cette expression qui lui tendait le menton, faisait briller les yeux) une grande curiosité. Du moins crut-elle la lire et elle se rétracta.

Elle sortit brusquement, de son sac, les feuillets qu'elle avait emportés, la veille, de chez le dentiste, et les tendant vers Rémy :

— C'est cela, ton roman?

Il jeta un simple coup d'œil, identifiant tout de suite le format de la revue, les caractères d'imprimerie. Puis, tendant la main et examinant le fragment :

— Tu n'as eu que ce morceau?

— Il traînait sur la table de Broussaie.

— Et tu as reconnu...

— Il me serait difficile de ne pas reconnaître...

Une fugitive expression de contentement passa sur le visage de Rémy. Il haussa les épaules, mais ne répondit rien. Ce silence, ce calme oppressaient Thérèse. Depuis qu'elle était partie de chez Robert, elle s'était sentie portée par une force, dont elle ne comprenait pas elle-même le sens, mais dont la sollicitation était irrésistible. Pourquoi avait-elle résolu cette démarche? L'avait-elle même vraiment voulue? Elle ne savait. Était-ce par colère? Ce n'était pas seulement de la colère qu'elle avait ressentie en se découvrant sous les traits d'Odile. Et cette sorte d'attirance mal explicite, tenace et souterraine, qui l'avait contrainte à penser toute la nuit à Rémy, elle n'en comprenait pas bien le sens. Mais maintenant qu'elle était devant lui, ses sentiments sombraient : elle était comme en dehors d'elle-même, absente — cela lui était arrivé bien souvent en sa présence. Elle se raidit et, la voix blanche :

— Ton roman, comment s'appelle-t-il?

— *L'ombre de la douleur.*

— Et c'est... c'est...

Elle n'acheva pas, mais ils avaient trop longtemps vécu ensemble pour que leur pensée, même après deux ans de séparation, ne pût suppléer aux mots.

— Si l'on veut, pas entièrement.

— Oui, tu disais déjà cela autrefois.

Elle le regardait comme si elle ne pouvait pas détacher ses

yeux de ce visage, et cependant elle était si terriblement intimidée que sa salive se séchait dans sa bouche. Elle pensa qu'il allait sourire, comme autrefois. Mais il demeura impassible, les coins des lèvres un peu tombants, avec une expression amère qu'elle ne lui avait guère vue.

— Est-ce que cela t'a vraiment fait de la peine?

Elle reconnut ce bout de phrase, cette intonation. Quand il venait d'être le plus cruel, il prononçait ces quelques mots avec sa candeur féroce. Un jour, — ç'avait été un des premiers incidents entre eux — il avait utilisé des souvenirs qu'elle lui avait rapportés, touchant une de ses meilleures amies, morte depuis lors. Elle en avait été choquée comme d'une indélicatesse; elle avait essayé d'obtenir de Rémy qu'il fît disparaître cette scène. « Mais c'est la mieux venue du livre! » avait-il répondu, très simple. Et quand le roman avait paru, contenant la scène, il avait dit alors ces mots, qui devaient revenir bien souvent dans sa bouche :

« Est-ce que cela t'a vraiment fait de la peine? »

Thérèse ne répondit pas tout de suite. Est-ce que cela lui avait vraiment fait de la peine?

— Tu es un monstre, — dit-elle à voix basse. (Elle savait bien qu'elle se mentait à soi-même, que ce n'était pas la colère qui l'avait poussée.)

— Tu me l'as déjà dit, — répondit-il avec lassitude.

Comme elle ne reprenait pas la parole, il dit, après quelques minutes :

— J'ai même bien souvent pensé à cela depuis deux ans. Tu avais raison. Tu as raison sans doute. Il y a quelque chose de monstrueux en moi, en nous. Tu te rappelles ce que tu me disais encore : « Tu n'aimes pas la vie ». C'est encore vrai. Ou plutôt, c'est vrai et c'est faux à la fois. Je n'aime pas la vie en soi, pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle apporte à mon œuvre. Les êtres pour ce qu'ils me permettent de prendre d'eux, de garder par devers moi. J'aime la vie comme l'animal aime la viande qu'il mange. Tu as raison : c'est monstrueux. Et je ne peux pas faire autrement!

Il avait dit ces phrases avec une grande simplicité, sans emphase, sans artifice. Mais sa voix, aux derniers mots, laissait percer une angoisse.

Thérèse s'était assise dans le fauteuil de cuir tout naturellement, comme on reprend une habitude : elle s'y s'était si souvent assise jadis. Elle ne répondit pas : elle ne trouvait rien à répondre. Elle sentait seulement, d'une façon confuse, que ce qu'elle était venue chercher, elle le trouvait, et que ce n'était pas ce qu'elle avait cru attendre. Il y eut encore entre eux un silence.

— Est-ce que tu es heureuse avec Robert? — reprit Rémy.

Elle releva la tête et pâlit. Robert, comme elle l'avait oublié! Elle eut en elle un mouvement violent vers lui, un mouvement d'appel et de confiance. Mais elle se heurta à un obstacle invisible, qui la rejeta en arrière : comme il était loin, si différent, si simple, si humain! Elle se força presque pour répondre :

— Oui, je suis heureuse.

Et le ton sonna faux.

Rémy hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais. Tu n'étais pas faite pour vivre avec moi. Je demande trop à ceux qui m'entourent, et je ne leur donne rien en échange. Il te fallait quelqu'un d'attentif et de patient. Tu mérites tout cela, Thérèse, je le sais mieux que personne, moi qui n'ai pas pu te le donner. Je n'ai jamais rencontré la femme qui m'accepterait et qui serait heureuse avec moi : c'est qu'elle n'existe sans doute pas. Il est probable que je demande trop sans offrir grand'chose.

Il s'arrêta un instant :

— Tu te souviens : tu me disais que tu n'étais pour moi qu'un *cobaye?* Je crois que tu te trompais. Mais tu pouvais légitimement te tromper.

Il sourit à demi, puis redevenant grave :

— Exiger tant. Et pourquoi? Pour rien peut-être. Si ce que j'écris ne vaut rien.

Elle eut un geste de protestation spontanée.

— Ce que j'ai lu est très beau, tu sais...

Elle s'interrompit aussitôt. Le visage de Rémy venait de s'éclairer. Elle allait céder. Oui, c'était ainsi qu'il avait parlé au temps de leurs fiançailles. Elle l'avait rencontré, par hasard, dans une soirée. Elle lui avait parlé de ses livres, avec admiration. Ils s'étaient revus. Deux ou trois fois, il lui avait dit des

choses de ce genre. Il n'avait pas menti. Il n'avait pas essayé de dresser de lui-même un personnage différent : il se connaissait bien. Mais, elle l'avait su par la suite — cette humilité lucide n'était qu'une des faces de son caractère. Il y avait l'autre, toutes les autres. Pourtant, prévenue, comme elle l'était, subirait-elle encore l'empire de cette voix confidentielle, de ces aveux?

— Oui, — dit-il simplement. — Je crois que c'est ce que j'ai fait de mieux.

Il s'interrompit, reprit comme pour lui-même, à mi-voix :

— Parce que l'étoffe était belle.

Le charme cédait. L'autre visage apparaissait devant Thérèse, du fond de sa mémoire.

— Et tu n'as pas pensé en écrivant cela que je pouvais souffrir de me retrouver?

Il fit un geste vague.

— Cela continue... notre vie?

— A peu près.

— Jusqu'à maintenant?

— Non. Odile ne se résoud pas à s'enfuir. Elle n'a pas ce dernier courage, tu comprends. Claude devine... Ou plutôt, je vais te dire : je ne sais pas encore comment cela se terminera. Et il faut que je donne le dernier morceau à la revue le 14. Odile heureuse... Je ne sens pas cette fin-là. Tu vois bien qu'Odile, ce n'est pas toi, ce n'est pas tout à fait toi.

Elle avait baissé la tête : comme la menace se précisait! Robert, Robert, où était-il?

Rémy ajoutait :

— Puisque toi, tu es heureuse.

Dans le silence qui s'étendit encore, les quelques mots tombèrent avec une sorte d'intensité simple et poignante. On entendait siffler le vent dans les arbres du Bois de Boulogne, en face de la maison : un train du chemin de fer de ceinture passa en ronflant. Les bruits familiers achevaient de cerner Thérèse, de la replonger dans cette atmosphère qu'elle connaissait bien, où la seule présence de Rémy suffisait à agir mystérieusement sur elle. Elle sentit qu'il fallait à tout prix lui échapper, elle se leva, fit quelques pas dans la pièce.

— Ah, tu as fais encadrer le Van Gogh?

C'était un paysage de Provence dont ils avaient acheté ensemble la reproduction à la Haye, et qui leur avait toujours causé, à tous deux, une profonde émotion. C'était pourtant peu de chose : un groupe d'oliviers, un nuage blanc, le ciel; mais la pureté de ce paysage parlait impérieusement à l'âme, comme si Dieu venait de le créer à l'instant même, et pour la seule joie de celui qui le regardait. Thérèse demeura un instant à l'examiner en silence.

— Tu te souviens : « On voit voler dans la chaleur les cétoines vertes et les cigales... » Le veux-tu?

— Tu me le donnerais? — dit-elle en tressaillant.

— Il faut que je retourne en Hollande : je trouverai bien un autre exemplaire de cette gravure.

Elle hésita.

— Non, je te remercie.

Il lui semblait (sans qu'elle pût dire exactement pourquoi) qu'il y aurait eu quelque chose de choquant, de désaccordé, à rapporter ce petit tableau chez Robert. Non qu'il ne fût capable de l'aimer. Mais emporter le Van Gogh, ne serait-ce pas trahir le souvenir, ce souvenir qui leur était encore cher? « Il y a donc encore entre nous... » se dit Thérèse. Elle ne laissa même pas sa pensée achever la remarque. Elle en avait peur. Elle fut obligée de faire effort pour se rappeler que c'était précisément à leur retour de Hollande qu'avait correspondu une des périodes les plus douloureuses de leur vie en commun. Rémy écrivait alors *le Dieu perdu*. Il avait rencontré ce couple de Levantins dont la femme était devenue sa maîtresse. Ce livre dans lequel il s'était engagé comme par gageure et qui allait tout de travers, le rendait irritable et nerveux. Elle, Thérèse, était à ce moment-là enceinte de Françoise. Quels mois affreux! Et pourtant, à essayer de se représenter ce qu'elle avait ressenti alors, elle n'éprouvait plus qu'une sorte d'engourdissement, et non pas cette haine qu'elle aurait confusément souhaitée.

— Tu n'as pas lu... la suite? — demanda Rémy en montrant de la main les feuillets apportés par Thérèse.

— Non, j'ai trouvé cela hier soir. Je suis venue... Je n'ai pas eu le temps de passer aux bureaux de la revue : je n'y ai même pas pensé.

— C'est le début. Veux-tu que je te donne les autres morceaux?

Elle eut un geste brusque de la main en avant, comme pour prendre ce qu'il lui proposait. Mais elle se ressaisit aussitôt. Troublée encore, elle dit très vite :

— Non, je ne veux pas.

— Tu as peur?

Elle le brava.

— Non.

— Mais tu tiens à ta paix?

— Peut-être.

Il se mit à siffloter. Elle avait toujours détesté ce tic, qui lui venait aux moments les plus douloureux.

— Décidément, tu n'es pas Odile.

Elle était près de la fenêtre, elle se retourna. Il était en face d'elle, les deux mains dans les poches de son veston, la bouche tendue, les yeux durs. Sa physionomie changeait en un instant.

— Non, je ne suis pas Odile. Je me suis échappée, tu ne me reprendras plus, Rémy, jamais plus. Je ne veux pas que tu touches à mon bonheur, à ce repos que j'ai bien gagné. Tu n'as pas le droit de faire cela. Est-ce que tu ne te rends pas compte que c'est odieux? Que les autres me reconnaissent, cela m'est égal. Mais moi, moi, je me reconnais. Ce que je t'ai donné autrefois, ce que j'ai été pour toi, alors, tout cela, cela ne sera rien, rien que ta littérature? Qu'on souffre, qu'on pleure, tu t'en moques bien : si cela te sert à faire une scène réussie.

— Il fut un temps où tu en étais heureuse, Thérèse, — interrompit-il avec une douceur menaçante.

— Ce n'est pas vrai!

Sa voix s'étranglait; comme ses yeux se mouillaient, elle se tamponna hâtivement de son mouchoir en boule.

— Mais toi, toi, tu n'as donc pas souffert, que tu peux reprendre ainsi tout ce qui a été nous, le peser, le dépecer, en faire ton livre?

Ils se regardèrent un instant face à face, sans détour. Le visage de Rémy changea encore. La crispation qui, seule, laissait deviner en lui la douleur contenue, durcit son front et sa bouche.

— Si, — dit-il, — j'ai souffert, moi aussi. Pas tout de suite, pas quand tu m'as quitté. A ce moment-là je n'ai rien senti. Tu sais bien. Tu m'as si souvent dit que je ne sais pas pleurer. Le soir où je suis rentré et où j'ai trouvé ton petit mot (je l'ai gardé, il est là) je n'ai rien éprouvé du tout. Je suis allé manger au restaurant, seul, et j'ai travaillé toute la nuit aux *Aveugles*. C'est plus tard, bien plus tard. Il y a quelques mois. Quand je pensais à écrire l'*Ombre*.

— Quand tu racontais les scènes entre Claude et Odile?

— Oui, — dit-il simplement. — J'ai même pleuré quelquefois en écrivant.

Il sembla réfléchir un instant, puis :

— C'est peut-être pour cela que c'est bon. Tu le disais toi-même...

— Oui, — murmura-t-elle, n'arrivant pas à retrouver en elle les sources de la colère, mais remuée malgré elle, par cette simplicité. — Tu es toujours le même...

— Tu vois bien que tu as eu raison de partir. Et puisque tu es heureuse...

Il s'approcha d'elle :

— Et tu vois bien aussi que je ne t'en veux pas.

Elle comprit, à l'intonation de la voix, qu'il la renvoyait. Et elle en éprouva une sorte de détresse subite. Ce qu'elle était venue dire, elle avait si fort le sentiment qu'elle ne l'avait pas dit! Mais qu'était-elle venue dire?

Elle quitta la fenêtre, resta un instant près du bureau. Si souvent, elle avait corrigé des épreuves, avec lui! Elle passa une main distraite sur les placards d'imprimerie, jeta un coup d'œil. Son regard rencontra de nouveau le cadre de cuir que Rémy avait renversé. Elle leva la tête comme si elle interrogeait.

— Ce n'est pas ce que tu crois, — dit-il.

Elle redressa le portefeuille. C'était Françoise.

***

Rémy détourna la tête. Il avait à un très haut degré la pudeur de ses sentiments vrais. Il ne faisait la charité qu'avec une gêne extrême; cela donnait à son attitude une raideur

qui semblait méprisante. Il n'avait pas voulu laisser croire à Thérèse que cette photographie pût être celle d'une femme. Il avait toujours insisté pour qu'elle comprît bien que, même dans ses infidélités, il n'était pas engagé, qu'elles n'avaient pas d'importance. Mais en même temps il éprouvait du déplaisir à lui faire voir qu'il avait sur sa table le portrait de leur enfant morte.

— Tu l'as fait agrandir... — murmura Thérèse.

Elle connaissait bien cette photographie. Rémy l'avait prise à Chantilly, ce dernier été avant la mort de Françoise. Elle était là, debout, dans une grande nappe de soleil qui l'enveloppait tout entière; ses cheveux blonds qui moussaient autour de sa tête, lui dessinaient comme une auréole de lumière. Elle souriait à son père, les deux petits poings posés drôlement sur les hanches, dans une attitude déjà si féminine qu'on l'eût dite consciente de son charme. Fixement, Thérèse regardait ce portrait, les yeux lourds.

De nouveau le silence était entre eux, comme suspendu dans une attente qui ne finissait pas. Ce souvenir, elle avait toujours fait effort pour le chasser au fond de sa conscience. La mort de Françoise avait été le suprême, le douloureux obstacle sur lequel leur ménage s'était définitivement brisé. La fillette disparue, il avait semblé à Thérèse que rien ne l'attachait plus à cet homme. Sa propre douleur l'absorbait si entière que Rémy lui avait paru froid, odieusement calme dans ces circonstances tragiques.

— Quand Françoise est morte, tu n'as même pas pleuré!

Combien de fois lui avait-elle jeté ces mots, les derniers temps, sans obtenir, sur ce visage, d'autre réaction qu'une sorte de contraction boudeuse et importunée!

— Est-ce que tu veux aussi un agrandissement?

Elle ne le regarda pas : elle tenait toujours la photographie, et, l'esprit vague, suivait le fil de ses souvenirs.

— Rémy?

Depuis qu'elle était là, elle n'avait pas encore prononcé ce nom. Elle toussa, la voix fêlée par cette douleur qu'elle retenait.

— Est-ce que... dans ton roman... il y a aussi Françoise?

Il ne répondit pas tout de suite. Mais prenant sur le bureau

le paquet d'épreuves, il s'accota contre le montant de la fenêtre, l'épaule appuyée à l'espagnolette, comme il avait fait bien souvent autrefois quand il lisait à Thérèse quelques pages de l'œuvre en cours dont il était satisfait.

Thérèse redressa vivement la tête :

— Tu vas me lire?...

— Tu ne veux pas?

Elle hésita. Un désir impérieux se faisait jour en elle mêlé à une sorte de terreur.

— Tu as pu écrire... même cela.

Il ne répondit pas. Mais, de cette voix basse et retenue dont il lisait ses propres textes, il commença. L'émotion perçait dans son intonation : rien ne le touchait davantage que ce qu'il avait écrit lui-même ou plutôt, pour qu'un sentiment arrivât à troubler l'aspect extérieur de son être, il fallait qu'il eût été, en quelque sorte, éprouvé par lui une seconde fois, en l'exprimant sur le papier. Il s'interrompit un instant :

— Michèle, c'est Françoise...

Il reprit. Et Thérèse, incapable de résister à l'attrait impérieux qu'elle ressentait, les deux mains appuyées sur le bureau, tendue en avant, respirait à peine. Quelque chose venait de se renouer entre eux, par delà les abîmes creusés. Elle était si éloignée de Robert, de sa vie présente, que si une allusion y avait été faite devant elle, elle n'eût sans aucun doute même pas compris qu'elle était en jeu.

Odile était seule. Claude était justement en voyage. Elle se sentait terriblement seule devant la menace qui apparaissait. La petite Michèle souffrait, et Odile, du premier coup, avait deviné que ce n'était point seulement de ces minimes alertes coutumières : une brusque fièvre, et le lendemain tout disparaît, tout s'apaise. Cette angoisse d'être seule, de n'avoir personne pour l'aider à prendre une décision, Thérèse la reconnaissait bien. Comme il savait l'exprimer, lui, qui n'y avait point participé. Il était rentré de Londres joyeux de l'accueil qu'il y avait reçu et quand, à la porte même, elle lui avait dit : « Françoise est malade », il n'avait marqué qu'un étonnement à peine soucieux.

— Je crois que c'est grave, Claude.

— Oh! les enfants, tu sais...

— Mais le docteur Rénac est inquiet. Il revient ce soir.

Il était entré dans la chambre de l'enfant. La fillette lui avait souri, le visage crispé par la fièvre.

— Pourquoi tu t'en vas, papa?

— Mais non, mon bijou, tu vois bien, je rentre.

Dégageant sa main que Françoise tenait serrée, il était ressorti, était allé dans son bureau. Il avait regardé les lettres accumulées en son absence : un paquet d'épreuves l'attendait. Comment avait-il pu savoir ce qu'elle, elle Thérèse, avait pensé à ce moment? Il avait cependant noté :

« Odile demeura longuement près du lit de l'enfant. Elle ne se retenait pas d'éprouver une secrète colère et du mépris à l'égard de cet homme qui, pendant que son enfant souffrait, était capable de reprendre la vie comme si de rien n'était, son travail, son odieuse routine. »

C'était vrai. Ce sentiment avait été le sien. Et pendant que Rémy lisait, une pensée rapide la traversait que ce sentiment avait été injuste. Parce qu'elle, dès que sa sensibilité était en jeu, cessait de se dominer et cédait à une sorte de stupeur angoissée, aurait-elle voulu que Rémy fût semblable?

Le docteur Rénac revenait. Son pronostic était réservé. Cette fièvre subite, cet enfoncement des yeux dans les orbites, ces vomissements spasmodiques, lui faisaient craindre le pire. La nuit passait. Odile au chevet de son enfant somnolait à demi dans un fauteuil. Claude fatigué par le voyage, dans leur chambre, dormait profondément. Dans la nuit, réveillé par l'enfant qui gémissait, elle se sentait prise de peur. La menace qu'elle avait devinée à travers les mots réticents du médecin, semblait s'être matérialisée, avoir soudain une efficacité terrible. Le silence était si profond qu'elle entendait, malgré les portes fermées, le tic-tac de la pendulette, dans le bureau de Claude.

Et Thérèse tourna un regard machinal vers la pendulette qui, sur le bureau de Rémy, battait toujours le même tic-tac régulier, inhumain. Comme cette nuit avait été longue! De temps en temps un train passait, et ce bruit, rompant la monotonie du silence, lui faisait du bien. Françoise dormait, mais le sommeil même ne semblait pas lui donner le repos. De temps en temps un gémissement s'échappait de sa bouche entr'ouverte.

Thérèse approchait du petit lit la lampe portative qu'elle avait installée sur la table et regardait. Ce mince visage aux traits tirés, à la peau grasse de fièvre, elle le regardait longuement; puis la lumière, bien que faible et tamisée, troublait le sommeil de l'enfant et Thérèse, s'écartant, reprenait sa garde dans le silence de la nuit.

Au matin, quand le médecin revenait encore, la situation s'était aggravée. Le ventre de l'enfant se creusait, sous le diaphragme. En partant le docteur s'enfermait un instant avec Claude, dans le bureau, tandis qu'Odile, de la cuisine où elle cassait la glace, essayait inutilement, de tendre l'oreille à leur conversation.

Claude accompagnait le médecin à la porte et revenait, le visage impénétrable, s'efforçant à garder le plus grand calme.

— Rénac dit que c'est sérieux, mais qu'il n'y a absolument rien de désespéré.

Odile le regardait fixement, les mains brûlées par la glace.

— Il t'a dit cela?

— Mais oui, il n'est pas du tout pessimiste.

Partagée entre l'espérance et le sentiment obscur que Claude ne lui disait pas tout :

— Ce n'est pas une méningite?

Il avouait :

— Si, mais à cet âge il paraît qu'on les sauve plus facilement.

Elle était demeurée frappée de stupeur. Ce nom de maladie qu'elle avait lancé pour qu'aussitôt Rémy le repoussât avec force, retombait sur elle de tout son poids.

— Elle est perdue!

— Pourquoi te désespérer d'avance? Cela ne sert vraiment à rien.

Elle entendait encore l'intonation dure, presque brutale, qu'il avait eue pour lui répondre. Il était ressorti de la cuisine (la domestique y revenait au même instant) et s'était réfugié dans son bureau.

Ce qu'il y avait fait, le roman le disait. Claude s'asseyait à sa table, l'esprit vide. Une fois seul, quelque chose en lui se détendait. Cette soudaine irruption de la douleur dans sa vie lui causait de la gêne : d'abord simplement de la gêne, pas autre chose, comme si son mécanisme mental était désaccordé.

Son imagination était vive : il n'avait pas beaucoup à faire pour se représenter l'instant où Michèle serait morte. Le médecin, au contraire de ce qu'il avait dit à Odile avait laissé si peu d'espoir! Cette petite vie qui allait s'éteindre, elle lui semblait à l'instant même si précieuse, si nécessaire! Il se reprochait d'avoir été inattentif, de n'avoir pas su se pencher sur cet enfant autant qu'il l'aurait dû. Et...

A ce moment de sa lecture il sembla à Thérèse que la voix de Rémy hésitait. Mais il reprenait, raffermissant le timbre, s'appliquant même à garder sans écarts cette diction basse et tendue qui savait si bien souligner les intentions de sa prose.

Et il pensait alors à Odile. A son égard aussi, avait-il été toujours ce qu'il aurait dû être? Sa retenue, son impassibilité il se les reprochait. Il y avait entre eux une singulière convention de froideur qu'il n'avait jamais pu détruire et qui paralysait leurs élans. Parfois, en certains moments miraculeux, il avait eu le sentiment que cet invisible obstacle était renversé. Un soir par exemple à une audition de Bach. A la Haye, devant le petit Van Gogh des oliviers. Et même parfois, plus simplement encore, dans des moments tout unis, très simples, où le silence, le recueillement, la nuit environnante suffisaient à établir entre eux un accord qui ne se formulait pas. Mais ces instants si rares, ni l'un ni l'autre n'avait su les arracher au néant, leur donner vie. Toujours l'un ou l'autre le rompait comme par pudeur : Odile, par un mot excessif, une exclamation, une inutile remarque; Claude par une observation volontairement neutre, étrangère à leur émotion; et chacun en gardait à l'autre une obscure rancune.

Un de ces moments avait été précisément celui-là. Dans la crainte bouleversante qu'il éprouvait, Claude se tournait vers Odile. Il la plaignait. Tout ce qu'il y avait en lui de plus pur, se tendait silencieusement vers elle, par-dessus le lit de leur enfant mourant. A cette heure-là tout pouvait être sauvé et la mort de Michèle les rapprocher, briser enfin cette pudeur mensongère. Claude se précipitait hors de son bureau, ouvrait la porte de la chambre de l'enfant si brusquement qu'une chaise, posée tout près, tombait à terre avec bruit. Odile qui, avec la domestique, faisait le lit de Michèle, relevait brusquement la tête, le visage si dur, si irrité, — sa pire

expression de fureur — que Claude interloqué, paralysé soudain, demeurait sur le seuil sans entrer et finissait par dire : « Je sors un moment... »

Oui, cette sortie, comme Thérèse la lui avait reprochée! Que ne lui eût-elle pas reproché d'ailleurs? Il ne lui avait jamais dit ce qu'il avait fait, pendant ces deux heures d'absence. Et dans le tourbillon de sa colère, elle avait imaginé le pire, qu'il était parti retrouver une femme, pendant que son enfant...

Claude s'en était allé, au hasard, dans le Bois de Boulogne tout proche. L'automne jaunissait les feuilles qui s'accumulaient dans les chemins, sur les pelouses où l'on ne les avait pas encore balayées. Il allait au hasard, et l'air vif, la marche, en le calmant, le restituaient à son angoisse, à sa douleur. Une fois de plus devant le visage d'Odile, il avait senti que jamais il ne parviendrait à parler, à s'exprimer totalement, et cependant il le sentait avec plus de force que jamais, leur bonheur, ce qu'ils pouvaient encore sauver de bonheur tenait à cela, à cet effort qu'il fallait accomplir. Il marchait longuement, il se sentait abandonné, malheureux. Peu à peu, cependant, car il travaillait souvent en se promenant et le seul mouvement mécanique de la marche suffisait à déclencher en lui cet autre mécanisme, celui de la création, de l'invention — peu à peu, ce qu'il vivait, cet instant même, se transmuait en lui. Ses émotions se projetaient sur le papier où plus tard il les écrirait. Sa douleur se formulait plus précise, atrocement précise. A ce moment il s'en apercevait. Il en avait horreur. Ce qu'Odile lui avait dit bien souvent lui revenait à l'esprit. « Tu es un monstre ». Il aurait donné tout au monde pour n'être rien qu'un pauvre homme que la maladie de son enfant affole et paralyse, et qui reste là, debout, les bras ballants, gauche et inutile, submergé par ses sentiments, incapable de les dominer, de les penser.

Un paragraphe s'achevait. Rémy laissa tomber la voix et, comme avec timidité, regarda Thérèse (déjà autrefois, quand il lui lisait quelque chose, il éprouvait une semblable timidité). Elle ne le regardait pas. Les yeux gonflés, elle se mordait les lèvres, et ses mains crispées serraient un coupe-papier qu'elle avait saisi sur le bureau. Il ne continua pas. Il n'en avait plus

le courage. Elle sentit la première qu'il fallait rompre le silence, qu'elle y perdait pied, qu'encore un instant elle ne serait plus capable de résister à tout ce qui montait en elle d'impérieux et de terrible.

— Pourquoi?... — commença-t-elle.

— Non. Tais-toi.

Il avait jeté ces mots d'un ton dur. Cette page qui lui avait coûté de la souffrance, il ne l'avait jamais relue sans émotion : même en la corrigeant sur épreuves, travail fastidieux entre tous, et machinal, il n'avait pu s'empêcher de suivre encore le sens et quelque chose lui serrait la poitrine. Il se méfiait trop des sentiments pour laisser Thérèse lui parler à l'instant même. Il replia les feuilles d'épreuves, décidé à ne pas continuer. A quoi bon? Ce qu'elle allait lui dire, il le devinait bien. Mais quoi qu'elle fît, ce qui avait été ne pouvait plus ne pas être. Tout recommencerait pareil. Il regretta de s'être laissé aller à lui lire ces pages, comme s'il y avait, dans cet aveu, de l'impudeur. Son visage se referma. Mais Thérèse ne le regardait pas.

— Je ne te lis pas la suite, Thérèse. Ce n'est pas la peine, n'est-ce pas?

Elle hocha la tête. Disait-elle *oui* ou *non*?

— Michèle meurt?

— Oui.

Le mot tomba entre eux, sans écho. Thérèse n'osa pas dire :

— Continue.

Dans le silence, le sifflotement maniaque de Rémy se fit entendre et la surprit, comme un rappel d'autrefois.

— Vois-tu, — dit Rémy, la voix changée, calme, maintenant au point d'être presque impersonnelle, — je te l'ai dit bien souvent : mon rôle sur la terre, c'est cela. C'est vrai que je n'ai pas de sensibilité, comme tu me le disais. Sur le moment, je ne sens rien. Tout se passe en moi si profond, si souterrain, que je ne me rends moi-même pas bien compte de ce que j'éprouve. Mais plus tard, beaucoup plus tard, toutes ces émotions que je n'ai pas ressenties surgissent en moi. Elles reviennent, et cette fois-là, elles m'émeuvent. Je n'ai peut-être pas souffert autant que toi quand... — et il hésita imperceptiblement — quand Françoise est morte. Mais mon rôle c'est de prendre cette douleur, la tienne, la mienne, et de la faire

revivre. L'ombre de la douleur, c'est cela, tu comprends : cette ombre que j'évoque, qui, sans moi, se dissoudrait peu à peu dans l'oubli. Je sais bien que ce n'est pas la vie, la vraie vie. Je sais bien que cela, c'est inhumain, c'est monstrueux. Mais est-ce donc ma faute si je suis ainsi, si je ne peux pas faire autrement? L'ombre, le « double », si tu veux, voilà ce qui passe dans mes livres. Et pour moi, c'est cela qui est vrai, qui est humain.

Il fit quelques pas dans la pièce, sans se rapprocher de Thérèse qui, debout près du bureau, demeurait toujours immobile, le cœur angoissé, comme emprisonnée par l'instant présent.

Il reprit :

— Tu vois bien, Thérèse. Il ne faut pas m'en vouloir. Tu as refait ta vie avec un autre : tu as sans doute bien fait. Il te rend heureuse. Mais je voudrais... Enfin, quand tu es venue ici, tu formais le projet de me faire des reproches.

Elle fit de la tête un signe de dénégation.

— Tu ne le savais peut-être pas toi-même. Tu étais irritée d'avoir retrouvé quelque chose de toi dans mon Odile. Pourquoi? Tu vois bien que ce qu'il y a de meilleur entre nous, je l'ai sauvé. Je veux que tu ne me gardes pas rancune.

Elle fit un grand effort, redressa la tête et tournée vers lui, d'un élan :

— Écoute, Rémy...

Il la regarda fixement, sans tendresse.

— Et si, maintenant, j'avais... mieux compris... A cause... de ce que tu m'as lu... Comme c'est difficile! Nous étions cependant si près l'un de l'autre, tout à l'heure. Tu ne comprends pas?

— Tu sais bien que ce n'est pas possible, — répondit-il avec douceur. — Tu sais bien que tu serais de nouveau malheureuse. Robert n'est pas comme moi. Il doit avoir des prévenances, des gentillesses. Il n'a rien de monstrueux, lui. Je ne lui en veux pas. Est-ce que j'ai fait quoi que ce soit pour vous déranger, tous deux?

Elle secoua la tête, perdant pied, ne sachant plus si son geste répondait à ces derniers mots, ou s'il protestait contre toutes ces phrases trop calmes qui l'écartaient?

— Oh, Robert...

Il eut alors cet éclair de curiosité, et plus que de curiosité, de faim sauvage, qui passait dans ses yeux, quand il surprenait le secret d'un être. Elle le dévisageait à ce moment même, et le vit. Non, il ne mentait pas en disant que le lendemain, il la rendrait encore malheureuse. Il y avait donc entre eux quelque chose d'inexorable. Il fit encore un effort, se domina.

Elle alla rapidement vers la porte.

— Adieu, — dit-elle, sans oser ajouter « Rémy ».

Il ne répondit pas. Il resta immobile, les mains dans les poches de sa veste de bure, le visage fermé, qui observait.

***

En face de la maison, un petit pont traversait la tranchée sombre du chemin de fer de ceinture. Thérèse l'avait franchi bien souvent, quand elle emmenait Françoise, à cette pelouse abritée, non loin du grand lac, où elle avait coutume d'aller chaque matin. Ses pas l'y conduisirent sans qu'elle prît garde. Le vent aigre soufflait sur le large boulevard où des voitures se ruaient en ronflant. Les arbres du bois perdaient leurs feuilles jaunies qui s'en allaient, par grands vols fauves, rouler sur le goudron bleuté. L'air était vif et, malgré le froid, Thérèse éprouvait de l'apaisement à marcher.

Il n'y avait presque personne, dans le parc, à cette heure. Sur une piste cavalière une amazone passa au trot. Au milieu d'une prairie un couple de chiens jouait. Thérèse avait quitté la route et suivait, par habitude, le sentier qui menait, tout droit à la pelouse. Des chaises de métal, peintes en jaune délavé, étaient abandonnées en files, attendant les promeneurs des derniers beaux dimanches. Ce matin ne ressemblait pas beaucoup aux matins anciens où elle venait là avec Françoise; par un temps si froid, sans doute aurait-elle hésité à faire sortir l'enfant. Mais comme elle arrivait près du lac, elle se rappela la page que lui avait lue Rémy! c'était par un matin tout semblable — elle se souvenait parfaitement du temps qu'il faisait ce jour-là — que deux ans plus tôt il était sorti, il était venu errer dans ces parages, cependant que Françoise commençait à mourir. Ce souvenir évoqué dans le roman s'imposait à elle avec une force si grande qu'elle ne put presque

plus le dissocier de ce qu'elle éprouvait elle-même. Sa sensibilité était trop à vif : cette douleur, que Rémy avait peinte en termes si poignants, comment avait-elle pu l'ignorer, pis encore, la méconnaître et la bafouer?

De petits souvenirs se rappelaient à elle, humbles comme sont toujours ceux qui surgissent les premiers, et spontanés, à la mémoire. Cette impression d'être entre les mains de Rémy une sorte d'objet, objet d'étude, d'expérience, objet inanimé qui ne recevait vie que par lui, si elle lui était devenue odieuse, au début n'y avait-elle pas pris plaisir? Elle se souvenait de cette première fois où elle avait reconnu sous une phrase un de ses propres traits. Puis d'autres souvenirs revenaient, précis : leurs premières mésententes, et aussi lès moments où, apaisée, elle croyait avoir trouvé le moyen d'atteindre ce cœur trop bien caché. Tout ce qu'il avait dit au cours de ces pages, est-ce qu'elle l'ignorait? N'en avait-elle pas eu, à plusieurs reprises, le soupçon? Qu'il y avait entre eux quelque chose d'invisible, qu'il fallait rompre, qu'il lui appartenait de rompre. Pourquoi n'avait-elle jamais eu le courage de parler? Ce silence en s'appesantissant, peu à peu, les isolait, chacun dans un monde où l'autre ne pouvait plus pénétrer.

Il avait raison, cette douleur qui leur avait été commune, quoique à leur insu (elle avait semblé au contraire les séparer) à jamais les avait unis. L'ombre en demeurait vivante. Elle avait cru quand, dans la nuit elle avait été hantée par ce roman dont elle avait lu le fragment, qu'elle ne pourrait pas supporter l'idée que Rémy eût utilisé sa souffrance, tout, jusqu'à la mort de Françoise. Et cependant c'était cela même qui la consolait, comme si cette voix ressuscitait ce qui n'était plus. Elle ne s'y trompait pas : quand Rémy lisait, lui aussi était ému; elle l'avait bien entendu au timbre de sa voix. L'aveu n'était pas feint. Cette analyse même de soi, ce dépouillement de toutes les conventions, de tous les sentiments qui sont de règle, ne prenait-il pas une grandeur tragique? Était-ce cela qu'elle avait qualifié si souvent, il le rappelait jusque dans le livre, de monstrueux? Elle était tout inclinée à se donner tort.

Les lacs brillaient sous le soleil pâle; les pins aux longs fûts, dans la petite forêt, près du loueur de barques, tremblaient

sous le vent; les cygnes se rassemblaient dans un petit golfe de l'île, serrés les uns contre les autres, sans doute attendant leur nourriture. Thérèse retourna vers la gauche, par le sentier qui descend au bord de l'eau, désorientée.

Elle fouilla dans son sac. Elle avait oublié de reprendre les feuillets de la revue, qu'elle avait dû abandonner sur le bureau de Rémy, parmi les papiers épars. Elle en ressentit une impression de coupure pénible : ces pauvres feuilles qu'elle avait relues, la nuit dernière, dans un sentiment si confus, de colère, d'attention, de crainte, elle aurait voulu les conserver, les relire. Elle aurait donné cher pour avoir maintenant tout le paquet d'épreuves de Rémy; ce roman, quand il paraîtrait, avec quelle avidité elle le lirait! Comment avait-elle pu éprouver de la haine? Tout sombrait. Elle ne s'y trompait pas. Elle n'était pas dupe. Dans le visage que Rémy avait tourné vers elle, au moment où elle allait sortir, elle avait bien reconnu cette expression qu'elle détestait, de l'homme qui, si souvent, l'avait torturée. Oh, il n'y avait rien en lui que de simple; rien de mélodramatique. Mais il n'avait pas besoin de beaucoup de mots. Peut-être personne, en dehors de Rémy lui-même, n'aurait pu comprendre pourquoi elle l'avait quitté et en quoi avaient consisté exactement les souffrances qu'il lui infligeait. Robert ne l'avait jamais questionnée. Et le jour où sa mère, à qui elle venait d'apprendre sa résolution de quitter son mari, s'était répandue en gémissements et en imprécations contre les infidélités de Rémy, elle n'avait pu se retenir de lui dire, agacée : « Mais cela n'est rien, ma pauvre maman ». Et la bonne dame était demeurée confondue, ne comprenant plus.

Elle savait bien à quoi elle se livrerait, si elle mettait à réalisation ce projet dont, dans l'émotion et le trouble, elle avait, en bégayant, fait part à Rémy. Retourner auprès de lui? Accepter de souffrir? Accepter cette sorte d'absorption de l'être par autrui, cette soumission et cette existence cahotée, sans cesse tombant du plus haut au plus bas? C'était cela qu'il fallait envisager, elle le savait bien. Mais c'était à cela même qu'elle se sentait liée; il avait suffi de quelques pages lues à voix basse pour qu'elle subît à nouveau la fascination.

Elle était arrivée aux cascades; l'air était plus vif, plus humide. Elle hâta le pas, reprit le bord du lac sur la rive

opposée. Elle marchait contre le vent qui lui fouettait le visage. Elle avait le sentiment de fuir, comme si la menace invisible que, depuis la veille elle sentait rôder autour d'elle, était maintenant dans son dos, prête à lui poser la main sur l'épaule. Non, non, il fallait se débattre, s'échapper. Il fallait s'arracher à cette tentation. Quand elle avait quitté Rémy, deux ans plus tôt, elle avait longuement réfléchi. (Mais avait-elle, alors, le jugement équitable?) Elle s'était résolue au scandale, à la rupture avec toute sa vie ancienne, parce qu'elle se sentait menacée dans ce qu'il y avait en elle de plus vital. Allait-elle tout remettre en question? Rien ne serait changé. Il le lui avait dit lui-même. Elle fit effort pour se représenter Robert dans ce bureau où elle était allée le chercher quelquefois, le soir, ce bureau méticuleux et strict, aux téléphones impeccables. Elle pensa à leurs soirées, à leurs lectures à deux, à leur recueillement, à leur paix. Pourquoi cette évocation ne suffisait-elle pas à chasser les ombres dangereuses? Le souvenir du petit Van Gogh lui revint à l'esprit. Avec Rémy, dans leur existence traversée, et, au total, malheureuse, il y avait de-ci de-là, quelques-unes de ces taches de lumière : il avait suffi qu'elle revît le petit tableau, les oliviers tourmentés comme les veines d'un vieux bois, pour que mystérieusement, et presque malgré elle, un accord se scellât. Pourquoi, dans les deux années de bonheur parfait avec Robert, n'y avait-il rien de semblable? Cette sécurité même si pleine, pourquoi ne lui donnait-elle pas le bonheur? Elle se formula nettement, pensant à ce que lui avait dit Rémy, que cette existence-là coulait à jamais dans le néant, que rien n'en survivrait, que l'*ombre* même en serait engloutie. Et elle en éprouva une sorte de pitié douloureuse comme devant quelque chose qui déjà appartenait au passé.

Elle sortit du Bois. La solitude et le froid lui pesaient. Elle passa le long du Jardin d'Acclimatation : un relent de fauves traînait dans ces parages. Elle franchit la grille. Ce quartier ne lui était pas familier. Elle suivit un boulevard, puis une rue, tourna vers la droite, déboucha sur l'avenue de Neuilly. Un vacarme de véhicules roulait sur la chaussée centrale, à grande vitesse. Thérèse pensa que par les petites rues, elle devait pouvoir couper tout droit et atteindre la porte des

Ternes. Elle traversa l'avenue et, sur le trottoir, s'arrêta. L'idée de retourner chez Robert lui paraissait soudain inacceptable. Pourtant, elle n'avait pas, à vrai dire, décidé de rentrer chez Rémy. Si elle avait pu formuler son souhait le plus instinctif, c'eût été de se trouver loin, très loin, dans un endroit qu'elle n'imaginait même pas, où elle eût été seule et protégée.

Une ménagère qui rentrait du marché la bouscula. Elle fit quelques pas. Au moment où elle allait s'engager dans une rue, au hasard, une vieille femme aveugle arriva à sa rencontre, la canne blanche tendue droit devant elle. Thérèse s'écarta pour lui laisser le passage, mais la vieille, avec l'extraordinaire prescience des aveugles, sentit une présence :

— Dites, monsieur, — demanda-t-elle, — est-ce que je suis à la poste?

Thérèse leva la tête. Elle se trouvait devant un grand édifice neuf, banal, un hôtel des postes en briques roses.

— Oui, — répondit-elle. — Voulez-vous que je vous aide?

— Ah pardon, c'est madame, — reprit la vieille. — Vous êtes bien honnête.

Thérèse lui fit gravir les marches, poussa pour elle la porte.

— A quel guichet allez-vous?

— A la caisse d'épargne.

Elle conduisit l'aveugle au guichet, s'écarta. Au moment de sortir, les cabines téléphoniques attirèrent son attention. Et sans qu'elle l'eût véritablement voulu, elle se vit devant l'employé, elle s'entendit demander :

— Laborde 45-24.

Elle attendit une minute.

— Quatrième, Laborde.

Elle ne comprit pas que ces mots s'adressaient à elle.

— Madame, reprit l'employée, vous avez votre numéro, quatrième cabine.

Thérèse décrocha l'écouteur. Elle entendit la voix de l'employée qui répétait :

— Laborde 45-24? On vous *cause*. Allons, parlez, madame.

Et, dans l'appareil elle entendit la voix de Robert dire calmement, comme toujours, en posant bien chaque syllabe :

— Allô, allô.

Elle n'eut pas le courage de parler. Une peur soudaine la

paralysa. Elle se représenta si bien son visage, à l'autre bout du fil. D'abord joyeux de l'entendre, puis un peu inquiet : « Rien d'ennuyeux? » Et rassuré. C'est alors qu'il faudrait lui dire... Elle raccrocha, sortit de la cabine et s'en alla si vite vers la porte que l'employée dut la rappeler : elle oubliait de payer. Elle s'excusa. La femme répondit avec tant de douceur pitoyable quelque chose comme : « On peut être distrait. Chacun a ses préoccupations, n'est-ce pas? » que Thérèse comprit que son souci devait se lire sur son visage. Elle resta un instant immobile au milieu du hall, près d'un pupitre où un homme écrivait.

Elle ne pourrait jamais revoir Robert, lui faire part en face de sa décision. Sa décision, quel mot étrange! Non, elle n'avait rien décidé. Elle ne voulait rien. Elle se laissait seulement conduire par une sorte de fatalité, dont elle se sentait la victime, mais à laquelle il ne lui appartenait pas de se dérober. Elle acheta à un guichet une carte pneumatique, s'approcha d'un pupitre. Elle écrivit d'abord le nom de Robert. Pour l'adresse elle hésita : à son bureau ou chez lui? Chez lui plutôt. A midi, quand il rentrerait, il serait si étonné de ne pas la trouver là. Il était onze heures. Le pneumatique arriverait à peu près à ce moment-là. Elle se fit cette réflexion étrange qu'ainsi il n'aurait pas trop longtemps à attendre, pas trop longtemps à souffrir.

La plume écrivait mal et déformait son écriture. Elle hésita. Il n'y avait pas besoin de grandes phrases. Elle aurait voulu trouver quelques mots, très peu, mais suffisamment chargés de tendresse pour expliquer tout ce qu'elle ressentait de reconnaissance. De la reconnaissance? De la tendresse? Oui, c'était exactement ce qu'elle éprouvait à son égard, pas davantage.

En haut de la carte-lettre elle écrivit :

« Pardon ».

Elle chercha ensuite ce qu'elle pourrait dire. « Pardon, Robert de te quitter... » ou quelque formule analogue? Cela lui parut misérable. Il comprendrait. Elle signa simplement.

Au moment de cacheter le message, elle éprouva encore un scrupule bizarre, devant cette carte presque blanche, ponctuée de ces deux seuls mots. Dans le bas de la feuille, près du pointillé perforé, elle écrivit gauchement :

« Tu vois bien que je te disais la vérité, je ne suis pas capable d'être heureuse ».

Et, fébrile, elle appliqua l'une sur l'autre les deux bordures gommées.

Elle ressortit. Elle avait hâte maintenant que tout s'achevât. Une sorte de fièvre la jetait tête baissée, à la rencontre de son destin. Elle vit distinctement le visage de Rémy, à l'instant où elle serait de nouveau devant lui, ce visage où il y aurait de l'attente, de la curiosité, du triomphe, — car s'il devait y avoir de l'amour il ne le laisserait point paraître. Un taxi passait sur l'avenue, au ralenti. Elle lui fit signe et monta.

Pendant que la voiture roulait elle se sentait délivrée. Le chauffeur avait pris la route du Bois; les arbres défilaient au ras des vitres, rapidement. Les pensées qui assaillaient Thérèse étaient nombreuses, peu cohérentes. Il lui semblait que deux ans de sa vie venaient de sombrer, de disparaître à jamais, et elle n'y attachait pas d'importance. Ce bonheur, ce calme et pur bonheur, où était-il? Quelque chose l'attirait davantage, qui ne lui ressemblait guère.

« Rémy aura la fin de son roman », se dit-elle. Et cette pensée même lui parut le dernier aveu de sa reddition.

La voiture s'arrêta. Sur le pas de la porte, la concierge la regarda avec stupeur et bégaya quelques mots sans suite. Thérèse se sentait extrêmement calme et, la voix égale, s'enquit des rhumatismes de la vieille.

Elle fit jouer sans effort la minuterie électrique, prit l'ascenseur. Et quand elle se trouva devant la porte familière, sans réfléchir, sans hésiter, elle appuya quatre petits coups brefs sur le bouton de la sonnette, comme autrefois.

DANIEL-ROPS

Mai-octobre 1935.

JOURNAL D'AMOUR[1]

Le 5 prairial. — Après avoir écrit quelques lettres, l'ennui me gagna si bien que, dans ma *juste colère*, je m'en pris aux portraits qui pendent à nos murs, je leur fis danser une contre-danse. Au train que je faisais, ma mère accourut, la voilà à pâmer de rire, l'éclat gagna partout et nos vieux portraits de danser de plus belle. Mon père arriva malheureusement dans ce mouvement universel. Dieu sait le train qu'il mena! Maudit château, comme on s'y ennuie! Les cordes de ma guitare sont cassées, je n'ai pas de clavecin, je n'ai point d'occupation, tout le monde est de mauvaise humeur, j'enrage. Mon père, chaque soir, aurait peut-être le droit d'attendre quelque délassement dans sa famille après avoir travaillé tout le jour, mais il s'y prend singulièrement et ce n'est pas ma faute si en sa présence je suis toujours d'une bêtise amère. J'en étais à ces belles réflexions, lorsqu'un clavecin m'arriva de Dusseldorf. Aussitôt tout fut oublié et je ne m'occupai que du bonheur de pouvoir désormais faire musique. Nous eûmes le général Baaden à dîner avec son aide de camp Klatt. Celui-ci me parla beaucoup de l'humanité avec laquelle il traita les prisonniers français qu'il escorta en Hongrie il y a quatre ans, de l'attestat que ceux-ci lui en donnèrent. Il parla ensuite d'un général français commandant la cavalerie, dont tout le monde fait les éloges, qu'il connaît, dont il a oublié le nom, fort bel homme, faisant une dépense enragée, ayant les plus beaux chevaux, le plus beau sabre, portant toujours un casque très

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1935 et 1er janvier 1936.

élégant; ce général a fait une action très généreuse au sujet de quelques émigrés, on parle de plusieurs autres procédés nobles envers différentes personnes, sa bravoure le distingue surtout. A ces traits-là pouvais-je méconnaître mon ami? Mais ton nom fut le dernier que je prononçai, aussitôt il s'écria : « C'est lui! » Mon père l'avait envoyé en courrier à Francfort, il en revenait et m'assura qu'après la paix, vous êtes la chose extraordinaire dont on parle le plus. Je rougissais en vraie pensionnaire, mais le plaisir de faire tes éloges m'emporta et je suppose que si Klatt n'était pas instruit d'avance de notre liaison, l'enthousiasme de mes discours doit à présent l'avoir mis au fait. Mon père regardait, faisait la grimace, mais la petite fille avait pris le mors aux dents, il n'y avait plus à me faire entendre raison.

Le soir, nous allâmes voir les forges d'Oberhausen. Cela m'intéressa beaucoup. Je me croyais au Tartare en voyant toutes ces figures noires et hideuses, ce brasier ardent, cette grotte, le bruit de l'eau qui soulève deux cylindres très ingénieusement placés. Nos messieurs s'évertuèrent, ils sont bien gauches avec leur amabilité. Encore faut-il les tolérer, c'est la seule société qui nous reste.

Le 6 prairial. — Nous allâmes l'après-dîner au quartier général de Baaden. Il est logé à l'abbaye de Saaren. Mon père me présenta à l'abbesse comme postulante et l'on soutint la plaisanterie jusqu'à notre départ. L'aide de camp du général, pendant une charmante promenade dans le plus joli bosquet du monde, arrangea son casque à peu près dans le goût des vôtres et vint m'offrir un bouquet tricolore qu'il y avait placé. Vous jugez bien qu'il fut accepté. Madame de Solemacher m'accompagna, elle est jolie, douce, sa tristesse est bien intéressante. Son mari est bien le plus grand animal! Pfeil vint nous trouver : les habitants de Dusseldorf veulent payer à toute force, la Régence s'y oppose. Il nous assura que mon père était la bête noire du général Hoche. Il fait tout ce qu'il faut pour l'être et il a tort, ses protestations ne vous empêcheront pas de percevoir les contributions. On honore cela du terme de *voler*; dans toutes les guerres cependant, toutes les armées exigèrent des contributions. Et vous qui n'êtes pas

payés, vous ne demandez pas plus que les Autrichiens qui le sont. Malheureusement la Régence du Palatinat, à ce qu'écrit Goldstein, a protesté formellement contre les contributions françaises et mon père s'est trouvé piqué d'honneur à ne pas faire moins qu'eux. Cela n'empêchera pas que les pays ennemis ne soient obligés de fournir à leurs vainqueurs ce que ceux-ci voudront exiger. Chienne de politique! Que je la hais! Nous séparera-t-elle encore davantage? Je me mourais d'envie de t'écrire, mais dans ce moment, il n'y aurait pas de délicatesse à te répéter combien je désire d'être à toi pour toujours. Les difficultés sont levées pour la plupart, c'est à toi à voir si tu veux vaincre celles qui restent; je ne veux t'engager à rien.

Le 7 prairial. — Je relus le dernier volume de Faublas, il me remplit d'idées noires qu'en vain je m'efforçais de dissiper. Les gazettes te disent à Siegbourg, à dix-huit lieues de ton amie! Et tu ne viens pas? Rien ne t'en empêche. Au reste, amuse-toi, oublie-moi si cela te rend heureux. C'est toi que j'aime, plus que le bonheur que je trouverais avec toi. Mais qu'est-ce donc que ces lettres du Directoire dont parlent les gazettes? Pourquoi n'en as-tu pas? Et le grade promis? Je n'y comprends rien, tout le monde loue pourtant ton courage, il ne s'est sûrement pas démenti.

Je fis musique toute l'après-dîner et je lus quelque chose de madame de Staël sur l'esprit de parti qui me paraît très juste, fort bien vu.

Le 9 prairial. — Le général Dalwigk nous amena sa femme dès le matin, il fallut passer toute la journée avec elle. C'est une bonne petite femme qui fut autrefois légère, d'assez mauvais ton, mais d'un commerce aisé. Ma très chère cousine ne se borna pas à la bonne société et sa considération en a un peu souffert. Au reste, à présent, le temps d'intrigues et d'aventures est passé pour elle. Le général prétend que tu dois établir ton quartier général dans nos environs. Je n'ai pourtant entendu parler que de la division du général d'Hautpoul. A six heures, Franken et le président Ritz arrivèrent à Dusseldorf. Pfeil est en otage, la confusion est vraiment plaisante, de toutes nos perruques, il n'y en a pas une seule

qui retrouve son bon sens dans ce chaos, il n'y a plus personne qui puisse diriger à Dusseldorf et ces députés viennent demander à mon père ce qu'il y a à faire. La bourgeoisie, qui dès longtemps ne demandait pas mieux que de payer, vient de faire la répartition elle-même. Voilà pourtant ce que nous a valu ce charmant comte Goldstein, qui d'un jour de poste à l'autre écrit que dans huit jours il n'y aura plus de Français de ce côté-ci du Rhin. Et mon père, qui a la bonté de le croire, refuse en conséquence tout paiement, se croyant sûr que vous n'aurez pas le temps de lever les contributions de force. Schenk, revenant du Grand Quartier Général, disait bien aussi que rien n'est encore stipulé pour l'Empire et que les contributions ne sont pas, comme l'écrit Goldstein, une vexation particulière de Hoche, mais décrétées par le Directoire, et pourtant on croyait pouvoir vous amuser, vous faire! Le pacificateur de la Vendée saura bien réduire nos plats Allemands. On dit que le général Hoche est fort aimé de l'armée. J'en suis bien aise, car j'eus toujours de lui une haute opinion. Enfin mon père se mit à répartir la contribution d'une manière conforme à nos lois, la Régence la décrétera et lui, ministre dirigeant, pour se justifier personnellement, compte publier une protestation formelle contre toute contribution, réquisition, etc... imposée par les Français. On n'en payera pas moins. Ils sont tous furieux. Il est en effet piquant, après avoir cru pouvoir vous tromper, de se voir déjoués aussi complètement. Nos Allemands auront beau faire, vous aurez toujours plus d'esprit qu'eux. Mon père en est à regretter les commissaires. Plus d'une fois, ils se sont laissés corrompre et l'on en était quitte à meilleur marché. Mais, avec un gouvernement purement militaire, il n'y a rien à faire. Je crois pourtant qu'en calculant ce que les corruptions ont coûté au pays, les armées et les habitants se seraient mieux trouvés d'avoir été d'abord sous le régime actuel.

Au milieu de cette désolation générale, Ark envoya de Barmen un joli cheval de monture que mon père convoite depuis longtemps et que je tâcherai de m'approprier. Il me l'a à peu près promis. Il me serait très agréable de monter ici, on ne peut passer partout en voiture. Mon chat arriva par la même occasion. La malheureuse bête s'échappa de ma chambre

la nuit et, en courant après, je pensai m'éborgner. Les sentinelles la rattrapèrent, au moins nos palatins sont bons à quelque chose.

Le 11 prairial. — Je venais à peine de me lever, j'essayais des airs d'un nouvel opéra, lorsque mon père entra chez moi en colère. Nos femmes se sauvèrent en le voyant danser, sauter, jurer. Il balbutia longtemps avant que je parvinsse à découvrir ce qu'il voulait. Il se trouva enfin qu'il y avait du monde chez ma mère et qu'au lieu de m'amuser à toucher du piano, je devais aller les rejoindre. Dieu sait que ma toilette fut bientôt faite. C'était madame de Seypel qui m'avait valu ce beau sermon. Cette intéressante beauté mérite que je vous la fasse connaître en détail. Figurez-vous une petite femme qui n'a pas quatre pieds de haut, les jambes de travers, une grande bosse sur une épaule, les cheveux presque roux, le teint très jaune, par-dessus tout cela trois couches de carmin, un chapeau à la Henri IV, une redingote achetée à la friperie, des culottes de peau très sales et deux fois trop larges et trop longues pour elle, un voile blanc pour conserver son teint, une immense cravate à dentelles, et des glands en argent à son surtout. Cette fée Carabosse était arrivée ici en cet accoutrement, seule, sur un petit cheval d'ordonnance, suivie par un laquais étique qui portait au bras une serviette sale destinée à couvrir un instrument en forme de saucière qu'il n'est pas trop décent de nommer. Cet élégant paquet fut déposé à la porte de la Chancellerie où madame la comtesse en fit usage sans se gêner. Cette petite sorcière est très intrigante, elle se mêle de tout. Son mari n'ose pas retourner chez lui parce qu'elle le soufflette et le fait dîner avec les laquais. Elle a à présent un émigré chez elle, le chevalier de Mons, qu'on dit son amant déclaré. Cela se nomme acheter l'hospitalité bien cher. Le comte Seypel vient d'être réformé, elle sollicite pour lui. Mon père refusa le plus poliment du monde tout ce qu'elle lui demanda et elle s'en alla enfin à sept heures du soir. Elle voulait absolument m'emmener avec elle; je me mourais de peur, mon père me tira d'embarras. Le général Dalwigk me conta un jour qu'elle avait passé dans ce même équipage à Dusseldorf. Les chasseurs français la montraient au doigt :

« Vois-tu cette vieille sorcière? » Depuis ce temps elle est aristocrate au possible. Les huées républicaines lui parurent une preuve que vous n'avez ni principes, ni politesse, ni sens commun.

Pfeil est de retour à Dusseldorf. Vous ne savez donc que menacer? Cela se nomme n'effrayer les gens qu'autant qu'il le faut pour se faire détester, mais pas assez pour les amener à ses fins.

Le 12 prairial. — J'étais triste, maussade, malade, je fus obligée de lire quatre gazettes à ma mère; cela n'est pas fait pour égayer. Je suis bien enfant pourtant de prendre de l'humeur parce que tu ne m'écris pas. Ne serais-je plus moi-même? Dépendrais-je de la volonté d'autrui? Ne puis-je me suffire? Ne me reste-t-il pas un asile dans mon propre cœur où je puis braver l'ingratitude et la perfidie? Je n'ai point aimé en femme ordinaire, ce ne sera point en femme ordinaire que je me laisserai abattre par l'inconstance d'un homme trop aimé. Je ne formerai jamais d'autres nœuds : l'amour offre plus de chances pour le malheur que pour la félicité. Mais je puis trouver en moi des ressources indépendantes des hommes et des événements; la vie n'est qu'un songe bien court, il est aisé de franchir cet intervalle, au réveil on est d'ailleurs détrompé sur toutes les illusions. Ne suis-je pas déjà détrompée? Je ne voulais rien tenir que de l'amour : je voulais te devoir mon bonheur, mes vertus, mon existence même. Je me plaisais à tout rapporter à toi, je ne considérais les objets que sous ce point de vue seul. Chaque sacrifice me paraissait une victoire, un gage de plus de ne vivre que par ton amour, de voir un jour nos existences confondues. Je ne te parlerai point de l'ennui et des petits chagrins domestiques que je brave pour toi depuis quinze mois et auxquels il n'eût dépendu que de moi de mettre une fin, de l'incertitude de mon sort à l'avenir par mes rapports de famille que je bravais encore pour toi, de l'opinion publique que je heurtais de front en me donnant à l'un des oppresseurs de mon pays. D'autres femmes sans doute, eussent pu te faire des sacrifices plus grands et je ne me repens point de ceux que je t'ai faits; mais pas une, j'ose le dire, n'eût pu comme moi prévoir les conséquences de chaque

démarche, sentir aussi profondément tout ce qu'elle hasardait et cependant s'y déterminer par réflexion et par choix. D'autres, entraînées par l'ivresse du moment, feront plus de sacrifices marquants si les circonstances les favorisent, pas une ne les fera comme moi de sang-froid, par calcul, par principe. Je me plaisais à me dépouiller de tout secours, de tout objet étranger à l'amour, de tout ce qui n'était pas toi, enfin, pour faire dépendre mon bonheur de toi seul, pour reporter mon existence entière en toi. Ce dévouement, cet abandon me paraissaient le gage de ma félicité. N'exister que pour le bonheur de mon ami eût comblé tous mes vœux. Tu ne le veux plus, tu ne le sens plus comme moi; mon cœur se refermera aux sentiments passionnés. Généreux par principe, mais froid par sentiment, tu ne connais ni l'ivresse, ni le délire de l'amour, ni ses chagrins ni ses inquiétudes, ni les jouissances ou les peines qui ne viennent que du cœur. Peut-être aussi me trompé-je, tu sens tout cela pour une autre; que m'importe? Sois heureux, cela te sera facile, assez de jolies femmes se disputeront ta conquête. Tu as besoin de plusieurs maîtresses, mais ton cœur n'a pas besoin d'une amie. Tu ne connaîtras de l'amour que les plaisirs qu'on trouve partout où est la beauté. Peut-être cette philosophie est-elle la meilleure, du moins elle t'évitera des peines. Quelle folie de s'engager quand on trouve plus aisément et partout le plaisir! Ta carrière militaire te fournira des occupations, l'amour volage y mêlera des roses. Je ne suis pas inquiète pour toi. Eh! bien, qu'ils finissent donc, ces rapports si intimes. Je vivrai pour moi-même puisque je ne puis exister pour toi. Je t'aime trop pour bannir de mon cœur ton image, mes souvenirs me seront toujours précieux. Mais je n'aurai plus le même but, ce ne sera pas toujours toi que me montrera l'avenir et le présent ne sera consacré qu'à mon propre bonheur.

Le 14 prairial. — A mon réveil on m'apporta ta lettre du 9. Tu m'aimes donc encore. Ah! tu me tiendras lieu de tout. Tu es mécontent, contrarié, c'est une raison de plus d'oublier combien ton silence et les calomnies de tes ennemis m'ont fait souffrir. J'ai donc aussi été injuste, pardonne à l'amour ses inquiétudes et sa déraison. Mon père me fit écrire toute la

journée, je me mourais d'envie de te répondre, je ne trouvai pas une minute. Et le soir, accablée de tous les sentiments divers qui m'agitent depuis quelques jours, je fus bien aise de gagner mon lit.

Le 15 prairial. — Pfeil et Trips dînèrent avec nous. J'écrivis toute la journée des détails de contributions, réquisitions, corruptions, etc... On a envoyé en cour un tableau de ces dernières sous le nom de *sacrifices* qui est vraiment déshonorant.

Sacrifice au Grand Quartier Général .	100 000
Sacrifice au général Championnet . .	14 000
Au receveur général Durbach[1]. . . .	14 000
A la commission intermédiaire[2] . . .	10 000

Je serais curieuse de savoir si les cent cinquante mille seront versés dans la caisse générale de l'armée ou dans les cassettes particulières de ces messieurs. Cela se donne pour obtenir une diminution de la contribution d'abord fixée à dix-huit cent mille que Durbach a promis de rabattre jusqu'à cinq cent mille. La cupidité de vos commissaires nous est favorable, ils sont si pressés d'avoir de l'argent que nous en serons quittes à beaucoup meilleur marché qu'on n'osait l'espérer. Pour empêcher la coupe des forêts, le Ministère a emprunté le nom de quelques marchands qui vont affermer cette vexation, prétendument pour eux. Cent mille donnés à la République et vingt-cinq mille aux commissaires nous rachètent la valeur d'un million et demi. Ce marché n'est pas mauvais. Oh! mon père vous fait. Je croyais pourtant que la République avait plus d'esprit que lui.

Le 21. — J'écrivis toute la journée pour mon père. Je reçus une lettre si comique de Guillaume que je fus obligée de sortir de la chambre pour ne pas rire auprès du papa. Voilà comme je suis faite, hier au désespoir, aujourd'hui en gaieté, passant

1. Administrateur des domaines et agent de Hoche.

2. Instituée par Hoche en mars 1797, la commission intermédiaire, composée de cinq membres, tous Français mais connaissant l'allemand, ressemblait à un Directoire et fut chargée de tous les rapports de la France avec les différentes régences des pays occupés.

subitement du chagrin à la folie. Ah! grand Dieu, aussi de la folie au chagrin! Quelle lettre et quelles accusations contre toi! Mes écritures pour mon père finies, m'arrive un exprès dans le plus grand secret et c'est encore une fois mon ami qu'on veut noircir dans mon esprit. On me demande un mot de réponse, si je suis ou ne suis pas à toi. Je sais que cela vient des Bornheim, je sais que mon chapitre ne veut que me perdre, n'importe, j'ai répondu que je suis à toi, que tout ce que tu peux avoir dit est vrai, et je demande le reste des détails qu'on m'a promis sur toi. Qu'ils viennent! Qu'ils me déchirent le cœur! Le sort ne peut rien sur moi, aussi longtemps que nous nous aimons, et la calomnie ne peut rien sur mon esprit, je m'adresserai à toi-même pour répondre à tes accusateurs. Mais je souffre cruellement. J'agirai toujours de sang-froid : que ne suis-je maîtresse de mes sentiments, de mes peines, comme je le suis de mes démarches!.. Et dussé-je succomber à la haine de ma famille et de mon chapitre, je ne désavouerai jamais le lien indissoluble, sacré et cher qui m'unit à toi.

Des lettres anonymes, combien n'en ai-je pas reçu, brûlé et oublié! Mais une lettre datée, signée et avouée par un homme qui m'a jusqu'à présent paru d'une probité rare, mérite plus d'attention. Il me demande un entretien, il viendra ici sous prétexte d'affaires avec mon père; je verrai pour lors. Ah! mon Dieu, s'il a raison, il ne me reste qu'à mourir. Je crains d'être désabusée, je crois que je résisterais à l'évidence même. Je voulais t'écrire, tout dire, te prier de venir ici; mais est-ce à moi à t'appeler? Que tu aies montré mes lettres pour engager d'autres femmes à suivre mon exemple, il n'y a pas grand mal. C'est, d'après les principes de rouerie, faire d'une pierre deux coups, me persuader que tu es fier de notre liaison et persuader aux autres que tu me sacrifierais si elles voulaient me remplacer. D'ailleurs, je t'ai permis de montrer toute lettre qui ne compromet personne que moi-même. Mais publier celles où je te parle de mon père, de ma famille, de mille choses enfin que l'intimité de notre liaison pouvait seule m'arracher, c'est trahir non pas l'amour, mais la confiance et l'amitié, c'est m'exposer cruellement et sans aucune nécessité. Si mon père, comme je n'en puis douter, apprend ces détails, je suis perdue, il ne me reste qu'à me

donner la mort. Ne suffisait-il pas à ta petite vanité de montrer les phrases d'amour? Celles-là, je ne les désavouerai jamais et je serais bien aise si tu mettais de l'amour-propre à être adoré de ton amie. Mais divulguer mes secrets! En faire le sacrifice à de nouvelles maîtresses! Au reste, je te pardonne d'avance tout tort quelconque que tu trouveras moyen de justifier à tes propres yeux. Aussi longtemps que tu resteras digne de toi-même et de la haute opinion que les gens avaient de toi jusqu'à présent, tu me manquerais mille fois, tu me sacrifierais que je ne t'aimerais pas moins; mais si j'étais détrompée!... Je me reproche cette crainte, elle t'offense, mais il n'est plus de repos pour moi jusqu'à ce que le monsieur soit venu. Et je ne veux pas t'écrire jusque-là, tu pourrais me reprocher de me laisser alarmer par des accusations vagues. Que lui répondre cependant s'il me prouve des faits qu'une morale plus sévère condamne et que moi je pardonne? Je voudrais que tu en conviennes avec moi, que tu me mandes le beau côté de la chose afin que je puisse la faire apercevoir sous ce point de vue. Pour peu que tu sois excusable, je prendrai ta défense. Si tu ne l'étais plus! Ah! ne vaudrait-il pas mieux me dire toi-même ce que j'apprendrai tôt ou tard par d'autres, d'une manière bien plus cruelle!

Le 22. — Je me réveillai avec le sentiment le plus pénible, le plus douloureux. J'aurais voulu refermer mes yeux à la lumière, pour ne les plus ouvrir jamais. Que de peines tu me causes! Puisque les amis de ma famille se croient obligés de m'avertir, qui me répond qu'ils ne se croient pas un beau jour obligés d'avertir mon père! Tu ne connais pas son impétuosité et son inflexibilité. Je serais l'être le plus malheureux et il n'y aurait plus d'espoir d'obtenir son consentement à notre union. Peut-être l'un et l'autre te sont indifférents... Ah! mon ami!

Mon père m'occupa pendant la journée, je n'y étais plus, je maudissais de bon cœur Vopen et ses comptes. Que m'importe à moi qu'il ait volé vingt mille écus en deux ans? Et pourtant il fallut s'occuper de ces détails. Mon père se trouva mal le soir, il eut un violent accès de fièvre, je passai deux heures à son chevet fondant en larmes. Il me manquait encore de le voir en danger! Tout m'accable donc à la fois!

Le 23. — J'eus dès le matin une nouvelle lettre contre toi. Ah! pour celle-là elle me fit moins de peine, les accusations sont trop affreuses pour être vraisemblables. Cependant on rassemble tant de détails! Pfeil et Dorth dînèrent avec nous. J'appris des choses affreuses du général d'Hautpoul. Il vend les fourrages d'un côté et fait de nouvelles réquisitions de l'autre. En attendant ses chevaux mangent la moisson prochaine et dans plusieurs bailliages il ne reste pas un épi. Ses aides de camp demandent de l'argent ouvertement pour leur général, en assurant qu'il est aussi honnête homme qu'un autre. Quand on lui en parle, il assure que le général Hoche ne fait pas mieux. Mon père voulait le faire dénoncer au général en chef, Pfeil n'a jamais voulu. Il prétend que les armées républicaines ne sont qu'une troupe de brigands un peu mieux organisés que la bande de Cartouche. « Croyez-moi, dit-il en me fixant assez impoliment, il n'y a pas un seul honnête homme dans toute l'armée; des personnes qui à Dusseldorff me parlaient sentiment et délicatesse, ne se conduisent pas mieux que les autres; pas un seul ne mérite d'être excepté. » Le discours était clair et l'application facile; il ne me restait qu'à faire bonne mine à mauvais jeu. Mais Dieu sait si je me mourais d'envie de lui arracher les yeux pour sa belle harangue! Après le dîner, Dorth me demanda si un des aides de camp du général d'Hautpoul, nommé P.[1] n'avait pas séjourné en même temps que toi à Bolheim. Il me regardait si fixement, il cherchait si bien à me pénétrer que je lui dis qu'en effet, tu avais eu d'abord un aide de camp mauvais sujet dont j'avais oublié le nom, que tu l'avais chassé pour quelques friponneries qu'il s'était permises. « Oh! c'est sûrement celui-là, dit Dorth; il m'a conté de belles choses de ce général Klein! P. ne vaut pas grand chose non plus, mais entre fripons, l'on ne se ménage guère. » Je pris ta défense avec toute l'indignation que cet infâme propos était fait pour m'inspirer et je démontrai bien que la vengeance des lâches se borne toujours à la calomnie. J'appris des horreurs du citoyen Prévost et elles sont avérées, car Dorth et Steinwartz qui se trouvaient sur les lieux en ont été témoins oculaires. Au reste, que ce nom ne

1. Ce Prévost semble avoir cherché à désunir Louise et le général au début de leur liaison, sans doute avec l'espoir de supplanter Klein.

salisse plus ma plume, laissons-le dans le mépris et l'oubli qui lui sont dus. Dans toutes ces infamies, l'histoire des bœufs du général d'Hautpoul me fit rire : il est plaisant de voir un général voler des troupeaux, les faire suivre partout, les vendre, et puis les faire nourrir par le pays comme s'ils y étaient encore. Et puis les réquisitions de viande, de pain qu'il met en poche, faisant nourrir ses troupes par les particuliers où elles sont en logement! Trois chevaux de monture qu'il a demandés en présent! Et le Quartier Général coûte par jour cent louis à la ville d'Elberfeld, quoique d'Hautpoul n'ait que trente-quatre personnes avec lui, dont vingt sont entretenues par les particuliers. En vérité, ce sont là les étables d'Augias.

Le 26. — Je me promenais de très bonne heure, n'ayant pas un instant de la journée à moi. Tout en rêvant et en admirant la contrée, je me trouvai plus loin du château que je ne l'avais voulu. En regardant, en cherchant le chemin, enfin Dieu sait comment, la petite bague aux myosotis se trouva perdue. L'enfant s'en désola plus que de raison, ces chaînes que j'aime tant à porter sont bien plus dans mon cœur qu'à mon doigt. Après avoir cherché longtemps, j'appelai tout le village voisin au secours, j'occupai une douzaine d'enfants à cette recherche et je regagnai tristement le château. L'idée d'avoir perdu ce qui devait être un gage de nos liens m'affligeait au delà de l'expression. La bague et nos engagements se confondaient dans mon imagination, je croyais que notre amour était peut-être destiné au même sort que son emblème. Malgré la pluie, j'y retournai avant dîner. On n'avait rien trouvé, on cherchait encore. J'eus enfin le bonheur de la découvrir moi-même, ce hasard a beaucoup de prix à mes yeux parce que je cherche à me persuader que la seule sympathie pouvait me faire apercevoir d'aussi loin ce que d'autres cherchaient vainement depuis trois heures.

Le 3 messidor. — Ma correspondance et mes livres m'occupèrent le matin. Je viens de m'abonner à Dusseldorf. Il ne me reste en vérité que cela, car mon piano ne vaut rien, mes réflexions sont encore trop noires pour m'y livrer, il faut donc

lire des romans pour tuer le temps. Belle occupation pourtant! Et je ne puis me procurer de bons livres, je crois que tous les libraires de Dusseldorf ont juré de n'avoir que des bagatelles.

L'après-dîner j'écrivis pour mon père au duc d'Arenberg. Cette lettre me rappela bien des souvenirs de mon adolescence! Heureux temps! Ils sont passés à jamais ces instants de calme, de confiance et d'espoir! Le duc veut venir nous voir, renouer connaissance avec l'*aimable chaperon rouge*. Le chaperon rouge a passé, il ne trouvera plus qu'une femme dont l'existence est flétrie et le cœur déchiré. L'esprit, l'espièglerie, la coquetterie, les vers, tout a fini. Combien d'invectives mon père me dicta contre ces pauvres républicains! Le général Hoche surtout est sa bête noire : il l'estimait beaucoup d'abord, mais le commissaire ou receveur général Durbach a dit des horreurs du général en chef à Pfeil, il les a même publiées, Chérin en a dit autant, ajoutez à cela la dénonciation, les contributions, réquisitions, etc., etc... et je comprends bien que mon père ne l'aime guère. Il est pourtant singulier que ce soient les Français mêmes qui soient les plus acharnés contre leurs généraux, qui les diffament le plus. Au reste, qu'il soit estimable ou non, le général Hoche a sûrement des talents supérieurs et je suspends encore mon jugement, car il me serait cruel de ne pouvoir estimer un homme que je suis forcée d'admirer. Ce que je ne puis m'expliquer, c'est la raison qui l'engage à donner à tous les émigrés qui s'adressent à lui, un attestat de civisme et d'avoir servi trois ans dans les armées de la République. Plusieurs émigrés connus portent à présent l'uniforme national et sous peu peut-être nous les verrons jouer un rôle parmi vous. Que la pitié engage à ne point les persécuter, à les sauver même, je le conçois; mais un homme d'État doit être au-dessus de cette pitié malentendue, qui, pour sauver quelques individus, expose une nation entière à de nouveaux malheurs. Les émigrés rentrés n'oublieront jamais leurs anciens préjugés ni leurs anciennes haines et, pour peu qu'ils en aient les moyens, leur vengeance sera atroce autant que leurs prétentions sont ridicules et que leur conduite fut lâche. On excuse Hoche en disant que la guerre avec la Prusse est décidée, qu'il a besoin de recrues et doit compléter son armée, mais ce ne sont pas des officiers qu'il lui faut puisqu'il en réforme.

Le 4 messidor. — Je reçus de Mimi Rubel une lettre assez joliment tournée, je crois y reconnaître les phrases de M. Ark. Elle me dit entre autres que Prévost lui a fait mes éloges, lui a conté qu'il a été avec toi à Bolheim et s'est beaucoup informé si madame Louise épouse toujours le général Klein. Mimi lui a répondu qu'elle n'en sait rien. Guillaume mande à mon père qu'il lui a écrit sous je ne sais quelle date une lettre importante que mon père n'a pas reçue. Il me mande à moi qu'il m'a écrit le même jour en détail, je n'en ai rien vu non plus. De tout cela mon père conclut que le général Hoche a escamoté sa correspondance. Je ne le crois pas; au reste, passe pour la sienne, mais comment celle d'une chétive chanoinesse pourrait-elle l'intéresser? J'en serais au désespoir, car ma correspondance fraternelle n'est pas toujours ostensible.

Le 5 messidor. — Je m'occupai de ma correspondance, j'écrivis encore pour mon père. Il veut à toute force faire dénoncer le général Hoche au Directoire par l'Archiduc et c'est toujours aux Autrichiens qu'il s'adresse quand il veut obtenir quelque chose des Français. Assurément ce n'est pas là le chemin ordinaire, je ne crois pas non plus qu'il le mène au but. Il s'imagine que le général Hoche a imposé arbitrairement les contributions sans ordres du Directoire; mais le Directoire sait bien que les armées doivent être nourries et payées et il serait ridicule à eux de ne pas soutenir celui qu'ils ont chargé de l'administration des pays conquis. Il y a du *Goldstein* dans tout ceci.

Le président Beveren dîna avec nous. Il revient de Givet et nous conta plusieurs anecdotes républicaines qui ne sont pas tout à fait à l'honneur de la République. Deux cents louis donnés au général Hoche ont facilité le retour des otages de Mayence où l'on n'a pourtant pas encore songé à acquitter les contributions. Et puis le général Charbonnier[1] et une demi-douzaine d'autres! N'est-il donc plus d'honnêtes gens dans ce monde?

Nos politiques furent atterrés de la nouvelle officielle que

1. Le général Charbonnier (1754-1833), engagé volontaire en 1781 sous le nom de Fleur d'orange, eut une carrière militaire remplie d'à-coups. Général en 1793, il fut mis en disponibilité et réintégré à plusieurs reprises tant par le Directoire que par l'Empire. En 1797, il était commandant de Givet et de Charlemont.

le roi de Prusse a accrédité un nouvel emprunt auprès de la République Batave qu'il reconnaît sous sa nouvelle forme et avec laquelle il veut renouer. Je m'amusai de leurs longues faces.

Le soir, je restai longtemps plantée au chevet de mon père qui s'était endormi. J'eus tout le temps de réfléchir. Je m'étonnai du courage que j'ai pu avoir en t'écrivant ma dernière lettre. Je voudrais ne pas l'avoir écrite. Je t'engage à une démarche que tu n'aimes peut-être point à hasarder. Cela me donna un air d'égoïsme que je déteste et comment ai-je pu croire un instant en ma vie que mon père consentirait à me voir quitter ma famille, ma patrie, pour aller vivre avec un homme qui lui sera toujours presque inconnu, dans un climat étranger, sans parents, sans amis, sans liaisons? Et il a encore besoin de moi à présent, ma mère lui retomberait sur les bras si je n'y étais point. Je la promène, je l'amuse, je lui fais la lecture, je supporte son humeur. Qui me remplacerait là? Plus j'y pense et plus je suis convaincue que jamais nous ne serons unis; mais pourquoi cette impossibilité ne me frappe-t-elle qu'à présent? T'aimerais-je moins depuis que je me suis liée indissolublement? Est-ce un tour que me joue mon propre esprit de contradiction? Et parce que j'ai eu le courage de répondre hautement à nos ennemis que j'ai renoncé à tout ce qui n'est pas toi, faut-il que mon cœur cesse d'être du même avis? Ma raison m'effraie, je ne crois pas t'aimer moins et je ne connais rien qui eût pu affaiblir mes sentiments pour toi, mais je voudrais me battre d'être si raisonnable aujourd'hui. Il me paraît si clair et si démontré que j'ai fait une insigne sottise! Pourquoi ai-je le malheur de ne l'entrevoir qu'à présent? Pourquoi ne suis-je raisonnable qu'après coup? Tout ce que je sais, c'est que quand on a dit *a* il faut savoir dire *b* et même passer par tout l'alphabet, et quand on a fait une sottise, il faut la soutenir.

Le 7. — Je m'occupai de nos préparatifs de départ. Puisse-je être plus heureuse à Mulheim que je ne l'ai été ici! Je lus une couple de romans qui m'amusèrent assez, je pris congé de ce charmant petit bois où j'avais toujours si positivement cru te revoir bientôt. Je gravai nos chiffres sur l'écorce d'un

arbre à l'ombre duquel j'ai souvent rêvé à mon ami. Un baiser et quelques larmes involontaires consacrèrent à jamais cet arbre, cet asile solitaire, à l'amour. A l'amour malheureux! Je suis bien sûre que tu ne m'aimes pas assez pour trouver comme moi un charme inexprimable à tout ce qui me rappelle nos liens.

Le 10. — M. de Crenol dîna avec nous. Son beau-frère Colbert vient d'être rayé de la liste de proscription et ils vont tous deux rentrer en France après avoir porté cinq ans les armes contre la République. Ils ont servi à la Vendée, ensuite en Amérique sous mon frère, puis à l'armée de Condé. Mais ils rentrent. Mon père dit pis que pendre des républicains, M. de Crenol dut être bien content. Aussi renchérit-il encore sur tous les gros mots lâchés. Le chagrin et l'impatience me suffoquaient. Je traitai M. de Crenol le plus mal que je pus et il dut en être étonné. Je reçus ma seconde éducation dans la maison de sa belle-sœur, j'entrai dans le monde sous ses auspices. Mais il était impossible de ne pas prendre de l'humeur en écoutant ce langage d'*émigré*, si outré, si déraisonnable. Mon père voulait à force me faire prendre part à leur conversation, je m'y refusai obstinément, je perdis patience et je ne sais pas trop si je ne lui ai pas manqué. J'en serais au désespoir; quelque juste sujet d'humeur que je puisse avoir, le respect que je dois à mon père devrait l'emporter sur toute autre considération. Je sentis vivement que j'avais un tort à me reprocher et quoique mon père ne me l'ait point fait remarquer, j'en fus affligée toute la journée. Je ne me le pardonne pas. Je lui ai manqué et pour des opinions, des phrases, moi qui lui dois une reconnaissance si réelle, je l'offense pour des mots!

Baaden et Klatt vinrent l'après-dîner. Ils m'ennuient cruellement. Mon père parla de Spée[1], qu'il était intéressé à voir casser le cou à mes frères et à me voir mourir de *virginité*. Le papa s'amusait à me plaisanter, il voulut ensuite retirer cette assertion, je pariai que Spée aura quelque jour le plaisir de nous hériter tous, et je le crois. Au reste, je désire bien que mon père gagne le pari.

1. Beau-frère de Louise.

A neuf heures, tout le monde s'en alla coucher. Je fis musique, ma guitare me consola de l'ennui de la journée. Le beau paysage, le temps calme, le silence de la nuit, ajoutèrent des charmes aux sons mélancoliques de ma guitare. Pourquoi mon ami n'était-il pas avec moi!

Le 12. — J'écrivis d'une haleine depuis huit heures du matin jusqu'au soir, à peine mon père se donna-t-il le temps de dîner. Et il me remit ton paquet. Ah! mon ami, je te reconnais bien là! Ton empressement me fit plaisir, c'est un procédé honnête. Mais en lisant la lettre à mon père je fus vivement frappée de la *dextérité* avec laquelle tu lui présentes à la fois toutes les idées qui peuvent lui être désagréables. Cela n'est sûrement pas maladresse, mon ami, je te connais trop bien. C'est donc *espièglerie* pour ne pas me servir d'un terme plus marquant, car il est clair que cette lettre est écrite pour finir toute la boutique en une fois. Tu commences par parler de ses titres, de son rang, et tu établis une distance de lui à toi, qui, je t'assure, n'était jamais entrée dans sa tête. Un républicain vaut bien un noble, et un général vaut bien un ministre. De l'avis de mon père et du mien, dans tous les pays, les gens distingués par leurs qualités personnelles, appartiennent à la même classe : ce n'est pas une ridicule vanité qui nous fait mépriser la plupart des républicains, mais c'est leur conduite, et lorsque un individu quelconque est aussi décidément estimable que toi, lorsque d'ailleurs il tient comme toi un rang distingué dans les armées, personne n'est dans le cas de *dédaigner* son alliance. A toutes ces phrases, je ne reconnais pas ta fierté. Tu n'as sûrement présenté la chose dans un faux jour que pour en dégoûter le papa. Et avec tout cela il faudra que je te sache encore gré de ton empressement, et des compliments outrés que tu fais à mon père. Voilà comment tu as le secret d'avoir toujours raison, quand même tu as tort. Ta lettre a un côté très estimable, l'histoire de ta vie et de ta fortune, enfin ta lettre entière, excepté le commencement, m'a rappelé mon ami franc et loyal. Mais ces fichus *titres*, cette *grande philosophie* me désespèrent, la *lueur d'espérance* me tracasse aussi. Vous feriez vraiment croire à mon père qu'il faut de la philosophie pour vous accorder une petite chanoinesse à

laquelle vous avez autant de droit de prétendre que tout autre. Et cette petite chanoinesse est à toi, tu l'as eue, tu l'auras tant que tu voudras, elle sera toujours à toi et tu la demandes comme un bijou bien précieux. En vérité, tu me fais trop d'honneur. Au reste, j'ai tort. Tu as cru peut-être que mon père est un homme arrogant, entiché de ses seize quartiers; tu le pouvais d'après sa réputation aristocrate. Mais en vérité, mon père n'est rien moins que cela et tu as voulu être bien poli, bien honnête et voilà comment tu as fini par accoucher de tous ces compliments qui me suffoquent. Je te demande bien humblement pardon du soupçon que j'ai osé former, je m'en dédis, et en tout cas, si c'était une petite rouerie que tu as voulu me faire, je la pardonne à mon tour généreusement. Nous voilà quittes, je pense. Cette première idée avait pensé me mettre au désespoir, je suis trop heureuse qu'une plus longue réflexion m'ait prouvé que j'étais injuste.

Le 14. — Je relus tes lettres, je balançais encore si je remettrais ou non ton épître. Enfin je me décidai à n'en rien faire, mais je suis un peu embarrassée de voir comment tu prendras ce prompt changement de résolution. Tu pourrais croire que je voulais m'assurer de tes intentions, que cela seul m'a fait demander ta lettre. Bien loin de moi pareille idée! Il dépendra toujours de toi de fixer la nature de notre liaison, sa durée et ses devoirs.

Le 20. — Je me promenai avec Mimi toute la matinée au bord de la Roër, je la menai à Styrum et dans ce petit bois où ma main a gravé ton nom. Elle me conta que le général d'Hautpoul est excessivement galant, M. Prévost bien davantage. Ces deux messieurs avaient l'air de déplaire singulièrement à mon amie qui s'en moqua un peu. Prévost s'avisa de la questionner sur moi, sur ce que je pouvais lui avoir confié. Il parut excessivement embarrassé lorsqu'elle lui parla de nos concerts à Bolheim. Il demanda plus tard si elle m'écrivait. — « Certainement. — Ah! je vous en conjure, ne lui dites rien de Prévost ». Mimi m'assura qu'il m'a louée, beaucoup trop peut-être, en finissant toujours par dire : « Elle est charmante, mais nous n'étions pas d'accord. »

L'après-dîner, nous allâmes voir le château de Broich et le

couvent de Saaren. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant l'embarras de mon amie entourée de religieuses, caressée, embrassée et ne sachant comment faire pour répondre au cinq cent mille questions dont on l'assiégeait à la fois. C'est la première fois qu'elle voit des religieuses. On nous mena à l'orgue, j'y jouai *Oh! toi que j'adore.* L'enthousiasme me prit, j'eus voulu me jeter à genoux et adorer ton image. Je tirai ton portrait de mon sein, la froide peinture reçut un baiser brûlant que j'aurais bien voulu poser sur tes lèvres. Mimi s'en aperçut et se moqua de moi impitoyablement. Quand tout le monde fut couché, Ark, Mimi et moi, nous nous promenâmes au bord de la Roër, nous passâmes la rivière. Le calme, le clair de lune, le silence universel seulement interrompu par le bruit de la cascade voisine, tout inspirait la mélancolie, tout favorisait l'amour. Que n'étais-tu avec nous! Je ne fus pas contente d'Ark. Il employa une galanterie entreprenante qui justifie les soupçons de madame Rubel. En vérité, ces gens à morale sévère, ces philosophes, n'en sont pas plus raisonnables.

Le 21. — Nous vîmes les écluses. Mimi voulut encore voir ce que c'est qu'une messe, je l'y menai. Je n'ai jamais tant ri de la vie qu'en lui expliquant le comique déjeuner du prêtre qu'elle ne voulait pas comprendre.

Le 22. — Je causai longtemps de toi avec Mimi. Elle s'étonne de mon courage, de ma persévérance, elle prétend que pour nous la chance est trop inégale : il te reste tes amis, tes maîtresses, ta liberté, moi je ne conserve *rien* si je te perds. Je sais tout cela aussi bien et mieux qu'elle, mais j'aime à dépendre absolument de l'amour. Je parlai à Ark de notre liaison, il me recommanda de ne point faire de démarches auprès de mon père jusqu'à la paix définitive. Oh! que la prudence est une maussade chose! Pourtant je sens qu'il a raison.

L'après-dîner j'accompagnai Mimi jusqu'à deux lieues de Dusseldorf et nous nous séparâmes avec chagrin. L'amitié me coûte encore des larmes; je ne l'aurais pas cru, je croyais mon cœur trop usé. Mais je suis destinée à ne sentir qu'avec violence, à n'aimer qu'avec tout le feu de la passion.

Le 23 messidor, 11 juillet. — Je sentis vivement la différence des moments qu'embellit l'amitié à ceux que rien n'intéresse, que rien ne fait couler plus rapidement. En maudissant le destin qui m'isole, j'allai cacher mon humeur dans cet asile champêtre où déjà souvent j'ai versé des pleurs en songeant à mon ami. J'eus beau lire et m'occuper, un sentiment inquiet et désagréable restait au fond de mon cœur et flétrissait mon âme. Je me les rappellerai souvent, ces mots cruels : « Prenez garde, Louise, vous avez fait le malheur du Chevalier[1], le général fera le vôtre; vous avez trompé tant d'infortunés, vous finirez par l'être. » Ah! pourquoi cette funeste prédiction. Et pourquoi mon amie me répéta-t-elle ce que disait mon frère? Non, ils auront tort tous deux, je ne t'ai jamais trompé, pourquoi vengerais-tu des maux que tu n'as jamais sentis?

Le général me dit tout bas : « Il paraît qu'on craint que le général Klein ne soit caché derrière chaque buisson de la Roër. » Hélas! il est bien loin, malheureusement il n'y a pas de danger qu'il se rapproche de trop près.

Madame de Beveren m'ennuya. Elle déclame contre les Français, elle en a eu plusieurs pourtant. Sa sœur même a dû s'éclipser pendant quelques semaines et a fait à la hâte un très mauvais mariage pour cacher certain embonpoint peu aristocratique. Et puis, elles s'avisent de calomnier les Français!

Le 26. — Robens vint me voir de très bonne heure. Après de longs préambules, il me dit que tu es marié. Il avait un air si lugubre, il paraissait attacher tant d'importance à ce propos, et moi j'eus l'impertinence de lui rire au nez. Je m'informai pourtant d'où venait ce propos, dont je lui démontrai toute la fausseté, et soutenant que madame Robens est allée[2]... Je m'y refusai absolument. A la fin, ses si et ses mais m'impatientèrent. Pour finir d'une fois, je lui donnai ma parole qu'il m'est indifférent que tu sois marié ou non, pourvu que je sois toujours ton amie : les liens de sentiment sont au-dessus des liens de convenance. Nous nous séparâmes mécontents l'un

1. Il s'agit du jeune amoureux de Louise qui s'était donné la mort.
2. Suivent quinze lignes raturées et illisibles.

de l'autre. Pourquoi donc me tourmenter? L'amour seul fait le destin de ma vie, je ne renoncerai à toi que lorsque tu ne m'aimeras plus et ton image même alors me sera chère. Ce n'est pas ton nom, ce n'est pas ta fortune, c'est *toi* que j'aime. Je suis bien décidée à m'en borner là. Je préférerais mille fois pouvoir te consacrer ma vie sans que d'autres liens nous unissent. Ceux de l'amour, de l'estime, de l'amitié, ne sont-ils pas les plus sacrés? Oui, je resterai chanoinesse, j'ai peu d'espoir que mon père veuille nous unir. Mais c'est alors que j'en appellerai à ton cœur, c'est ton amour qui doit me tenir lieu de tout. Je sais fort bien tout le danger qu'il y a à placer tout le bonheur, tout l'espoir de ma vie dans un seul sentiment que tant de choses peuvent altérer! N'importe, je veux tout te devoir; d'ailleurs il n'y a de périls que pour moi, la chance de bonheur nous est commune, celle du malheur m'est particulière. Voyez d'abord quelle immense différence de toi à moi, combien d'avantages de ton côté! Heureux, libre, indépendant, jouissant d'une grande réputation, occupé de choses utiles; moi, soumise à tant de personnes, à tant de convenances! Ne considérons d'abord que nos rapports généraux. Le plus sensible des hommes, dans ses moments les plus passionnés, n'égalera jamais la tendresse d'une femme qui sait aimer. Comment le pourrait-il : la nature vous a destinés à être les tyrans ou les bienfaiteurs du monde, la carrière de la politique et de la philosophie, de la paix et de la guerre, des arts et des belles-lettres vous est ouverte, vous pouvez aspirer à tous les prix, atteindre à tous les buts, votre activité n'a de bornes que vos talents. Mais nous, dont la sphère d'action est plus resserrée, dont toutes les facultés se concentrent et se réunissent vers un seul et même objet, nous n'avons qu'une destination, un but : le bonheur domestique. Dans ce cercle étroit d'idées et d'occupations, assigné par la nature et par l'éducation, les sensations doivent être plus vives parce qu'elles sont moins diverses, les objets frappent davantage parce qu'ils sont moins nombreux, parce qu'ils ne sont pas, comme chez vous, assez multipliés pour affaiblir réciproquement leur effet par leur nombre, leur diversité, leur succession rapide. Nos facultés, nos sentiments se concentrent, et ce que vous oubliez en un instant nous occupe pour la vie.

Enfin l'amour, qui fait notre destin, qui décide de notre sort tout entier, n'est pour vous qu'un plaisir de plus, un amusement passager. Ce sentiment qui fait l'histoire entière de notre vie n'est qu'un épisode dans la vôtre. En oubliant même cette vérité cruelle, voyez combien vous avez d'avance sur nous sous le seul rapport du sentiment. La jouissance est pour nous un lien de plus, pour vous un lien de moins. Le sentiment de votre force vous entraîne à de nouvelles conquêtes par un secret mouvement de vanité, leur multiplicité fait votre gloire et vous pouvez être impunément perfide, ingrat et cruel. Vous oubliez celle dont votre amour a fixé le destin. On loue en vous cette infidélité dont on nous fait un crime, et l'infortunée que vous avez sacrifiée, abandonnée, trahie, n'a même pas le droit de se plaindre. Et pourtant elle n'ose suivre votre exemple sans s'exposer aux plus affreux malheurs, elle a contre elle l'opinion et la convenance, le mépris public la poursuit si elle ne peut se condamner à rester seule avec ses regrets, sa douleur, ses souvenirs. N'eût-elle d'autre tort que d'avoir cessé de plaire, la honte d'une rupture ne retombe que sur elle et ce n'est pas seulement son cœur que vous déchirez, c'est encore sa vanité que vous blessez, vous l'outragez doublement. Si elle a assez de fierté naturelle pour oublier un ingrat, elle en aura trop pour s'exposer aux mêmes hasards. La voilà donc à jamais isolée sans bonheur, sans espoir, sans sentiments profonds, réduite à l'ennui de l'indifférence ou au désespoir de l'amour malheureux. Et pendant ce temps, vous volez de plaisirs en plaisirs, vous trouvez partout l'amour, ou bien vos occupations vous tiennent lieu de sentiments, la gloire, la fortune, l'étude vous font oublier les passions tendres.

Je n'ai parlé que des femmes estimables, les autres n'aiment point, ne connaissent pas l'amour qui les rejette loin de son temple et de ses plus doux mystères.

Tu vois que je sais parfaitement à quoi je m'expose en ne faisant dépendre mon destin que de toi seul. J'ai même assez de justice pour convenir que je n'aurais pas le droit de te savoir mauvais gré si tu m'abandonnais un jour à tous ces malheurs, mais qu'il me sera doux de devoir à ta délicatesse ce que je n'aurais pu exiger d'un homme ordinaire! J'ai été

souvent tentée de maudire le sort qui m'a condamnée à être femme, mais je m'en applaudis en songeant qu'il me permet de faire de ton bonheur l'unique occupation de ma vie. C'est là le but de tous mes vœux, ce sera ma seule jouissance, et si j'y réussis, je n'envierai plus le bonheur des grands hommes, des conquérants, ni des sages. Je me livrerai uniquement, entièrement au bonheur de t'aimer, de t'adorer toute ma vie. Puisses-tu recevoir ce serment avec autant de plaisir que je le réitère!

Le 29. — Mon père revint d'assez bonne humeur. Baaden nous fit une visite. Son aide de camp me parla beaucoup de toi. Il me conta même de tes aventures galantes, mais *très* galantes, de Francfort et Witzlaer. Il aurait bien voulu me désoler, je tournai la chose en plaisanterie. Mais quand je me trouvai seule le soir, mes idées ne s'arrêtèrent pas toujours sur le côté plaisant.

Le 30. — Je m'occupai : l'histoire universelle, mes extraits, mes livres anglais, me firent oublier un petit mouvement de jalousie qui, à mon avis, est toujours ridicule.

Le 7. — Nous allâmes à Saaren l'après-dîner. Le général Baaden me montra Bonaparte en estampe. Il répond à l'idée que je m'en étais formée. Cette contenance altière ne peut appartenir qu'au vainqueur des nations, cet air de profonde réflexion, qu'à l'homme qui dicta des lois à l'Italie. Et ces grands yeux, ce front superbe, cette bouche éloquente! J'aurais voulu me mettre à genoux devant lui[1]; mon père arriva au fort de mon admiration, et lui aussi fut entraîné par mon enthousiasme. Résisterais-je à un homme célèbre? Je crois qu'une grande réputation quelconque, militaire, diplomatique ou littéraire, ferait bien plus d'effet sur mon imagination que l'amour tendre, l'amour vrai, les qualités réelles. La gloire séduit, l'esprit entraîne. Triste vérité! Par toute la terre, sur tous les êtres, l'éclat et le faux brillant ont plus de succès que le mérite.

Le 10. — Steinwartz me fit comprendre qu'il avait une lettre à me remettre. Il voulait me la faire acheter, je trouvai mieux

1. Cette phrase avait été raturée.

de l'avoir *gratis*; tes lettres font mon bonheur, mais j'y renoncerai plutôt que de donner un baiser à ce grand singe[1]... Je te remercie des beaux compliments que tu fais par bricole à mon portrait. Je pourrais t'en offrir autant, plus d'une femme m'envie mon amant. Elles me l'envieraient davantage si elle le connaissaient comme moi. Tu me dis de *jolies choses*, tu me cajoles. Ah! ce n'est point là le ton du sentiment. Au reste, ne nous querellons pas pour des expressions, je crois être sûre que tu m'aimes; grondez ou cajolez-moi comme il vous plaira. Le soir, j'étais d'une mélancolie encore plus profonde que de coutume. Je prends rarement part à la conversation; pendant que M. de Kylman lisait les gazettes à ma mère, je m'étais approchée de la fenêtre, je rêvais, je contemplais le paysage, le clair de lune, je songeais à l'avenir dont je suis menacée et mes pleurs coulaient. Quel fut mon effroi lorsque tout à coup, je vis mon père qui m'examinait depuis quelques minutes! Il était si près de moi qu'il n'y avait plus moyen d'échapper. Il me fit plusieurs questions, je les éludai et j'affectai toute la soirée une gaieté dont il ne fut pas la dupe. Il m'examinait, il se promenait à grands pas, il était mécontent et moi je tremblais.

Le 12. — Mon père fit quelques remarques sur ma toilette. Ma mère profita de la circonstance pour me faire un sermon ridicule, sans ménagements pour l'auditoire assez nombreux qui nous entourait. « Le général Klein me disait bien que vous aviez l'air d'être élevée à Paris, que vous aviez les petites manières d'une femme de la cour. Vous devriez en être honteuse, etc... Je m'étonne que vous n'ayez pas encore adopté les pantalons couleur de chair et les épaules nues, etc... » Mon père qui me grondait de ma négligence, ma mère qui me grondait de me parer trop, ce contraste eût dû me faire rire, aujourd'hui il me fit pleurer.

Le 14. — Kux vint me voir tout expressément pour me dire qu'à un grand dîner à Villich devant trente personnes tu as montré mes lettres et mon portrait; peut-être ne lui parus-je pas assez indignée; il ajouta qu'un aide de camp a dit à

1. Cette phrase avait été raturée.

MM. de F... et de M..., dans tous les châteaux du pays de Juliers que tu es marié, que tu as deux enfants beaux comme l'amour. Je t'en fais mon compliment, ta famille s'augmente bien vite. Robens ne te donnait qu'une femme, on y ajoute une aimable progéniture[1]! La tête tourne donc à ces gens-là. Ils croient donc que je veux t'épouser absolument? Ah! je le répète encore, qu'est-ce que les liens de convenance auprès de ceux du sentiment! C'est ton cœur que je veux, que m'importe le reste? Kux me parla deux à trois heures de suite, toujours pour m'engager à ne pas me donner à l'ennemi de ma patrie. Autant en emporte le vent. Je suis fâchée que cet honnête homme se soit mis pareille chose en tête, je l'aimais assez d'ailleurs.

Le 16. — Je reçus ta lettre à midi. Grands Dieux! Demain! Je tremble, je suis hors de moi. Te revoir enfin après une aussi longue absence! Et mon père, que dira-t-il?... Que tu es aimable pourtant de tenir parole aussi exactement! C'est un procédé que j'apprécie vivement. Je ne veux pourtant pas que cela ait l'air d'une surprise, j'ai prié Robens d'en parler à mon père, de lui dire que tu es là. Il m'a dit que le jour du courrier est peu favorable, qu'il vaudrait mieux le laisser passer. Le moyen de te demander encore un jour? Tu es sûrement pressé de retourner à ta division. Et peut-être Robens ne demande-t-il un délai que pour donner le temps à son frère d'écrire directement à mon père. Ah! j'ai tant de sujets d'inquiétude! Te plairai-je encore? Mon père te plaira-t-il? Seras-tu bien reçu? Quelle affreuse journée j'ai passée! L'amour, l'espoir, la crainte, toutes les passions qui peuvent déchirer ou abattre, se sont emparées de moi.

Le 17. — Avec quelle impatience j'attendis le retour de mon exprès! Il se fit attendre jusqu'à midi. Oh! mon ami, tu ne peux te faire une idée de cet état d'inquiétude, d'attente pénible et douloureuse. Je ne quittais pas la croisée, chaque voiture qui passait à la Roër me paraissait devoir amener mon ami. Madame Mellinghoff partagea mes inquiétudes, et nous ne quittâmes pas d'un instant notre observation.

1. Tout ce passage avait été raturé.

Elle me pressa de te faire venir plus tôt, et chez elle pour te voir seule. J'en suis bien tentée, mais je n'en ai presque pas le courage. Je te dois pourtant un dédommagement.

Au fort de mes inquiétudes et de mon irrésolution, on m'annonce un Français. Je perds la tête, je descends l'escalier d'un saut pour me jeter presque dans les bras... d'un émigré fat et impertinent, comme ils le sont tous. Jugez de ma surprise! C'était l'amant de madame de Seypel que ma mère m'envoyait jusqu'à ce qu'elle ait achevé sa toilette. Je ne sais plus ce que je lui dis, mais je sais bien que je remontai presque aussi vite que j'étais descendue. Bon Dieu, si tu viens aujourd'hui, tu trouveras cet être! Combien cela m'embarrasse! Que cet homme m'impatiente, quelle scène désagréable cela pourrait causer! Enfin ta lettre me tira d'embarras. Demain donc! Oui, je dois te dédommager, nous nous verrons seuls. Qu'importent les suites? Elles ne peuvent retomber que sur moi.

J'appris par Steinwartz que Robens a envoyé une ordonnance extraordinaire à mon père, ce midi, pour lui annoncer ton arrivée à Dusseldorf. Son frère me l'avoua en m'assurant qu'il n'avait pourtant rien dit de la visite projetée.

LOUISE DE HOMPESCH

(*A suivre.*)

LA SITUATION POLITIQUE ANGLAISE

Dans une récente étude sur la situation politique anglaise[1], nous marquions que la reconstruction gouvernementale du 7 juin dernier avait surtout un sens préélectoral et qu'il était possible que M. Baldwin, jouant le jeu classique, jetât ses adversaires politiques dans le désarroi d'une bataille brusquée. L'événement devait vérifier cette prévision. Moins de cinq mois après ce remaniement ministériel, le 19 octobre, le Premier Ministre annonçait son intention de renouveler le Parlement. Au cours de la séance du 23, il informait les Communes que le souverain avait donné son agrément à une proposition de dissolution immédiate. Deux jours plus tard la Chambre cessait d'exister et la proclamation royale fixait au 4 novembre les « nominations » ou déclarations de candidatures, et le scrutin au 14 novembre. Une campagne électorale de dix jours seulement, soit la plus courte période autorisée par la loi. On a quelque droit de parler d'élections brusquées.

M. Baldwin tint d'ailleurs à justifier son initiative et trouva même d'excellentes raisons. Il n'y a, dit-il en substance, que deux époques de l'année durant lesquelles des élections générales causent le minimum d'ennuis : l'automne et les six premières semaines de l'année. Il faut en effet écarter les mois de printemps et d'été afin de ne pas troubler le cours des affaires. Août et septembre doivent être réservés aux vacances, et en décembre, il faut respecter l'activité commerciale qu'im-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre 1935.

plique la préparation de Christmas. Le choix est ainsi circonscrit entre novembre et janvier. « Nous avons apparemment devant nous, observa-t-il, une accalmie de quelques semaines dans l'atmosphère internationale. Il faut en profiter, car il pourrait ne pas en être de même en janvier. »

Il est à peine besoin de dire que l'Opposition ne crut pas à tant de candeur. Elle imputa la décision du Premier Ministre à d'autres motifs et, notamment, à sa préoccupation de forcer la victoire grâce au crédit moral que lui avait valu dans tout le pays, la position catégorique prise à Genève en faveur de l'exécution du Covenant dans l'affaire italo-abyssine.

Vaines protestations. Le scrutin était irrévocablement fixé au 14 novembre. Il eut lieu au jour dit.

Comme en 1931, le gouvernement engagea la lutte sous le drapeau de l'Union nationale, mais l'Opposition qui, quatre ans plus tôt, n'était que travailliste, comprenait cette fois les libéraux du groupe de sir Herbert Samuel qui s'étaient séparés de la majorité en novembre 1933.

Le 4 novembre, 1 348 postulants se mirent en ligne. 40 d'entre eux — soit 26 gouvernementaux et 14 de l'Opposition — n'ayant pas de concurrents, furent proclamés élus le jour même. Les 1 308 restants comprenaient 559 candidats de l'Union nationale et 749 de l'Opposition.

A l'exception de quelques circonscriptions où des travaillistes nationaux comme M. Ramsay MacDonald et M. J. H. Thomas connurent des réunions particulièrement orageuses, la campagne électorale se déroula dans l'ordre. Elle se couronna par une victoire gouvernementale plus ample que ne l'espéraient les meilleurs experts.

A la dissolution les forces parlementaires en présence se décomposaient ainsi :

Pour le Gouvernement :

Conservateurs	459
Libéraux nationaux	38
Travaillistes nationaux	13
Nationaux	2
Indépendants	1
Total	513

Dans l'Opposition :

Travaillistes	59
Libéraux	30
Libéraux indépendants	4
Travaillistes indépendants	3
Indépendants	6
Total	102
Majorité gouvernementale	411

Lorsque la nouvelle Chambre des Communes se réunit, le mardi 26 novembre, pour l'élection de son speaker, les positions des partis étaient les suivantes :

Pour le Gouvernement :

Conservateurs	387
Libéraux nationaux	33
Travaillistes nationaux	8
Nationaux	3
Total	431

Dans l'Opposition :

Travaillistes	154
Libéraux	17
Libéraux indépendants	4
Travaillistes indépendants	4
Indépendants	4
Communistes	1
Total	184
Majorité gouvernementale	247

La majorité gouvernementale se trouvait donc réduite de moitié, mais ce résultat fut néanmoins considéré comme une victoire pour les partis de l'Union nationale et les travaillistes ne dissimulèrent pas leur déception. Si la consultation du pays avait eu lieu avant ou immédiatement après la reconstruction ministérielle du 7 juin 1935, les résultats eussent été différents. La tournure que prenaient depuis un an les élections partielles donnait à penser à ce moment qu'une majorité travailliste n'était pas impossible. Le grand artisan de la victoire gouvernementale fut incontestablement M. Baldwin qui, à l'occasion du conflit italo-éthiopien, prit nettement

position en faveur du système de sécurité collective dans le cadre du Covenant et put ainsi tourner au profit de sa majorité cette mystique de la Société des Nations qui entraînait à ce moment tout le peuple britannique et que ses adversaires avaient largement contribué à créer et à développer. Les dirigeants du parti conservateur n'escomptaient guère cependant qu'une majorité d'environ 150 voix. Ils savaient que les résultats des élections de 1931 ne correspondaient pas à la carte politique du pays et ils craignaient en outre l'usure de quatre années de pouvoir dans des circonstances difficiles. A cet égard, il semble bien qu'en annonçant au cours de la campagne électorale des mesures destinées à réduire le chômage et à remédier aux effets de la crise économique, le Premier Ministre ait émoussé l'argument social de l'Opposition travailliste. Toujours est-il que le gouvernement s'est vu confirmer la confiance du pays avec une imposante majorité qui lui assure quatre nouvelles années de pouvoir. Fait sans précédent depuis la guerre et où l'on a vu, à juste titre, l'expression de la volonté nationale de poursuivre la politique de paix et de prospérité dont le Cabinet a entrepris la réalisation.

Sous leur aspect strictement politique, les résultats du scrutin offrent quelques traits qui valent d'être notés. Ils accusent la faillite du mouvement fasciste britannique de sir Oswald Mosley qui n'a pas présenté un seul candidat et le peu de prise qu'a sur les masses anglaises le communisme dont un seul représentant siégera aux Communes, à la place d'un travailliste qu'il a éliminé. Les dictatures, qu'elles soient de droite ou de gauche, répugnent au peuple anglais qui sent d'instinct, à la manière d'Aristote, que la sagesse est dans le juste milieu. L'orientation des partis conservateur et travailliste qui demeurent les deux grandes forces politiques en présence, témoigne également que l'extrémisme ne répond pas au sentiment national.

Ce qui, dans bien des cas, a déterminé le succès des candidats conservateurs, c'est l'esprit libéral que M. Baldwin a introduit dans la doctrine de son parti et dont parfois lui ont fait grief les « die-hards » de son extrême-droite; mais ceux-ci ne sont qu'une minorité. Le gros des élus conservateurs et en particulier l'élément jeune qu'il s'attache à initier à la

direction des affaires le suit ou le pousse même, pour mieux conjurer les dangers de l'étatisme socialiste, vers l'accomplissement de réformes sociales dans un régime de liberté. Cette évolution du vieil unionisme qui résulta de la scission libérale à l'époque de Joseph Chamberlain et de la bataille du Home Rule, est probablement, du point de vue de l'avenir des partis politiques anglais, le fait le plus important de l'heure présente. L'union nationale dont M. Baldwin a voulu préserver la fiction est essentiellement imprégnée de libéralisme. Ainsi s'explique l'attraction que cette nouvelle doctrine a exercée sur les masses libérales. Cette attraction ressort d'un examen comparé des scrutins de 1929 et de 1935, celui de 1931 ayant eu lieu dans des circonstances extraordinaires qui soudèrent momentanément libéraux et conservateurs. En 1929, le parti libéral, allant à la bataille sous son propre drapeau, et dans 513 circonscriptions, recueillit 3 308 510 suffrages. Au scrutin du 14 novembre dernier, les candidats de l'opposition libérale au nombre de 157 n'en obtinrent que 1 443 112 soit une diminution de 5 855 398. Comment se sont répartis ces suffrages? Les groupes de l'Union nationale ont été élus cette année avec 11 791 461 voix, tandis qu'en 1929 les conservateurs n'en avaient rassemblé que 8 656 473. La différence, soit 3 134 988, peut comprendre quelques centaines de milliers de travaillistes qui, dans tout le pays, ont suivi M. MacDonald dans son évolution, mais il reste un apport de près de 3 millions de voix dont l'origine libérale est des plus vraisemblables. Cette déduction se vérifie d'ailleurs par une comparaison similaire des suffrages travaillistes recueillis en 1929 et en 1935. Les partis de gauche, déduction faite des libéraux d'opposition, ont groupé en 1935, 8 767 264 voix au lieu de 8 389 512 en 1929, soit une augmentation de 400 000 voix. Si l'on tient compte des travaillistes qui, ralliés à l'Union nationale, ont manqué cette fois à l'appel et des modifications qu'a pu subir en six ans la démographie politique anglaise, on est fondé à penser que le Labour Party a pu bénéficier de quelque 800 000 suffrages émanant d'électeurs libéraux dans les circonscriptions où leur parti n'avait pas de candidat.

De la désintégration progressive du parti libéral anglais les conservateurs ont donc bénéficié dans une plus large mesure

que les travaillistes. Mais ceux-ci n'ont pas dit leur dernier mot. Bien qu'ils aient triplé leur effectif parlementaire, ils sont loin d'être satisfaits du scrutin et, recherchant les raisons de leur demi-échec, ils n'ont pas été longs à les découvrir dans l'aversion qu'inspirent aux libéraux, en quête de nouveaux cadres, les théories aventureuses de la Ligue socialiste dont sir Stafford Cripps s'est fait l'avocat indiscret. Celui-ci a d'ailleurs dû abandonner le Comité exécutif du Labour Party où dominent de plus en plus les conceptions de M. Herbert Morrisson, fondées sur la remarque que la socialisation traditionnelle est impuissante. Par son nouveau système de la coopération publique qui paraît appeler à rallier l'adhésion du gros des forces trade-unionistes et du puissant groupement des coopératives, M. Herbert Morrisson se présente comme l'architecte du futur programme travailliste : d'un programme de réformes positives dans le cadre constitutionnel et qui, s'il est adopté, aura de grandes chances d'affaiblir, au profit du Labour Party, l'attraction que vient d'exercer sur les masses libérales la politique de M. Baldwin et des jeunes conservateurs. Ainsi semble se préparer, sous l'impulsion d'un instinct national qui vise à reconstituer le système des deux grands partis, une nouvelle cristallisation politique dont le parti libéral fera les frais au fur et à mesure que ses chefs actuels disparaîtront. Mais ce parti qui connut une grande fortune au cours du XIXe siècle et ne compte plus aujourd'hui que 21 députés aux Communes, aura du moins le destin de s'ensevelir dans une manière de triomphe, car ses adversaires ne l'auront éliminé qu'en rendant à sa doctrine le suprême hommage de s'en être imprégnés.

Le parti travailliste national est également une des victimes du scrutin du 14 novembre. En 1931, il obtint 13 mandats législatifs. Dans le nouveau Parlement il n'en a plus que 8 et, comble d'infortune, il a perdu dans la bataille les deux seuls ministres qui n'aient pas été réélus, M. Ramsay MacDonald et son fils, M. Malcolm MacDonald. Il est, je crois, équitable d'ajouter que ces deux défaites eurent surtout un caractère personnel. Contre l'ancien leader du Labour Party, accusé d'apostasie politique, s'assouvirent de terribles rancunes. Un de ses anciens lieutenants le défia et le vainquit. Quant à

M. Malcolm MacDonald qui, au remaniement ministériel du 7 juin 1935, avait été promu, très jeune, au rang de Secrétaire d'État pour les Colonies, il fut apparemment victime de cet avancement où ses adversaires travaillistes ne voulurent voir qu'un acte de népotisme. L'un et l'autre maintenus provisoirement dans le Cabinet paraissent devoir retrouver à bref délai des mandats législatifs, mais à quel prix? M. Ramsay MacDonald a dû accepter la candidature que lui offraient les Associations conservatrices des universités écossaises, et son fils, l'offre de l'Association libérale de Ross and Cromarty de remplacer sir Ian MacPherson, député libéral national démissionnaire. S'ils sont élus, ils pourront continuer à se réclamer du principe de l'Union nationale, mais leur épithète travailliste ne sera plus qu'une fiction. Et c'est bien sans doute le sort que l'avenir réserve à tous les représentants du groupe minuscule des travaillistes nationaux.

***

Fort de sa retentissante victoire, comment M. Baldwin allait-il remanier son Cabinet? Il semble tout d'abord que le Premier Ministre ait voulu maintenir à l'honneur ceux qui avaient été à la peine et que le pays venait en quelque sorte de plébisciter. Lord Londonderry qui avait échappé de justesse à son élimination lors de la reconstruction gouvernementale du mois de juin fut exclu de la nouvelle combinaison. Il fut remplacé comme lord du Sceau privé par lord Halifax, ministre de la Guerre, dont le poste échut à M. Duff Cooper, secrétaire parlementaire à la Trésorerie. Par cette désignation, M. Baldwin confirmait son dessein de faire appel aux jeunes de son parti et son choix fut d'autant mieux accueilli que M. Duff Cooper, brillant orateur parlementaire, esprit cultivé et écrivain de talent, possède en outre un sens aigu de l'action qui pourra s'exercer utilement à la tête d'un important service en voie de réorganisation.

En remplaçant ainsi un conservateur par un conservateur et en gardant dans son Cabinet, quoique non réélus, M. Ramsay MacDonald et M. Malcolm MacDonald — celui-ci échan-

geant son poste de ministre des Colonies avec M. J. H. Thomas, secrétaire d'État pour les Dominions — M. Baldwin n'a pas modifié l'équilibre des forces des trois partis au sein du Gouvernement. On peut présumer que cette décision lui a été dictée par le souci de conserver à son administration l'utile façade de l'Union nationale. Mais M. Ramsay MacDonald et son fils occupent une position des plus anormales, car n'étant pas députés, ils ne peuvent, aux termes de la Constitution, siéger aux Communes. Aussi s'explique-t-on leur empressement à accepter les candidatures qui leur ont été offertes par des associations politiques non travaillistes.

La Constitution posait encore au Premier Ministre un problème assez délicat. Deux de ses collaborateurs, sir Philipp Cunliffe Lister, ministre de l'Air, et sir Bolton Eyres-Monsell, premier lord civil de l'Amirauté, désirant se retirer de la vie publique, n'avaient pas demandé le renouvellement de leur mandat. Il ne jugea cependant pas devoir se priver de leurs services. L'un et l'autre furent élevés à la pairie et, redevenant ainsi membres du Parlement sous les noms respectifs de lord Swinton et de lord Monsell, ils purent conserver leur portefeuille. Mais ils n'ont plus le droit de siéger aux Communes, et ne pourront donc pas prendre une part active aux importantes discussions qui s'y engageront sur le relèvement des forces de la défense. Si cette situation devait se prolonger, les députés qui sont, seuls, les représentants des contribuables, auraient quelque droit de se plaindre, mais tout donne à penser que dans l'esprit du Premier Ministre elle n'est que provisoire. Lord Monsell n'aurait d'ailleurs consenti, assure-t-on, à demeurer à l'Amirauté que pour représenter son gouvernement à la Conférence navale qui s'ouvrit le 9 décembre. On prévoit généralement qu'il se retirera après la clôture de la Conférence et qu'à ce moment d'importants changements seront introduits dans la composition du Cabinet.

De fréquentes allusions furent faites durant la période électorale, et dès après le scrutin, à la possibilité d'un retour de M. Winston Churchill dans les conseils gouvernementaux. Sa réconciliation avec M. Baldwin au lendemain du vote de la nouvelle constitution de l'Inde qu'il avait âprement critiquée était apparue, à beaucoup, comme le présage d'une rentrée dans

le Cabinet. On a prétendu que, s'il n'en fut rien, il faut en trouver la raison dans un article très dur pour l'Allemagne que l'éminent homme d'État publia dans une revue anglaise et qui provoqua de vives réactions de la part du gouvernement de Berlin. C'est sans doute une explication fantaisiste, le Premier Ministre n'étant pas homme à se laisser influencer par des exclusives prononcées de l'étranger. On peut plutôt penser que, jugeant équitable de conserver momentanément son équipe, M. Baldwin a remis à plus tard le grand remaniement où il songe déjà peut-être à s'assurer la précieuse collaboration de M. Churchill pour la réorganisation des services de la défense.

On croyait généralement que M. Baldwin profiterait de l'occasion que lui offrait la reconstruction de son gouvernement pour mettre fin à la direction bicéphale du Foreign Office, inaugurée en juin dernier par la double nomination de sir Samuel Hoare au Secrétariat d'État pour les Affaires étrangères et de M. Eden comme ministre sans portefeuille pour les affaires de la Société des Nations. La preuve était déjà faite, en novembre, que ce régime avait le grave inconvénient de créer un dualisme préjudiciable à la conception et surtout à l'exécution de la politique étrangère du pays; beaucoup pressentaient, dès ce moment, qu'avec deux personnalités aussi fortement accusées que sir Samuel Hoare et M. Eden, cette « dyarchie » risquait d'engendrer de dangereux flottements et d'aboutir à quelque fâcheuse ambiguïté. Ne croyant évidemment pas à l'imminence du péril, M. Baldwin se décida temporairement pour le *statu quo* et ce système serait encore en vigueur si une violente rafale de l'opinion publique n'avait emporté sir Samuel Hoare que M. Eden, plus heureux, vient de remplacer avec des responsabilités non divisées.

***

La crise que cette mutation a dénouée est d'ailleurs la première grande épreuve du nouveau cabinet Baldwin. Qui eût pu prévoir que sir Samuel Hoare, acclamé successivement aux Communes et à Genève, de juillet à octobre, comme le champion de la Société des Nations, se verrait brusquement

accusé en décembre de trahir les principes qu'il avait si éloquemment défendus? Et qui oserait prétendre, après avoir lu la justification qu'au lendemain de sa démission, il présenta au Parlement, dans la séance historique du 19 décembre, que l'ex-secrétaire d'État aux Affaires étrangères ne s'est pas associé aux propositions de Paris avec la pensée que c'était le moyen le plus sûr de sauvegarder la Société des Nations? L'histoire dira qui avait vu juste de l'homme d'État qui savait, ou de la foule qui ignorait. Pour l'instant, la question demeure posée et nous n'aurons pas la présomption d'y répondre. Examinons plutôt les aspects divers du drame politique qui s'est déroulé sous nos yeux et a retenu pendant quelques jours l'attention du monde entier.

A la base même de ce drame, il y a l'évolution lente, pénible, mais constante du peuple anglais vers le système de sécurité collective auquel nous nous ralliâmes dès le premier jour, parce qu'il nous apparut comme le moyen le plus efficace de protéger nos frontières contre une nouvelle invasion. L'Angleterre ne se sentant pas uniquement menacée comme la France sur une zone précise de ses côtes ou de son vaste empire, la League of Nations Union engagea sa campagne sur un plan moral, celui de la préservation de la paix par l'action collective. C'est ainsi qu'elle réussit, par une action patiente, à créer cette mystique de l'esprit de Genève dont le referendum pour la paix — le fameux Peace Ballot — organisé au début de 1935, révéla la force. Les politiques du Royaume-Uni découvrirent d'ailleurs peu à peu que la Société des Nations, avec son système d'obligations collectives qu'il n'est pas nécessaire de définir à l'avance vis-à-vis d'une puissance déterminée, offrait à la Grande-Bretagne la possibilité de continuer à pratiquer, sur le continent et dans le monde entier, cet arbitrage qui lui a si bien réussi dans le passé. Par surcroît, les Dominions se montraient de plus en plus férus de Genève où ils siègent sur pied d'égalité avec l'Angleterre et les autres grandes nations. Les dirigeants britanniques que préoccupe vivement, surtout depuis le vote du statut de Westminster en 1931, l'avenir de la solidarité impériale, se convainquirent sans peine qu'en cas de crise européenne ou mondiale, ils pourraient compter d'autant mieux

sur la coopération des Dominions que l'action aurait été décidée à Genève en vertu des obligations collectives qui découlent du Covenant. C'est ainsi qu'en l'an de grâce 1935, la grande majorité des Anglais, toutes classes comprises, était sincèrement attachée à la Société des Nations. Il faut noter toutefois que les masses populaires, mues par un élan sentimental et quasi-religieux, souhaitaient qu'on ne transigeât pas, quoi qu'il en pût coûter, avec les principes de Genève, tandis que parmi les politiques, certains appréhendaient pour la Société des Nations une épreuve au-dessus de ses forces et que d'autres voyaient dans l'affaire abyssine un champ d'expérience — un véritable test — pour découvrir la base la plus sûre de la politique extérieure britannique.

Je sais bien, certes, que l'agression s'est produite en une région du globe que l'on peut considérer comme la charnière de l'Empire, et qu'on ôtera difficilement de certains esprits l'idée que le zèle dont témoigne le peuple anglais pour la Société des Nations s'explique surtout par ce fait géographique. Ma conviction profonde, basée sur une enquête de chaque jour depuis que le conflit a éclaté, c'est que ceux qui pensent ainsi se trompent et commettent une injustice. Au surplus, la tornade qui vient d'emporter sir Samuel Hoare et qui est due à une crise de la conscience politique anglaise, devrait suffire à rectifier ce jugement.

Que s'est-il donc passé? Reconnaissons-le franchement : on a été victime de formules irréelles, dont une, en particulier, figure dans le dernier discours du trône. Nous pensons à celle qui recommande la recherche d'un règlement acceptable pour les trois parties en cause : l'Italie, l'Abyssinie et la Société des Nations. Solution aussi impossible que la quadrature du cercle. C'est bien d'ailleurs ce que comprit sir Austen Chamberlain lorsque, dans le débat sur l'Adresse, il réclama que fût réservé à la Société des Nations le droit de juger de l'équité du règlement. Comment concilier, en outre, la double résolution qu'il ne faut pas que l'agression paie et qu'on s'interdise les sanctions militaires. En vérité, les opinions publiques — surtout l'anglaise — furent égarées par ces formules qui méconnaissent la réalité des faits. Dans ces conditions, les propositions de Paris devaient inévitablement pro-

voquer ici de vives réactions populaires. Elles ne pouvaient, d'une part, satisfaire les trois parties en cause, ce qui explique le télégramme du Foreign Office recommandant à sir Sydney Barton, ministre à Addis-Abeba, d'user de toute son influence pour amener l'Empereur à accorder une considération attentive et favorable à ces propositions et surtout à ne pas les rejeter à la légère. En outre, comme elles étaient plus avantageuses pour l'Italie que celles du Comité des Cinq, elles appelaient le reproche de constituer une prime à l'agression.

Sir Samuel Hoare n'en ignorait point les défauts, mais, ainsi qu'il devait l'expliquer avec force aux Communes, le lendemain de sa démission, il y souscrivit plutôt que de proposer l'ajournement de l'embargo sur le pétrole et pour conjurer le danger d'une guerre plus étendue qui aurait inévitablement consommé la ruine de la Société des Nations. Ce fut là le thème fondamental de sa justification. Ce fut aussi, sans doute, la raison majeure qui, au lendemain de l'accord de Paris, détermina M. Baldwin à accepter ces propositions et à les faire avaliser par le Cabinet. Et nous retrouvons ici la preuve que les dirigeants britanniques tiennent sincèrement, pour des raisons de politique générale, à empêcher l'effondrement de la Société des Nations. M. Baldwin attesta lui-même une fois de plus, le 19 décembre, cette vive préoccupation de sauver le système genevois lorsqu'il signala aux Communes que « la prochaine fois qu'on pourra avoir à y recourir, le théâtre de l'action pourrait être plus près de l'Angleterre que ne l'est la Méditerranée ». Mais comment, avec un tel sentiment, fut-il conduit à accepter la démission de son ministre des Affaires étrangères? Quand on examine les circonstances dans lesquelles se produisit ce changement d'attitude, on ne peut s'empêcher de songer tout d'abord au texte biblique qu'un grand incendie peut naître d'une petite flamme. Si, en effet, un malencontreux accident de patinage n'avait pas empêché sir Samuel Hoare de rentrer immédiatement de Suisse et de faire sur l'heure, en qualité de ministre, la puissante démonstration qu'il devait faire dix jours plus tard de son banc de député, il est quasi-certain que la situation aurait évolué d'autre manière, qu'on serait sorti du cercle infernal où le monde semble emprisonné et qu'on aurait amené les deux

belligérants autour d'un tapis vert. Son absence prolongée permit aux adversaires du gouvernement de faire jouer à fond cette mystique de la Société des Nations à laquelle l'âme anglaise est en proie. Cette campagne réussit d'autant mieux qu'elle fut menée au nom de l'honneur national et du respect des engagements pris pendant la période électorale. Des partisans du gouvernement, les jeunes conservateurs en particulier, s'y associèrent, et M. Mussolini, commettant la faute de renouveler à Pontinia son attitude de défi, accrut encore le nombre des mécontents. L'opposition au plan de Paris prit alors, avec l'aide de grands journaux conservateurs comme le *Times*, l'ampleur d'un raz de marée qui plaça le Premier Ministre en face d'un redoutable problème politique. Le régime d'Union nationale pouvait sombrer dans l'aventure et l'unité du parti conservateur était en péril. M. Baldwin allait-il courir ce double risque au lendemain d'un grand triomphe électoral? On devine sans peine la crise de conscience qu'il dut traverser, et on ne saura peut-être jamais la douleur qu'il éprouva à laisser se sacrifier un vieil ami qui avait conservé toute son estime et qui n'avait eu apparemment qu'un tort, celui de trancher trop radicalement dans le vif pour ouvrir la voie à un règlement pacifique auquel il faudra peut-être revenir un jour. On a relevé que la défense du Premier Ministre devant les Communes fut faible. En pouvait-il être autrement? Placé dans l'impossibilité de défendre les propositions de Paris qu'il avait finalement abandonnées, et se sentant moralement obligé de rendre hommage à la loyauté de son ministre, ses déclarations devaient nécessairement révéler un grand embarras. On eut l'impression qu'il avait pris le parti de conserver son secret, ce secret dont il disait neuf jours plus tôt que s'il eût pu le dévoiler, pas une voix ne se serait prononcée contre lui. Ce mystère encore inéclairci commande en tout cas qu'on en juge qu'avec la plus grande circonspection. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que toute cette crise, les élections qui l'ont précédée et bien d'autres événements britanniques de l'année 1935 se sont accomplis sous le signe du réarmement allemand...

Cela dit, il reste que sir Samuel Hoare n'est plus à la tête du Foreign Office et qu'il y a été remplacé par M. Eden. On s'est

livré à bien des conjectures sur l'accent que le nouveau ministre imprimera à la politique extérieure de son pays. A cet égard, l'élément personnel ne peut manquer de jouer un rôle dans la façon dont cette politique sera conduite désormais. De manières polies, d'éducation raffinée, le nouveau Secrétaire d'État a l'allure d'un aristocrate, ce qui lui confère une réelle distinction dans un Parlement où les aristocrates sont moins nombreux qu'autrefois. Mais il n'a rien de l'indolence ou de l'indifférence ennuyée dont se parent volontiers les fils de famille. Ayant délibérément fait de la politique sa carrière, il a pris très au sérieux ses devoirs parlementaires et s'est spécialisé dans l'étude des problèmes internationaux. Son activité s'est surtout déployée à Genève et on a pu dire de lui que sur le plan de la Société des Nations il s'était mis à la recherche du Paradis perdu; mais son labeur ne lui a pas encore permis de nous donner une nouvelle édition du Paradis retrouvé. Lorsqu'il n'était que ministre pour les affaires de la Société des Nations M. Eden a peut-être fait preuve d'un certain rigorisme genevois dans l'affaire éthiopienne. Certains ont fait observer qu'il avait pu être tenté de magnifier une fonction nouvelle en Angleterre et unique au monde. Cette préoccupation, à supposer qu'il l'ait eue, ne s'imposera plus demain avec la même force à son esprit nuancé et il serait humain au contraire que, sachant les tendances qu'on lui prête, il mît une certaine coquetterie à se montrer prudent et souple. Son passé est là, au surplus, pour témoigner de ses dons diplomatiques. N'est-ce pas lui qui fut l'artisan des deux négociations dont la Société des Nations a retiré le plus grand crédit, nous voulons dire l'envoi d'un contingent britannique dans la Sarre et le règlement du conflit entre la Hongrie et la Yougo-Slavie après l'assassinat du roi Alexandre. Il hait la guerre avec la passion d'un homme qui l'a faite et sait ce qu'elle signifie. Son esprit se rebelle à l'idée de nouvelles hécatombes. Pour sauver la paix il a mis sa confiance dans le système de sécurité collective que représente Genève, mais, formé à l'école du fait, il ne peut pas ignorer les réalités de la présente situation et qu'à vouloir trop demander à la Société des Nations il risquerait de la briser au lieu de la servir.

La tentative de conciliation que représentait le plan de

Paris a avorté, mais il ne fait plus guère de doute que l'offre aurait pu être retenue comme base de discussion si l'Italie s'y était ralliée dès le premier jour et si l'opinion publique en Grande-Bretagne avait été mieux informée. Ces deux conditions seront-elles remplies un jour prochain? On ne sait, car ce sont apparemment les mouvements des armées qui vont influencer en grande partie, pendant quelque temps, l'évolution des problèmes diplomatiques. Ce qu'on peut dire, en attendant, c'est que le discours justificatif de sir Samuel Hoare aux Communes a amorcé le redressement de quelques erreurs d'appréciation. Il y a encore, certes, beaucoup de désarroi dans les esprits, mais le doute se glisse peu à peu dans les consciences. On ne peut pas ne pas se dire qu'un homme d'État dont on reconnaît unanimement les qualités d'intelligence et de labeur et qui trouva dans son patriotisme le courage de braver l'impopularité et de sacrifier son portefeuille doit avoir eu de fortes raisons d'agir comme il l'a fait. On ne peut pas ne pas réfléchir aux dangers qu'il a signalés ou laissé deviner, et qui dérivent de la gravité de l'embargo sur le pétrole, d'une prolongation de la tension en Méditerranée, des troubles égyptiens, de la paralysie britannique en Extrême-Orient, des répercussions du conflit en Europe, et de l'épuisement en Afrique, dans une lutte de blancs contre noirs, d'un pays dont la collaboration est nécessaire au maintien de la paix sur le Continent. On ne peut pas ne pas se demander s'il faut se féliciter sans réserve que dans une affaire de politique étrangère, ce soit l'opinion publique qui triomphe et le chef responsable qui capitule. Sans doute persiste-t-on à penser — et à juste titre d'ailleurs — que les propositions de Paris consacraient une violation du droit, mais peut-être commence-t-on à s'apercevoir que le problème ayant été faussé dès l'origine, il n'y a plus de solution possible que dans un compromis entre les notions de justice et de paix. Peut-être aussi l'idée commence-t-elle à poindre qu'il faudra un jour trancher le nœud gordien de cette opposition entre la justice et la paix et que ce qu'on peut simplement reprocher à sir Samuel Hoare et à M. Laval, c'est d'avoir agi d'une façon prématurée.

Il est impossible de dire quel chemin ces inévitables réflexions ont pu faire dans l'esprit anglais, de même qu'on

ne peut savoir si M. Mussolini regrette aujourd'hui de n'avoir pas acquiescé sans réticence au plan de Paris et s'il répondrait plus favorablement à un nouvel effort de conciliation. De cet effort, l'heure n'est certainement pas venue. Une occasion manquée tarde généralement à se reproduire et l'on peut toujours craindre que de graves développements ne viennent modifier les données du problème; mais à supposer qu'on parvienne à empêcher l'extension du conflit, il ne semble pas téméraire de prévoir que l'Angleterre et la France seront conduites à reprendre un jour la tâche que la Société des Nations leur a confiée et qui vient d'être brusquement interrompue. On verra donc peut-être M. Eden et M. Laval fixer les termes d'une nouvelle base de discussions qui ne sera pas sensiblement différente de celle à laquelle avait souscrit sir Samuel Hoare. L'événement pourrait même se produire avant que M. Baldwin ne juge opportun de procéder à un nouveau remaniement de son Cabinet. Aussi prévoit-on couramment que la retraite de l'ex-secrétaire d'État ne sera que momentanée, qu'il n'y aura eu dans sa carrière qu'une simple éclipse, accident que connaissent toutes les étoiles, et que la belle dignité avec laquelle il s'effaça par esprit patriotique aura marqué sa personnalité d'un cachet de romantisme susceptible d'aider à une nouvelle ascension. Tout porte à croire qu'il occupera quelque poste important dans le nouveau cabinet Baldwin. Mais, au fait, sera-ce sûrement un cabinet Baldwin? On a fait récemment allusion à l'éventualité d'une retraite du Premier Ministre et M. Oliver Baldwin, son fils, a même indiqué qu'elle pourrait se réaliser dans un délai assez proche. On n'ignore d'ailleurs pas qu'ayant accepté le pouvoir dans la seule ambition de servir, le Premier Ministre actuel n'en garde la charge que par devoir. S'il avait le sentiment que la récente crise a affaibli son autorité dans le pays et dans son parti, on peut être sûr qu'il n'hésiterait pas à rentrer dans le rang. Et, dans l'histoire toujours si curieuse de cette grande démocratie, ce ne serait pas un spectacle banal que celui d'un chef de gouvernement abandonnant volontairement la direction des affaires au lendemain d'un triomphe électoral qui fut essentiellement, de l'avis de tous, son propre triomphe.

JEAN MASSIP

LA GRIPPE

L'hiver est la saison de la grippe, chacun le sait, mais le mot de grippe désigne bien des cas différents. C'est bien souvent le nom que l'on donne facilement à de légères indispositions, et que l'on emploie comme prétexte à des excuses mondaines. En réalité, la grippe est une véritable maladie, les cas sont habituellement bénins, mais ils apparaissent en série, transmis de l'un à l'autre, en poussées de courtes épidémies. Les formes légères peuvent cependant s'aggraver et donner lieu, surtout chez l'enfant et le vieillard, à des complications redoutables. Certaines années, les épidémies deviennent plus graves, les malades sont nombreux, les complications fréquentes. Enfin notre mémoire évoque les souvenirs émouvants de la grippe de 1918-1919 : on se réjouissait de voir approcher la fin de la guerre, une épidémie terrible apparut, frappant en masse ceux que la guerre avait épargnés. Les jours heureux de l'armistice furent assombris par des deuils cruels

Nous chercherons à montrer ici quelle relation existe entre des affections qui semblent si différentes et à expliquer les aspects si variés que prend la grippe.

La grippe bénigne est celle que chacun connaît par expérience. Au cours de l'hiver, on voit apparaître presque en même temps un grand nombre de cas d'une maladie légère. Ils se propagent nettement dans une famille, dans une école, dans une caserne. Les symptômes sont bien banals : ils ressemblent beaucoup au vulgaire « rhume ». Le malade se plaint

de maux de tête violents, il se mouche, éternue, les yeux larmoient, il est pris d'une toux sèche, pénible, quinteuse; mais on note des caractères particuliers : le début des malaises est souvent brutal et soudain, la fièvre est élevée, pouvant atteindre 40° dès le premier jour, le mal de tête est pénible, il s'accompagne de douleurs diffuses, dans le dos, dans les reins, dans les membres. Il y a une courbature violente. Cette intensité des douleurs et de l'atteinte du système nerveux est très spéciale et caractérise précisément la grippe. La maladie est de courte durée. Le deuxième ou le troisième jour la fièvre tombe, les symptômes d'atteinte des voies respiratoires supérieures (toux, catarrhe nasal, enrouement, signes de bronchite légère) s'atténuent ou disparaissent et la guérison survient, retardée parfois par une légère recrudescence fébrile. Un fait bien souvent observé est que cette petite grippe, courte et d'apparence bénigne, laisse après elle une grande fatigue, un abattement marqué, disproportionné avec ce qu'a été la maladie : cette asthénie post-grippale est assez spéciale et aide parfois à faire le diagnostic rétrospectif d'un cas méconnu.

Malgré le caractère bénin de la plupart des grippes, c'est une maladie qui demande à être surveillée et dont la terminaison n'est pas toujours aussi simple et aussi heureuse. La fièvre peut se prolonger, sans qu'il paraisse y avoir de localisations particulières et, parfois, après plusieurs jours de fièvre persistante, s'accompagnant d'une grande fatigue, d'une altération de l'état général, le diagnostic paraît douteux, on pense à une fièvre typhoïde anormale, à une infection mal déterminée et on demande aux examens du laboratoire de préciser la nature de la maladie. La guérison survient alors et rassure malade et médecin. La convalescence pourra être assez longue et souvent après la chute de la fièvre, on retrouve les signes d'une complication pulmonaire qui ne s'était pas manifestée nettement pendant la maladie elle-même.

Malheureusement la grippe peut s'accompagner de complications, dont certaines sont redoutables.

Chez l'enfant, les accidents banals de rhume de cerveau et d'angine peuvent prendre une grande intensité. Les saignements de nez sont fréquents, plus émouvants, pour les mères,

qu'ils ne sont graves. Le danger de la grippe réside dans l'infection fréquente des sinus osseux, situés autour des fosses nasales, dans les os maxillaires et frontaux : leur suppuration est grave, et peut entraîner des interventions sérieuses. L'apparition d'une otite suppurée doit toujours être surveillée et il n'est point besoin d'insister sur les périls des mastoïdites, voire des méningites ou des infections cérébrales méningées et même générales qui peuvent en résulter. Ces graves complications sont heureusement relativement rares et les interventions chirurgicales ont rendu leur pronostic moins sombre.

Le vieillard est souvent victime de la grippe : chez lui, la maladie ne paraît pas plus grave au début, mais elle se complique fréquemment d'accidents pulmonaires, de congestion, de broncho-pneumonie. Sa résistance est faible; chez lui, la grippe prend un caractère spécial de gravité et les complications respiratoires sont bien souvent mortelles.

Un être jeune en bonne santé ne doit pas se croire à l'abri des complications de la grippe. Pour peu qu'il soit atteint dans sa résistance, et surtout s'il a fait quelque imprudence, négligé et promené une grippe légère, il peut être atteint de pneumonie ou de broncho-pneumonie grippale. La complication peut prendre un caractère grave, s'étendre et amener la mort; ces cas sont heureusement exceptionnels en dehors des grandes épidémies de grippe, mais il est beaucoup moins rare que la pneumonie grippale se termine par un abcès du poumon ou une pleurésie purulente; la guérison sera lente et difficile, elle ne s'obtiendra souvent qu'au prix d'une intervention chirurgicale.

Malgré l'existence de ces complications, malgré la possibilité de quelques cas malheureux, nous n'observons généralement que des cas bénins et le nombre des malades reste assez limité.

Les grandes épidémies de grippe donnent, nous le verrons, des symptômes assez voisins de ceux des grippes banales, mais la maladie prend une tout autre violence et surtout elle se généralise d'une façon remarquable.

La grippe épidémique n'est pas une maladie nouvelle. Il est assez curieux que l'apparition des deux dernières grandes épidémies, celles de 1889 et de 1918, ait chaque fois

fait croire à l'éclosion d'un fléau inconnu. Certaines relations font penser que la grippe a sévi dès le temps d'Hippocrate. Sans remonter si loin, dans les descriptions très précises des maladies qui ont dévasté toute l'Europe aux XIVe, XVe et XVIe siècles, on retrouve tous les caractères de la grippe. Au XVIIIe siècle, apparut le nom d'influenza, et des épidémies répétées ont très certainement été grippales.

En 1837, l'Europe fut atteinte par une violente épidémie. Elle fut assez intense à Lyon, par exemple, pour amener la fermeture des tribunaux, théâtres, cours publics. Cette épidémie de grippe aurait fait plus de victimes en France et en Angleterre que l'épidémie de choléra de 1832, qui a laissé le souvenir d'un terrible fléau.

A la fin novembre 1889, on vit apparaître à Paris de nombreux cas d'une maladie nouvelle. L'épidémie se répandait avec une très grande rapidité, faisant le vide parmi les élèves des écoles, dans le personnel des magasins et les bureaux. Le début était brusque, quelquefois si brutal que les malades s'affaissaient dans la rue. Des familles entières étaient frappées. Les médecins payaient leur tribut à l'épidémie et, dans un grand hôpital, il ne restait qu'un médecin valide pour assurer tous les services. Les premiers cas semblaient si bénins que les plus éminents hygiénistes croyaient pouvoir rassurer le public sur l'innocuité de la maladie. Cependant en peu de semaines les cas devenaient infiniment plus sérieux. Les profanes étaient surpris de la fréquence des éruptions cutanées, mais le nombre des pneumonies et des complications respiratoires allait croissant. L'épidémie atteignait un caractère de grande gravité et en décembre 1889 le nombre des décès était le double de ce qu'il avait été en décembre 1888. C'était l'épidémie d' « influenza », qui n'a pas été oubliée. Les premiers cas auraient débuté en Asie Centrale en mai 1889, pour atteindre Moscou et Saint-Pétersbourg à la fin octobre et début de novembre. A la fin novembre, toute l'Europe était atteinte, puis la grippe, car l'influenza n'était que la vieille grippe, bien connue, se propageait en Amérique, au Cap; et au début de 1890 on la retrouvait à Suez, puis aux Indes et en Australie.

Les symptômes et les complications avaient la gravité

et la fréquence de la grippe habituelle, mais leur diffusion en faisait une épidémie de haute gravité.

Ces caractères devaient se retrouver en 1918, mais encore accrus et plus dramatiques, au milieu des horreurs de la guerre mondiale, dans des conditions de vie, dans des brassages d'humanité qu'on n'avait encore jamais vus. Depuis l'épidémie, dix-sept ans ont passé, bien des événements se sont produits qui ont pu faire oublier les drames de la grippe, et les jeunes générations n'en ont pas vécu les moments pénibles. La marche de l'épidémie fut très spéciale : elle se fit en deux étapes : au printemps de 1918, il se déclara un peu partout, subitement, de très nombreux cas d'une maladie très bénigne et très courte, puis à partir du mois d'août jusqu'à la fin de l'année, les cas reparurent nombreux, mais infiniment plus graves, avec un caractère de malignité et de brutalité qui parut incompréhensible. A ce moment la grippe fut un véritable désastre.

La grippe paraît avoir débuté dans toute l'Europe au mois d'avril. A Paris, les premiers cas sont signalés à la fin avril par Chauffard et A. Netter. J'ai pu à ce moment en observer moi-même une épidémie très caractéristique dans un hôpital militaire : le 24 avril, au matin, mon assistant doit interrompre son service en raison d'une fièvre élevée, et il me signale qu'un grand nombre de malades de l'hôpital sont atteints. Dans une salle où dix-huit soldats sont en observation pour des affections diverses, presque toutes chroniques, dix malades sont pris, depuis la nuit ou le matin, d'une température de 39°, avec malaises, frissons, mal de tête plus ou moins violent et courbature intense. La fatigue extrême et les douleurs dans les membres étaient très marquées chez tous. C'étaient, à n'en pas douter, les caractères de la grippe. La température de tous ces malades montait le soir à 40°, se maintenait le lendemain matin et revenait à la normale le lendemain soir. Il persistait chez presque tous les malades de la courbature et une grande asthénie. Le 24 avril, en même temps que la grippe se déclarait dans cette salle, elle atteignait quelques autres malades, l'infirmière, les infirmiers blancs et l'infirmier annamite de la salle des grippés. Le lendemain, les quinze infirmiers annamites de l'hôpital, logés dans

le même casernement, étaient à leur tour atteints de grippe typique, mais très bénigne chez presque tous. Je m'attendais à une généralisation de la maladie, il n'en fut rien. Dans la garnison, il n'y eut qu'un assez petit nombre de cas dans les divers dépôts régimentaires. Mais au même moment, il se développait dans les villes voisines des petites épidémies localisées et vite terminées. C'était donc en définitive une poussée très nette de grippe, caractéristique par son début, ses signes, sa propagation rapide, mais on ne pouvait que se réjouir de la parfaite bénignité des cas. Ce que j'ai observé, on le retrouve avec des caractères identiques, pour les cas étudiés aux armées, à Paris et dans les diverses parties de la France.

On avait affirmé trop tôt le peu de gravité de l'épidémie, comme on l'avait fait en 1889, et les médecins qui avaient observé l'influenza de cette époque avaient justement mis en garde contre une aggravation éventuelle de l'épidémie. A partir du mois de juillet, les faits ne leur donnèrent que trop raison. La grippe semblait terminée, mais on commençait, malgré la rareté des nouvelles de l'étranger admises par la censure, à parler d'une grave épidémie, assez mystérieuse, qui sévissait en Allemagne et en Suisse. On savait que l'Espagne était également atteinte par une grave maladie — d'où le nom de « grippe espagnole » qui fut donné aux premiers cas graves observés.

Il semble que les premiers frappés aient été des grands blessés, prisonniers de guerre évacués d'Allemagne en Suisse, puis rapatriés. Il ne paraît pas qu'une origine espagnole ou suisse puisse être attribuée à la forme grave de cette deuxième poussée grippale. Au moment où l'on croyait l'épidémie éteinte, partout, aux armées comme sur tout le territoire, se déclarent des cas graves, en même temps que les cas bénins redeviennent nombreux. On signale, à la même époque, des formes suraiguës, où la mort survient en quelques heures en dépit de tous les soins et de toutes les tentatives thérapeutiques. L'apparition simultanée de cas nombreux de pneumonie parut d'abord une coïncidence, une sorte de série curieuse d'accidents respiratoires, puis leur nombre croissant, leur gravité impressionnante accréditèrent dans le public, et aussi chez les médecins, l'idée qu'une

épidémie nouvelle se propageait, un mal inconnu sans rapport avec la grippe habituelle. Cette impression paraissait à certains d'autant plus acceptable que les cas légers observés au printemps semblaient sans rapport comme cause, comme nature et comme évolution avec la maladie brutale de l'automne.

Les médecins français qui ont soigné des grippés, c'est-à-dire tous les médecins de ce temps, et les innombrables observateurs du monde entier ont fini pourtant par s'accorder : l'épidémie de 1918, de son début à sa terminaison, a été, sans aucun doute, une épidémie de grippe.

Le plus grand nombre des cas a été heureusement de caractère bénin : début brusque, avec courbature et maux de tête, fièvre élevée, quelques troubles respiratoires, de la toux, puis très rapidement tout rentrait dans l'ordre. Mais, fréquemment aussi, après un début banal, la température persistait, la toux, l'oppression augmentaient. A l'auscultation, aux signes de bronchite, très fréquents et sans gravité, s'ajoutaient les symptômes de congestion pulmonaire. Parfois, après quelques jours, une aggravation se produisait, on constatait des signes de pneumonie ou de broncho-pneumonie, l'état général devenait mauvais, l'oppression extrême, des troubles cardiaques compliquaient encore l'état, et la mort survenait trop souvent; le malade offrait un aspect saisissant : le visage et les extrémités bleues, la respiration haletante, la faiblesse extrême; on pouvait voir ces complications évoluer en quelques heures et tel malade, qui la veille était atteint de la forme banale de la grippe, succombait vingt-quatre à quarante-huit heures plus tard, quelles qu'eussent été la rapidité des soins, la multiplicité et l'énergie des traitements mis en œuvre. Sans doute maintes broncho-pneumonies guérissaient, mais leur évolution était habituellement longue et laissait paraître des foyers successifs. La guérison ne se faisait souvent qu'après de pénibles complications, dont les plus fréquentes étaient des suppurations pulmonaires et pleurales. Inutile de dire que la convalescence de ces formes graves était très pénible.

Les cas les plus terribles étaient ceux où d'emblée la maladie prenait une marche foudroyante : dès le début la température

très élevée, la teinte violacée de la face, l'oppression intense, due à l'encombrement des bronches par de l'œdème, enfin une angoisse extrême faisaient présager la mort qui survenait en quelques heures.

En maintes circonstances, on signalait des hémorragies nasales, pulmonaires, digestives qui contribuaient à accroître l'inquiétude générale.

En réalité tous les symptômes, toutes les complications, et même les formes les plus graves, avec asphyxie progressive avaient été observés auparavant dans les épidémies de grippe: soit dans les vieilles descriptions, soit dans les souvenirs des médecins qui avaient observé l'influenza de 1889, on retrouvait des cas analogues. Les formes foudroyantes et malignes qui ont été particulièrement fréquentes en 1918, étaient déjà connues. Il ne s'agissait ni de peste, ni de choléra, ni d'une maladie mystérieuse : le diagnostic de grippe peut s'appliquer à ces formes suraiguës, comme aux formes pneumoniques, comme aux formes bénignes.

Ccertaines complications comme les éruptions cutanées et les otites étaient moins fréquentes en 1918 qu'en 1889. On a noté d'autre part que l'influenza de 1889 avait été particulièrement fréquente et grave chez les vieillards, augmentant terriblement la mortalité des gens âgés et des débilités. Au contraire, en 1918, la maladie semblait frapper avec prédilection les sujets jeunes, et parmi eux les plus forts, les plus robustes. Il était doublement cruel, après tant de morts dues à la guerre, de voir les hommes les plus solides, ceux qui avaient surmonté toutes les fatigues de la campagne, succomber en peu de temps à la maladie. Une autre particularité terrible était la gravité de la maladie chez les femmes en couches. Au contraire les malades, et en particulier les tuberculeux, ont paru relativement peu atteints. Quant aux vieillards, épargnés assez souvent, on s'est demandé s'ils ne devaient pas cette immunité relative à ce qu'ils étaient protégés par l'influenza de 1889 : celle-ci les aurait en quelque sorte vaccinés contre la grippe de 1918.

Une immunité analogue paraît avoir été conférée par la grippe bénigne du printemps contre la grippe grave de l'automne. Il n'y a pas eu là, malheureusement, une règle absolue,

cependant de très nombreux observateurs ont noté que les sujets atteints au printemps sont restés indemnes lors des poussées de la fin de l'été. J'ai été moi-même très frappé de ce fait que, des quinze infirmiers annamites que j'avais vus atteints de grippe en avril, aucun ne fut malade ensuite, et cependant ils furent particulièrement exposés à la contagion en soignant pendant les mois suivants de nombreux malades atteints des formes les plus graves de la grippe.

Les descriptions donnent une idée imparfaite de ce que fut cette épidémie à ceux qui n'en ont pas vécu les heures tragiques. On a du mal à se représenter le nombre immense des cas; des familles entières étaient atteintes et couchées en même temps, les hôpitaux étaient encombrés et les médecins débordés; aux armées, des bataillons avaient tous leurs hommes et leurs officiers malades, et seuls les plus atteints étaient évacués vers les formations sanitaires. Ce n'était pas seulement le nombre des cas qui causait un profond émoi; les cas graves, les formes rapidement mortelles frappaient les imaginations et, à la faveur de rumeurs absurdes sur l'origine mystérieuse du fléau, il régnait une véritable terreur.

L'épidémie semblait une nouvelle conséquence de la guerre. Mais les nations belligérantes n'avaient pas le triste privilège de la grippe. Le monde entier était progressivement atteint, et la maladie était aussi répandue et meurtrière en Amérique, en Asie, en Afrique, et jusqu'en Océanie. Les statistiques donnent des taux effroyables de mortalité. M. Hersch dans la *Revue de Paris* du 1er février 1935 a indiqué des chiffres fournis par les statistiques officielles et qui sont probablement encore au-dessous de la réalité. Pour la France, on évalue le nombre des décès à au moins 200 000, d'aucuns disent 300 000, dont 29 000 pour Paris seulement. Le Royaume-Uni aurait eu 200 000 décès, l'Allemagne 400 000, l'Italie plus de 430 000, l'Espagne, 150 000. Pour l'Europe, on évalue le nombre des décès à 2 500 000. L'Amérique aurait été moins frappée, avec 600 000 décès aux États-Unis, 400 000 au Mexique, 125 000 au Brésil. Mais les chiffres les plus élevés furent atteints en Asie, où les conditions d'hygiène et d'alimentation se trouvaient bien pires que dans les États belligérants eux-mêmes. S'il n'y eut que

250 000 décès au Japon, 200 000 en Perse, 150 000 aux îles Philippines, on estime que sept millions d'hommes furent emportés par la grippe dans les Indes britanniques, un million et demi dans les états indigènes des Indes; en Chine la grippe fut également très grave, mais les données numériques manquent. On n'exagère pas en disant que le nombre des décès par la grippe en Asie ne fut pas inférieur à dix millions. M. Hersch évalue à un million le nombre des décès pour le reste du monde (150 000 en Égypte, 140 000 dans l'Union Sud-africaine). Parmi les populations primitives de l'Océanie où la grippe fut apportée par les navires, la mortalité fut énorme : 8 000 morts pour les 30 000 habitants des Samoa; à Tahiti, 25 p. 100 de la population de Papeete a péri. On peut donc admettre que le chiffre total de la mortalité par la grippe dans le monde a atteint *quinze millions*.

Cette formidable épidémie se prolongea en France jusque vers le mois de mars 1919. L'hiver suivant, on nota une recrudescence des cas de grippe. Heureusement, ni par le nombre, ni par la gravité, cette reprise d'épidémie ne ressemblait à ce qu'on avait déploré l'année précédente. La reprise de l'épidémie avait pu être prévue, car, après l'épidémie d'influenza de 1889, le même fait s'était produit. Dans l'histoire des épidémies anciennes, l'apparition d'une petite épidémie après la grande est de règle.

On voit donc que la grippe se présente sous deux grands aspects : les cas sporadiques, faiblement contagieux, le plus souvent bénins, apparaissent chaque hiver; les épidémies survenant brusquement, généralisées et meurtrières. Mais entre ces deux formes extrêmes, il est des années où l'on assiste au développement d'épidémies nettes, mais limitées. Au cours de l'hiver 1929, on a pu étudier à Paris une épidémie importante, véritable réduction de l'épidémie de 1918. Les cas étaient nombreux, les complications pulmonaires fréquentes et graves et certains malades, heureusement très rares, présentaient le facies cyanosé, la dyspnée extrême, les signes d'œdème pulmonaire que nous avons décrits. De telles épidémies nous paraissent de haut intérêt : elles représentent la transition entre les grippes saisonnières, selon l'expression du professeur Bezançon, et les grippes épidémiques; elles sont un

argument en faveur de l' « unicité » de la grippe, quelles que soient ses manifestations.

La meilleure preuve de l'unité de la grippe serait fournie par la constatation d'un microbe spécifique. Les recherches n'ont pas manqué. Elles furent particulièrement nombreuses au cours de l'épidémie de 1889. En 1892, Pfeiffer décrivit un microbe assez petit, un coccobacille, qu'il avait retrouvé dans l'expectoration et le suc pulmonaire des grippés. Ce microbe ne se cultive que sur certains milieux spéciaux et cela expliquerait qu'il n'ait pas été trouvé auparavant par les nombreux bactériologistes attelés à la recherche du microbe de la grippe. Le rôle attribué au coccobacille de Pfeiffer fut un certain temps considéré comme démontré, cependant on ne le retrouvait pas de façon générale, il manquait dans un certain nombre de grippes sporadiques, enfin on le retrouvait dans l'expectoration d'individus non grippés. Sa valeur comme microbe spécifique était même mise en doute, et l'épidémie de 1918 n'a pas résolu le problème : un certain nombre d'auteurs l'ont bien retrouvé : la présence du bacille de Pfeiffer a été constatée dans les expectorations et même dans le sang des grippés, il semble même que sa présence ait été surtout décelée au début de l'épidémie, comme s'il était responsable des premiers accidents. Cependant ces constatations n'ont pas été assez générales pour qu'on puisse reconnaître au bacille de Pfeiffer un rôle exclusif et même prépondérant dans la grippe.

Les microbes les plus souvent retrouvés dans les expectorations, dans les poumons et les suppurations sont le pneumocoque et le streptocoque. Le pneumocoque est, on le sait, l'agent de la pneumonie et d'un grand nombre de broncho-pneumonies. Le streptocoque se retrouve aussi dans les broncho-pneumonies et les suppurations pleurales. Les complications respiratoires de la grippe sont donc dues aux mêmes microbes que ceux que l'on rencontre dans ces affections en dehors de la grippe. On admet que le pneumocoque et le streptocoque sont les agents d'infections secondaires, mais qu'ils n'entrent en jeu et ne prennent leur violence que sous l'influence du microbe inconnu de la grippe.

Les recherches n'ont pas manqué en 1918 et de nombreuses variétés microbiennes ont été considérées comme jouant un

rôle dans la grippe. Les résultats les plus intéressants sont ceux qui ont été rapportés par Ch. Nicolle et Le Bailly. Ils ont déterminé chez le singe une infection expérimentale rappelant la grippe en inoculant des sécrétions de grippés, et ils ont reproduit la grippe chez des sujets volontaires par inoculations de sécrétions bronchiques filtrées. Ils attribuent la grippe à un de ces ultra-virus qui traversent les filtres. Ces résultats confirmés par diverses recherches n'ont pas été admis de tous. Ils n'en sont pas moins intéressants. Aux États-Unis, en 1931, des expériences nouvelles ont confirmé les travaux de Nicolle et Le Bailly. Les études bactériologiques ne prouvent donc pas l'unité de nature des différentes manifestations grippales. La contagion des cas sporadiques est certaine, mais elle n'a pas la même rapidité que dans les formes épidémiques. Il faut reconnaître qu'entre les cas groupés, apparaissant chaque hiver, se propageant dans l'entourage du malade, mais évoluant par petits foyers et les épidémies foudroyantes, se répandant à l'extrême, comme en 1889 et 1918, il y a une profonde différence. Nous devons avouer notre ignorance presque complète des causes de ces épidémies. On croit qu'elles ont eu leur point de départ en Asie Centrale. En 1889, où les conditions d'observation étaient plus aisées, où les frontières étaient largement ouvertes, on a pu suivre la propagation de l'épidémie de l'est à l'ouest de l'Europe. La propagation a été rapide, mais cependant plus lente que le temps nécessaire au transport du contage par les voyageurs. L'observation d'épidémies localisées, sur des bateaux par exemple, a permis de mettre en évidence la transmission par des malades arrivant en milieu sain. Que la propagation se fasse par l'air ou par des particules de salive, elle n'en est pas moins due au contact des malades avec les sujets indemnes. La vérification de ces faits a été faite bien souvent en 1918, lorsque la grippe envahissait un corps de troupe après l'arrivée de renforts venant d'un dépôt contaminé ou lorsque, dans un village reculé, l'arrivée d'un permissionnaire malade répandait la maladie.

Tout cela n'explique pas encore la brutalité de la diffusion de la grippe et la violence de ses atteintes en 1918, comme en 1889. On était chez nous tenté de faire jouer un grand rôle à

l'état de guerre, aux conditions d'hygiène physique, à l'atteinte de la résistance nerveuse; les désastres produits par la grippe dans les pays les plus éloignés des fronts et les plus étrangers aux préoccupations de la guerre démentent ces hypothèses. On a cherché dans les conditions météorologiques, dans les influences de saisons, de température, d'humidité, d'état électrique de l'atmosphère l'explication des épidémies; il n'y a guère là que de vieilles doctrines plus que classiques (elles remontent à Hippocrate), qu'on a essayé de rajeunir et de justifier. Il faut avouer qu'elles nous paraissent peu satisfaisantes. Reconnaissons que la cause actuelle des épidémies de grippe nous échappe encore.

La prophylaxie et le traitement sur la grippe reposent sur ces notions essentielles : la grippe, quelle que soit sa forme, est contagieuse, elle tire son principal danger de l'éventualité de complications, dont les plus fréquentes et les plus graves portent sur les voies respiratoires. Ce qui est vrai pour tous les cas de grippe l'est encore davantage pour la grippe épidémique, où le danger de contagion et de complications est porté à son maximum.

Isoler un grippé, éviter son contact aux individus sains est toujours utile; en cas d'épidémie, cela devient indispensable. En 1918, on a vu la grippe épargner en partie les collectivités privées de rapports avec l'extérieur, comme les sanatoria, les prisons. Il faudra donc organiser l'isolement des malades, éliminer le plus rapidement possible les grippés du milieu dans lequel ils vivent. Le licenciement des écoles, la suppression des réunions, des rassemblements humains devront être effectués le plus rapidement possible.

On a préconisé le port du masque pour tous ceux qui auront à soigner des grippés et il semble bien que cette précaution a pu diminuer notablement la morbidité du personnel hospitalier.

La désinfection des voies respiratoires peut jusqu'à un certain point éviter la contagion, mais il ne faut pas se faire trop d'illusions sur l'efficacité des divers antiseptiques introduits dans les fosses nasales ou dans la gorge.

L'extrême gravité de l'épidémie de 1918 conduit à la recherche d'une prophylaxie plus active. Des tentatives

de vaccination collective ont été faites, en Angleterre notamment. Les résultats les plus probants furent obtenus sur les troupes néo-zélandaises avec deux injections d'un vaccin contenant notamment des bacilles de Pfeiffer, des pneumocoques et des streptocoques provenant de grippés. Les autorités militaires anglaises se déclarèrent très satisfaites de la large utilisation de ce vaccin. Nul doute qu'en présence d'une nouvelle épidémie grippale, il faudrait largement employer les vaccinations préventives qui se sont montrées, à tout le moins, complètement inoffensives.

Le traitement de la grippe est très simple dans les formes légères, très difficile et souvent décevant dans les formes graves et surtout dans les formes suraiguës épidémiques.

Les cas bénins ne demandent que quelques soins banals d'hygiène et guérissent avec les plus simples médications antithermiques et désinfectantes.

Les complications comportent leur traitement habituel, mais la grippe leur donne un caractère de malignité plus grand et la thérapeutique devra être particulièrement énergique. Elle aura à tenir compte de l'atteinte profonde de l'état général que comporte la grippe, et des défaillances circulatoires, probablement sous l'influence d'une insuffisance surrénale, sont tout particulièrement à redouter.

La grippe épidémique a suscité de toutes parts des essais thérapeutiques. Tous les agents médicamenteux, les antiseptiques, les métaux colloïdaux, les arsénobenzols, les vaccins ont été employés avec des succès divers. Il était difficile de juger de la valeur des médicaments, car, suivant les lieux, le moment de l'épidémie, la précocité du traitement, les cas différaient en gravité. Tous les traitements ont donné des succès, mais bien peu ont paru agir dans les cas les plus graves. Les vaccins, dont l'action préventive a semblé démontrée aux médecins anglais, n'ont pas semblé avoir une action curative bien nette.

Les injections de sérum antipneumococcique et antistreptococcique ont été largement employées, mais leur valeur thérapeutique n'a pas été évidente dans les cas les plus graves.

Deux traitements ont semblé particulièrement efficaces. Dans les formes suraiguës, avec asphyxie menaçante par

œdème infectieux du poumon, des saignées massives ont amené de véritables résurrections et ont permis l'action d'autres thérapeutiques.

Les abcès de fixation ont semblé avoir une action heureuse même dans des cas extrêmement graves. L'injection sous-cutanée d'essence de térébenthine peut n'amener aucune réaction inflammatoire. En pareil cas l'avenir du malade était bien sombre et il était exceptionnel que l'absence de réaction n'annonçât pas un pronostic fatal. Au contraire la formation de l'abcès s'accompagnait souvent d'une amélioration nette de signes locaux et généraux. L'abcès de fixation constitua certainement un des moyens les plus efficaces de traiter les grippés graves.

Les souvenirs pénibles laissés par les échecs thérapeutiques de la dernière épidémie grippale ne doivent pas faire oublier que, même alors, les cas légers et les cas graves curables constituèrent l'immense majorité. Dans les épidémies saisonnières que nous observons si souvent, la maladie est bénigne, il ne faut pas en mépriser les complications, mais il est bien rare qu'elles prennent l'allure dramatique des grandes épidémies.

DOCTEUR PAUL HALBRON

LE CHÂTEAU DE CHANTELOUP

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Le nom de Chanteloup évoque le souvenir d'une des périodes les plus éblouissantes du XVIIIe siècle.

Le château, proche d'Amboise et habité durant vingt-cinq ans par le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, jouit à cette époque d'une célébrité universelle. La beauté du site, la magnificence des constructions, des jardins et des eaux, avaient fait de cet endroit un autre Versailles. Centre politique, en relation avec plusieurs cours étrangères, centre artistique et littéraire, en correspondance avec Voltaire, Grimm, madame du Deffand et d'autres personnages illustres, Chanteloup eut une influence européenne qui s'exerça parfois, pendant l'exil du duc de Choiseul, de 1770 à 1774, contre les arrêts de la Cour de Versailles.

Mis sous séquestre et inhabité pendant la Révolution, il fut acheté en 1802 par Chaptal, ministre de l'Intérieur, qui sut l'entretenir avec goût et lui rendre une partie de son ancienne splendeur. Un instant Napoléon avait songé à le donner comme résidence aux princes d'Espagne, avant de fixer son choix sur Valençay[1]. Malheureusement, le comte Chaptal, victime d'une crise financière, ne put garder le domaine et le vendit à la « bande noire » en 1823. Le château fut vidé, dépecé, démoli de fond en comble, à tel point qu'à l'endroit où il fut,

1. Dans une lettre datée du 18 mai 1808, le comte Chaptal écrit à son fils : « Le château est à présent en état de recevoir une tête couronnée. »

aucune ne reste trace de cette résidence qui, pendant plus d'un siècle, éblouit tous les contemporains : les ruines mêmes ont disparu.

Ce destin romanesque d'un merveilleux domaine a naturellement excité la curiosité de tous les chercheurs et, quand un document nouveau paraît, il intéresse tous les amateurs d'histoire et d'art. De ce fait nous avons eu un exemple récent quand la *Revue de Paris* a publié une vingtaine de lettres inédites de l'abbé Barthélemy, ami et commensal du duc de Choiseul. Ces lettres, adressées à la duchesse de Choiseul et à madame du Deffand, ont été découvertes et présentées au public par le vicomte de Montbas[1]. Rédigées d'un style alerte, remplies de détails humoristiques sur la vie des châtelains et de leurs amis, elles nous donnent des nouvelles piquantes de la Cour et de la Ville et font revivre l'incessant mouvement qui se produisit alors entre Versailles et Chanteloup. On nous promet la publication prochaine d'une centaine d'autres lettres d'un grand intérêt historique, qui constitueront vraiment la *Gazette de Chanteloup* pendant quatorze années.

L'attrait que présente tout ce qui touche à Chanteloup nous engage à faire connaître aujourd'hui aux amateurs d'art, une série de plans et de vues récemment découverts et qui fixent d'une façon définitive les traits de ce magnifique paysage dont il est difficile maintenant de retrouver les traces au milieu des vignes, des champs et des prés qui ont remplacé les parterres, les bosquets et les bassins de Chanteloup. Pour mieux préciser l'intérêt de ces documents, nous rappellerons en quelques mots l'histoire de Chanteloup.

A la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, ce n'était qu'un petit fief appartenant à la famille des Lefranc, qui exerçaient de père en fils les fonctions de maître des Eaux et Forêts à Amboise. C'est la princesse des Ursins qui fut la véritable créatrice de Chanteloup. Fille aînée du duc de la Trémoille, duc de Noirmoutier, mariée à l'âge de seize ans au prince de Chalais, Adrien-Blaise de Talleyrand, aïeul du ministre de Napoléon, elle se réfugia en Espagne avec son mari, exilé après un duel malheureux. La princesse de Chalais se

1. Cf. *Revue de Paris*, n^os des 15 janvier et 1er février 1935.

créa en Espagne des liens d'amitié qui devaient la ramener plus tard en ce pays. D'Espagne passée en Italie, la princesse perd son mari à Venise; elle se réfugie à Rome, où sa grâce, son obligeance, son esprit et ses aptitudes aux affaires, sont remarqués de l'ambassadeur de France près du Saint-Siège, le cardinal d'Estrées, qui attire l'attention de Louis XIV sur son zèle et ses talents. C'est à Rome qu'elle épouse un grand seigneur de la famille Orsini, Flavio, duc de Bracciano, Grand d'Espagne. En 1698, elle devient veuve de nouveau et francise le nom patronymique de son mari pour devenir la princesse des Ursins.

Elle a soixante-trois ans et, par un rare privilège, elle est encore belle, séduisante, pleine d'énergie et de ressources. Pendant vingt-quatre ans elle va jouer un rôle politique et influer puissamment sur les destinées de deux grands royaumes. C'est en effet le moment où l'élévation de Philippe V au trône d'Espagne et son mariage avec Marie-Louise de Savoie, sœur de la charmante duchesse de Bourgogne, rendent plus actives les relations entre Madrid et Versailles. La princesse des Ursins, nommée « Camerera mayor » par Philippe V, est la négociatrice attitrée entre les deux cours : rien ne se fait, pendant cette période, sans qu'elle y participe activement. Elle fait venir en Espagne le maréchal de Berwick et contribue ainsi à la victoire d'Almanza, où est battue l'armée coalisée des Anglais, Autrichiens et Portugais. Trois ans après, la grande victoire de Villaviciosa, gagnée par le duc de Vendôme, en affermissant définitivement la dynastie des Bourbons en Espagne, consacre la puissance de la princesse des Ursins.

Elle en profite pour demander à Louis XIV la récompense de ses services. Au traité d'Utrecht, en 1713, Philippe V avait voulu lui donner en toute souveraineté le duché de Limbourg, avec le comté voisin de Chiny, dans les Pays-Bas espagnols. L'idée de la princesse est d'offrir le duché et le comté, quand elle en aura pris possession, au roi Louis XIV et de lui demander en échange le gouvernement de la province de Touraine, sa vie durant. Croyant déjà son désir réalisé, la princesse fait acheter le domaine de Chanteloup pour son compte, par d'Aubigny, son secrétaire, son confident, son ami, et dresser

les plans d'un château grandiose, destiné à remplacer le petit castel des Lefranc.

Jusqu'à présent on n'était pas certain du nom de l'architecte à qui la princesse des Ursins avait demandé ces plans. Des recherches récentes que nous avons faites dans les papiers de Robert de Cotte, nous ont permis de lui attribuer, d'une façon certaine, la construction de Chanteloup. Le corps de logis central et les deux ailes qui enferment la cour d'honneur au midi, sont bien l'œuvre de ce grand architecte. Les plans que nous avons retrouvés représentent le rez-de-chaussée et les deux étages du château : ils portent, avec la date de 1711, l'indication que ce château appartient à M. d'Aubigny, grand maître des Eaux et Forêts de France, et qu'il a été « commencé à bastir en 1711 ». La date de 1713, donnée par quelques historiens, est donc erronée.

C'est une fort belle construction que le Chanteloup de Robert de Cotte et qui offre un grand intérêt pour l'histoire de l'architecture française. Beau-frère et élève de Jules Hardouin Mansart, Robert de Cotte est le principal auteur de la révolution considérable qui survint après Mansart. C'est une nouvelle architecture toute française : sculptures peu nombreuses, sobres, élégantes, toujours de bon goût, distribution nouvelle plus commode pour le service, dégagements supprimant la commande des pièces entre elles. Parmi ses œuvres principales nous avons tous dans la mémoire : le Dôme des Invalides, l'hôtel de la Vrillière, qui est la Banque de France actuelle, la Bibliothèque royale, avec les façades sur la cour intérieure, la place Bellecour à Lyon, enfin à Versailles, l'achèvement de la Chapelle et le péristyle du Grand Trianon, avec l'aile de Trianon-sous-bois[1].

La princesse des Ursins, si elle inspira les plans, ne connut pas l'achèvement de Chanteloup. Louis XIV n'avait pas donné satisfaction au désir qu'elle avait exprimé en ce qui concerne le duché de Touraine; Philippe V fut obligé d'abandonner ses

1. On appelait ainsi la partie en retour d'équerre de l'aile droite, qui dornait sur le bosquet des Sources. La princesse Palatine, qui habita cette aile, écrit dans ses lettres : « Ce bosquet si touffu qu'en plein midi le soleil n'y pénètre pas. Il y sort de terre plus de cinquante sources qui font de petits ruisselets larges d'un pied à peine. »

projets de donation et la princesse des Ursins, disgraciée à Madrid, disgraciée à Versailles, se retira à Rome, où elle mourut en 1722, instituant d'Aubigny son légataire universel.

D'Aubigny, qui avait acquis pendant sa carrière politique une fortune considérable, devient seigneur de Chanteloup. C'est lui qui surveille l'exécution du château et fait tracer les jardins tels que nous les montrent la gouache de Lenfant du musée de Tours et un plan des Archives nationales, dans les « Atlas des Routes royales » dressés sous la direction de Trudaine et de Perronet de 1745 à 1765.

Ce plan représente le parc et le château dans l'état où ils étaient lorsque le duc de Choiseul en fit l'acquisition à la fin de 1760, par un acte notarié daté du 24 février 1761 ; il confirme la description que nous donne Saint-Simon. Toute la partie sud du parc, composée d'allées à la française, de bosquets, de bassins, est parfaitement tracée et ne changera plus. Au nord du château, au contraire, le tracé est sommaire : une terrasse domine de quatre marches deux parterres de broderie se terminant autour d'un rond d'eau, accompagné d'un grand miroir d'eau rectangulaire. La fin du parc est marquée de ce côté par une douve, que traverse sur un pont, vers l'ouest, le chemin venant d'Amboise et des bords de la Loire. Cet ensemble est sans prétention, quoi qu'en aient dit certains auteurs et dénote, chez son propriétaire, l'amour des bois plutôt que la recherche d'un parc somptueux. D'Aubigny passe à Chanteloup le reste de ses jours dans la retraite : il se fait estimer et aimer et y meurt en 1735.

Son héritière est sa fille unique, la marquise d'Armentières, dont le mari est colonel du régiment d'Anjou, puis lieutenant général et enfin maréchal de France en 1768. Il fit, avec honneur, la guerre des Flandres et la guerre d'Allemagne, où il se rencontra avec Choiseul, alors lieutenant général. Il est probable que cette camaraderie des deux officiers généraux fut l'origine de l'entraînement de Choiseul vers la Touraine, où ne le portaient ni ses attaches de famille, ni ses intérêts. Monsieur et madame d'Armentières ne paraissent pas avoir beaucoup habité Chanteloup. Nous les voyons en 1738 louer le domaine pour plusieurs années à Henry Saint John, lord Bolingbroke, premier ministre d'Angleterre, exilé par le

roi George Ier, jusqu'en 1742; son riche ami lord Berkeley, envoyé par ses médecins dans une province au climat doux et sec, accompagne lord Bolingbroke.

En 1760, apparaît Étienne-François de Choiseul, comme gouverneur de Touraine. C'est lui qui réalisera les projets ambitieux formés par la princesse des Ursins. Honoré de la faveur du roi, il était déjà, depuis 1758, ministre des Affaires étrangères, duc, pair de France et chevalier du Saint-Esprit. En 1759, il est promu lieutenant général et en 1760, devient surintendant général des Postes. En 1761, le roi lui confie le portefeuille de la Guerre et quelques mois plus tard celui de la Marine, en lui retirant le poste de Secrétaire d'État aux Affaires étrangères, aussitôt après la signature du pacte de famille entre les quatre branches des Bourbons : France, Espagne, Naples et Parme, succès qui valut la Toison d'Or à Choiseul. L'année suivante, il est nommé colonel-général des Suisses et Grisons, charge qui rapporte 60 000 livres. C'est le moment où la carrière de Choiseul atteint son apogée.

Il veut s'installer princièrement dans son gouvernement, achète Chanteloup aux héritiers de la marquise d'Armentières et obtient du roi l'échange des terres de Pompadour en Corrèze et d'Écueillé en Berry, contre le château, la ville et la forêt d'Amboise. C'est un domaine de 6 000 arpents qui vient singulièrement arrondir l'ancien fief des Lefranc. Choiseul est comblé : un si grand seigneur ne peut se contenter du château et du parc d'Aubigny. A tout l'ensemble il veut donner une allure plus somptueuse. Il charge de ce soin Le Camus de Mézières, architecte de son hôtel à Paris. Né en 1721, mort en 1789, Le Camus est l'auteur réputé de la Halle aux Blés, actuellement la Bourse de Commerce, et de l'hôtel de Beauvau, actuellement le Ministère de l'Intérieur; il publia quelques ouvrages sur son art.

Les transformations de Le Camus nous sont connues par plusieurs gouaches exécutées à Chanteloup, datées de 1770 à 1775, par Louis Van Blarenberghe et par Alexis-Nicolas Pérignon, d'une scrupuleuse exactitude. Une autre vue de la façade nord nous a été conservée sur une assiette ayant fait partie du service de Chanteloup, aux armes de la duchesse

d'Orléans, née Penthièvre : nous en donnons ci-contre une reproduction inédite[1].

L'ancien château ne possédait pas de vestibule. Il faut en créer un, assez vaste pour contenir le nombreux personnel et orienté vers le nord, d'où arrivent les carrosses d'Amboise et de Paris. Le Camus supprime la chapelle dans le pavillon du couchant et en fait l'antichambre d'entrée. A gauche, s'ouvrait un appartement : chambre, cabinet, garde-robe; il abat toutes les cloisons et en fait une pièce unique qui devient la salle à manger, éclairée vers la Loire et non sur la cour, comme était l'ancienne.

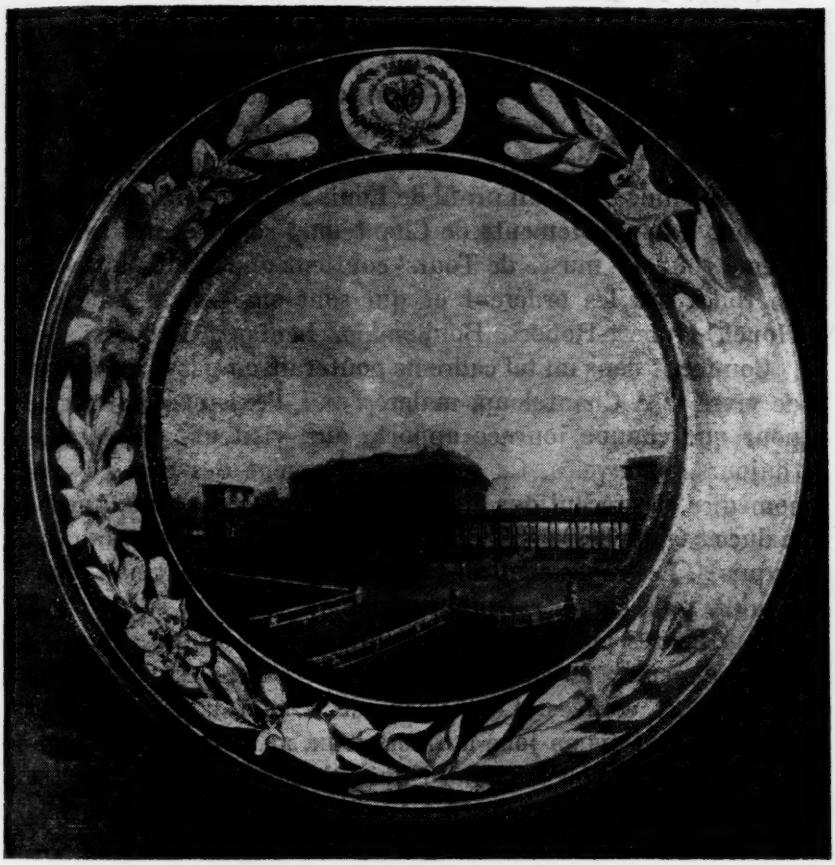
La colonnade est un motif d'architecture qui doit plaire au duc, car Le Camus l'emploie partout : sur la façade nord, sur la façade sud, à l'extrémité des ailes allongées enfermant la cour d'honneur. Un pavillon est ajouté au levant, pour contenir un appartement complet destiné à la sœur de Choiseul, la duchesse de Gramont, qui passera chaque année plusieurs mois à Chanteloup. Un autre pavillon symétrique, au couchant, contient l'appartement de l'officier de bouche et les offices. La colonnade du grand salon, au nord, ne suffit pas à orner la façade principale. Pour lui donner plus d'ampleur, Le Camus prolonge le château à droite et à gauche, par un péristyle de 9 travées, couronné d'une balustrade et orné de vases décoratifs. Du côté du Levant, se trouve l'appartement du duc, la grande galerie et l'appartement de la duchesse. Le péristyle mène vers l'est au pavillon des Bains; celui du couchant donne accès à la nouvelle chapelle, remplaçant celle dont Le Camus a fait le vestibule d'entrée. Ces deux pavillons carrés terminant le château, sont élevés d'un étage, couverts en terrasse avec balustrade, ornés de trophées et de niches avec statues.

L'effet de cette longue façade de 120 mètres de développement, dont 36 à jour, devait être ravissant. On peut s'en faire une idée par l'aspect du Grand-Trianon, où Robert de Cotte avait imaginé une partie centrale ouverte. Peut-être le grand architecte avait-il prévu cette adjonction à Chante-

1. Cette pièce rarissime que nous avons trouvée au sommet d'une vitrine du Musée céramique de Sèvres, portait l'étiquette erronée de la collection Grollier : « Vue du château de Champclos. » Il n'y a cependant pas de doute possible. La mention est maintenant corrigée.

loup, peut-être aussi Le Camus a-t-il voulu s'inspirer de son maître, toujours est-il que le parti architectural est excellent : imposant, sans lourdeur.

Cette description suffit pour montrer que Choiseul avait le



VUE DU CHÂTEAU DE CHANTELOUP
(Musée céramique de Sèvres).

goût des aménagements somptueux. Ce fut un amateur d'art singulièrement averti. Son goût raffiné se manifeste dans une miniature de van Blarenberghe, faisant partie de la collection Lenoir, au Musée du Louvre et représentant la chambre du duc. Quelques-uns des tableaux qui ornent cet appartement ont été reproduits dans le « Cabinet de Choiseul » de Basan :

à droite de la cheminée, c'est *l'Offrande à l'amour* de Greuze, appelée par Basan *la Prière* et exposée au Salon de 1769. Cette charmante toile appartint au prince de Conti; elle est actuellement conservée à la collection Wallace à Londres. A gauche de la cheminée, *le Baiser envoyé* de Greuze, offert par madame de Gramont à son frère, puis *la Jeune Grecque sortant du bain*, par Vien; à côté *le Sacrifice à Priape* de Raoux. A droite et à gauche de la cheminée deux meubles signés d'Oeben, un secrétaire et une bibliothèque sur laquelle se trouve placée *l'Innocence* de Caffieri. Au-dessus de la cheminée, le beau profil de Louis XV dans un médaillon.

Tous les appartements de Chanteloup sont décorés avec le même goût. Le musée de Tours[1] contient une grande quantité de toiles qui les ornèrent et qui sont signées de Boucher, Houël, Hubert-Robert, Boullongne, Lenfant, Drouais, etc.

Comment dans un tel cadre ne goûterait-on pas la « douceur de vivre »? A Chanteloup, malgré l'exil, l'existence est réglée pour que chaque journée apporte aux visiteurs des plaisirs toujours renouvelés. Ce sont constamment des chasses, des comédies, des réceptions d'un faste sans précédent, auxquelles le duc et la duchesse président avec leur grâce et leur affabilité exquises. Les repas sont ainsi réglés : déjeuner matinal, dîner à midi, puis causeries, promenades et jeux. On se quitte à quatre heures pour se réunir à huit dans le grand salon, en habit de cour, les femmes en grand panier, superbement habillées et coiffées. Le souper est à neuf heures et dure jusqu'à dix. Puis on joue à divers jeux, au tric-trac dont raffole la duchesse ou au billard qui fait fureur. Le duc en est particulièrement amateur, à tel point qu'il en oublie parfois les heures des repas, surtout quand il joue avec la princesse de Poix née Beauvau, qui est de première force.

A côté du « grand salon de compagnie », se trouve la salle de concert, où tous les jours un petit orchestre de six artistes fait entendre d'excellente musique. C'est là qu'est placé le clavecin de la duchesse, dont elle se sert plusieurs heures par jour, au dire de Barthélemy, pour « s'habituer à jouer devant le duc sans battements de cœur; elle sera contente si, dans

1. Cf. le *Musée de Tours*, par Paul Vitry, Paris, Laurens, 1913, petit in-4°.

cinquante ans, elle peut exécuter trois pièces sans faute ». En arrière de la salle de concert, du côté du midi, se trouve le boudoir de la duchesse, éclairé d'en haut et délicatement décoré. Quand la porte est fermée, on ne peut découvrir aucune sortie; si l'on presse un ressort, une porte garnie de faux livres s'ouvre et donne accès à un petit escalier tournant qui mène à une galerie supérieure où se trouve la bibliothèque. A la suite de la salle de concert est l'appartement du duc où les amis intimes se retrouvent presque chaque soir après minuit, quand la plupart des invités se sont retirés. Ce sont : madame de Gramont, le duc de Gontaut, les abbés Barthélemy et Billardi, etc. Les anecdotes, les réflexions sur la politique et la littérature, les nouvelles de la Cour s'entrecroisent en un spirituel dialogue et la conversation se prolonge souvent jusqu'à trois heures du matin.

Les jours de pluie, ceux qui, parmi les hôtes de Chanteloup, cultivent les belles-lettres, se réunissent dans le cabinet du duc qui y a fait installer une imprimerie particulière, suivant en cela la mode de la cour de Versailles. Le roi Louis XV lui-même, puis la Dauphine, mère de Louis XVI, le duc de Bourgogne, avaient imprimé de leurs propres mains plusieurs ouvrages; madame de Pompadour en avait fait autant dans son appartement, en 1760, pour *Rodogune*, tragédie de Pierre Corneille, ornée d'un dessin de Boucher, gravé par la marquise elle-même. Monseigneur le dauphin (Louis XVI) édita de la sorte les *Maximes morales et politiques* tirées de Télémaque.

A Chanteloup parut en 1770 un charmant petit volume in-8° intitulé : *Instructions sur la semence, plantation et culture des mûriers et sur la manière de bien élever les vers à soie*[1]. C'était un encouragement que le duc, gouverneur de Touraine, donnait aux fabriques de soieries de Tours. Un second volume sortit des mêmes presses en 1778; ce sont : *Les Mémoires de M. le duc de Choiseul écrits par lui-même et imprimés sous ses yeux dans son cabinet de Chanteloup en 1778*. Le duc y raconte ses relations avec Sa Majesté, monseigneur le Dauphin et madame de Pompadour. Il rend compte au roi de son administration des départements des Affaires étrangères, de la

1. Ouvrage de Sebastiano Batini publié à Corte en 1765. Traduction par Joubert de l'Hiberderie, avec la mention : à Amboise-Choiseul 1770.

Guerre, de la Marine pendant douze ans. Le volume se termine par une pièce dramatique : *Le Royaume d'Arlequinerie* ou *Arlequin prince héréditaire devenu homme d'esprit par amour*, comédie dans le genre héroïque, due à la plume de la duchesse de Choiseul.

Attenant à l'appartement du duc se trouve la salle des fêtes, dont les six fenêtres ouvrent sur les parterres au levant. Elle est décorée de médaillons en bois sculpté et doré, de magnifiques lustres avec girandoles et, plus tard, de la série fameuse des quatre tapisseries des Gobelins représentant l'histoire de Don Quichotte, d'après les cartons de Ch. Coypel. C'est dans cette galerie que l'on donne la comédie. La duchesse de Choiseul y fait merveille; elle qu'on représente volontiers comme frêle, timide, réservée, prend sur la scène une assurance et une autorité qui surprennent. Comme sa voix est magnifique et porte loin, elle a le plus grand succès; elle le mérite. Elle joue : *L'Esprit de contradiction* de Dufresny, *Tartufe*, *le Médecin malgré lui*, *la Mère jalouse*, *la Métromanie*, *l'Impromptu de Compiègne*, avec des partenaires qui sont : mesdames de Chauvelin, de Tessé, de Tingry, MM. d'Usson, d'Ayen, de Mun, d'Onezan, de Poix, de Liancourt. Le meilleur des acteurs mondains est M. Poiré, secrétaire du duc de Noailles.

Outre ces plaisirs de l'esprit, les hôtes de Chanteloup goûtent ceux du plein air, des excursions, des promenades. Ils voisinent fréquemment avec Cheverny, dont le propriétaire, Dufort de Cheverny, ancien introducteur des ambassadeurs, est un commensal fréquent du duc; avec Chenonceaux, où madame Dupin règne sur une petite cour artistique et littéraire, dans laquelle parut un certain temps J.-J. Rousseau, précepteur de Dupin de Francueil. La chasse à courre et la chasse à tir ont beaucoup d'amateurs, mais hélas! le gibier n'est pas très abondant en forêt d'Amboise. Le duc a organisé une faisanderie dans la ferme de Leugny et Barthélemy, dans sa gazette à la marquise du Deffand, fait un amusant récit des chasses aux faisans qui sont « élevés avec tant de soin et lâchés pour peupler la terre, mais qui quittent le lieu de leur naissance pour se disperser sur les terres étrangères, à cause des brouillards qui les empêchent de reconnaître leur

domicile ». Barthélemy est aussi un assidu des chasses à courre qui réussissent mieux et qui attirent la haute et la petite noblesse des environs. La forêt est percée de nombreuses et belles avenues dans lesquelles les équipages et les cavaliers font assaut d'élégance. Les promenades à pied qui sont, pendant la belle saison, un des charmes de Chanteloup, entraînent les visiteurs dans les parterres, le jardin des orangers, les bosquets, que nous montrent une suite de gouaches par Van Blarenberghe et Pérignon et deux sanguines par Hubert Robert.

Il est une autre partie du domaine qui a toutes les faveurs du duc et de ses hôtes. Chaque jour on va visiter les écuries. la basse-cour, les étables où sont nourries soixante vaches suisses. Le duc s'informe de tout, surveille tout, donne lui-même ses instructions à M. de la Tremblais, régisseur de la ferme.

Quand le duc eut creusé la grande pièce d'eau de dix arpents, au bout de laquelle fut construite un peu plus tard la Pagode, ce fut un endroit rêvé pour les fêtes de nuit. Celle du 26 juillet 1773, racontée par Barthélemy, est une merveille. Les bords de la pièce d'eau sont éclairés par des torches, une frégate y vogue, couverte de lumières; le pont reçoit un orchestre : piano forte, violons et basses. Mesdames de Lauzun, de Poix, de Vaudreuil, M. Poiré, chantent pendant que les autres invités dansent. On ne se sépare qu'au lever du soleil.

On comprend maintenant que Chanteloup ait pu, jusqu'à un certain point, être comparé à Versailles. Dès sa prise de possession, Choiseul conçoit un plan grandiose, dont l'exécution devra se réaliser en deux étapes. Comme à Versailles, il y aura le « petit parc » entourant le château, avec des jardins fleuris et des eaux magnifiques, et le « grand parc », tracé dans une forêt séculaire, avec de longues avenues droites, des carrefours, des étoiles et s'étendant à l'infini, puisque la forêt comprend 6 000 arpents (plus de 4 000 hectares).

C'est par le grand parc que Choiseul commence ses transformations. Au midi du château, huit grandes avenues de six à huit toises de large, viennent converger en un point central, la porte d'Espagne, dont une gouache de Lenfant, au musée de Tours, nous a conservé le souvenir. Ce grand parc

sera clos de murs percés de sauts-de-loup, pour que les perspectives des allées intérieures soient prolongées dans la forêt, quelquefois de plusieurs lieues.

Cela fait, Choiseul entreprend la seconde étape : l'aménagement des jardins proprement dits, qui s'étendent devant la façade nord du château, du côté de la Loire. Le document inédit que nous reproduisons ci-contre peut en donner une idée exacte. Ce plan de l'époque, remarquablement exécuté en couleurs, représente une surface d'environ 150 arpents, c'est-à-dire 100 hectares. Certains indices caractéristiques, tels que l'absence de la Pagode qui n'était pas encore construite, permettent d'en fixer la date entre 1762, époque où les travaux d'embellissement de Chanteloup furent commencés, et 1775, époque où la Pagode fut édifiée.

Ce plan nous donne des détails extrêmement précis, à grande échelle, de tous les parterres, bosquets, avenues, bassins, balustrades, qui agrémentaient ce magnifique domaine. Y figurent également toutes les canalisations qui alimentaient les « jeux d'eau » pour lesquels Choiseul avait fait des dépenses considérables, n'hésitant pas à amener, d'une distance supérieure à trois lieues, les eaux de l'étang de Jumeaux, situé dans la forêt d'Amboise. De plus, en prévision d'une sécheresse prolongée, toujours possible en ce pays, Choiseul fit creuser des puits nombreux alimentés par une rivière souterraine, au sud du château, aux environs de la Pagode actuelle. Ces puits permettaient, au moyen de pompes à godets mues par un moulin à vent, de rejeter l'eau dans la pièce d'eau, lorsque le niveau d'été devenait trop bas.

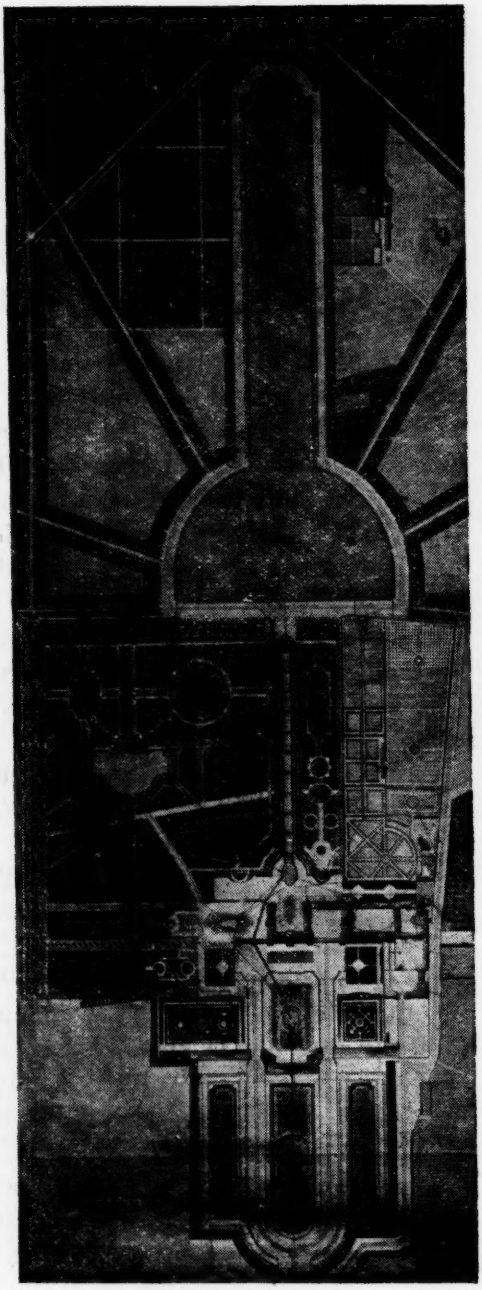
L'aménagement de ces jardins somptueusement tracés par Choiseul, dans le style régulier ou « à la française », est d'un grand intérêt pour l'art. En voici les grandes lignes :

L'entrée du parc, du côté d'Amboise, est marquée par la magnifique « Grille dorée » dont une gouache de Van Blarenberghe a fixé le souvenir. La porte centrale est couronnée d'un fronton supportant les armoiries du duc et de la duchesse. Cet objet d'art a malheureusement disparu. A ses deux extrémités se trouvent les pavillons de concierges, charmants petits édifices couverts en terrasse et contenant une pièce à rez-de-chaussée avec une chambre entresolée. Ces deux pavillons

existent encore; on les a couverts d'un comble en ardoises, pour obtenir une chambre habitable au premier étage.

Deux gouaches de Van Blarenberghe et de Nicolas Pérignon l'aîné nous montrent le panorama des parterres vus de cette entrée. De là part une allée carrossable bordée par une lisse en bois où s'accoudent volontiers les promeneurs pour admirer le parterre boulingriné central, entouré d'une plate-bande d'arbustes à fleurs et orné d'un bassin ovale avec deux jets d'eau.

A droite et à gauche s'étendent deux autres boulingrins également fleuris, le tout encadré de douves larges et profondes qui existent encore. Cet entourage continu de sauts-de-loup, tout autour du parc, a pour but de remplacer les murs de clôture. De la sorte, la vue s'étend sur toute la campagne sans aucun arrêt, jusqu'à Vou-



PLAN GÉNÉRAL DU CHÂTEAU ET DU JARDIN DE CHANTELOUP (1762-1770).

vray et même jusqu'à Tours. Les douves sont franchies par des ponts avec des balustrades, qui se prolongent jusque devant le château, dont elles enveloppent les deux pavillons extrêmes.

Du grand perron central, nous dominons un parterre de broderies et de gazon découpé, orné de plates-bandes fleuries en losanges; au centre du parterre, un bassin circulaire est orné d'un jet d'eau. A droite et à gauche se trouvent des bosquets de verdure persistante et épaisse, entourés de charmilles.

Nous voici au château : pénétrons sous le péristyle du couchant, où s'arrêtent les voitures. De là les visiteurs gagnent le vestibule; les carrosses s'engagent par l'avant-cour intérieure, vers la cour des dépendances. Dans l'axe de la grande galerie, qui s'ouvre au levant, s'étend un parterre de gazon découpé, tracé dans le style classique de Le Nôtre, entouré d'une plate-bande de fleurs et orné, au centre, d'un bassin rectangulaire. Plus à l'est, un autre parterre de même disposition, mais encadré de charmilles, donne accès à un bosquet entouré de palissades; au centre, un tapis vert bordé de charmilles. Plus loin, se trouve une glacière en maçonnerie voûtée, qui existe encore.

Arrivons maintenant à la cour du Midi. Devant nous, un parterre orné de fleurs accompagne un bassin recevant les eaux de onze cascades superposées, courant dans un vallon central, couronné par des avenues d'ormes en terrasses, d'où l'on descend vers la cour d'honneur par des escaliers de verdure. Cette cascade fut supprimée vers 1780 et remplacée par un tapis vert. A l'ouest des cascades, s'étend une série de pelouses rectangulaires, octogonales ou circulaires, entourées de charmilles. Enfin, plus à l'ouest, se trouvent les jardins potager et fruitier, tels que d'Aubigny les avait créés et comportant une étendue d'un demi-hectare, au milieu de laquelle s'élève la maison du jardinier[1].

Les jardins de cette seconde étape subsistèrent sans changement jusqu'en 1774. A cette époque le goût des jardins, en France, se transforme entièrement; la mode des jardins anglais,

1. Cette maison existe encore, au milieu d'un parc qui appartint à la famille Félix Faure et plus tard à monsieur et madame Georges Goyau.

ou plutôt des jardins anglo-chinois, comme on disait alors, s'est implantée chez nous, favorisée par les écrivains. J.-J. Rousseau prêche le retour à la nature; le vicomte de Girardin trace et décrit les nouveaux jardins d'Ermenonville; le duc d'Harcourt écrit son charmant *Traité de la décoration des dehors, des jardins et des parcs*; le comte de Caraman donne à la reine le plan des jardins du Petit Trianon, qui furent exécutés par l'architecte Mique et par le jardinier Richard.

Aussitôt après la mort de Louis XV, le duc de Choiseul, rentré en grâce auprès du nouveau roi, demande à Le Camus de transformer à Chanteloup les jardins réguliers en jardins à la mode. Cette transformation constitue la troisième étape dont un nouveau plan nous donne les détails. Nous sommes à une époque de transition où les tracés réguliers et les tracés irréguliers sont mélangés; les bassins rectilignes sont remplacés par une rivière anglaise, suivant les courbes de niveau, dont on retrouve encore parfaitement les méandres fantaisistes sur le terrain. Les lignes droites des allées et des bosquets sont conservées, mais coupées par des sentiers sinueux, à la mode chinoise; les plantations, taillées en charmilles et en palissades, sont remplacées par des groupes irréguliers à silhouettes naturelles.

Le nouveau style donnait certainement lieu à des hésitations, soit du propriétaire, soit de l'architecte. Le Camus soumet au duc jusqu'à trois et même quatre projets différents pour l'aménagement de l'ancien bois planté par d'Aubigny. Successivement il propose des cascades, plusieurs tracés de rivières anglaises, toutes choses fort compliquées que le duc écarte pour arriver à un tracé plus simple : dans l'axe de la cour du Midi, les cascades sont remplacées par un grand tapis vert; au sommet, un rectangle de gazon, orné aux angles de quatre vases de forme Médicis. Ce sont ceux qui ornent maintenant le pont de Tours. Au bas du tapis vert, un bassin rectangulaire avec un jet d'eau et des escaliers ornés de deux sphinx qui sont actuellement placés à l'entrée de la cour des dépendances à Chenonceaux.

Au nord de ces bosquets, un petit jardin rectangulaire doit attirer notre attention. C'est le « Jardin des Orangers », que

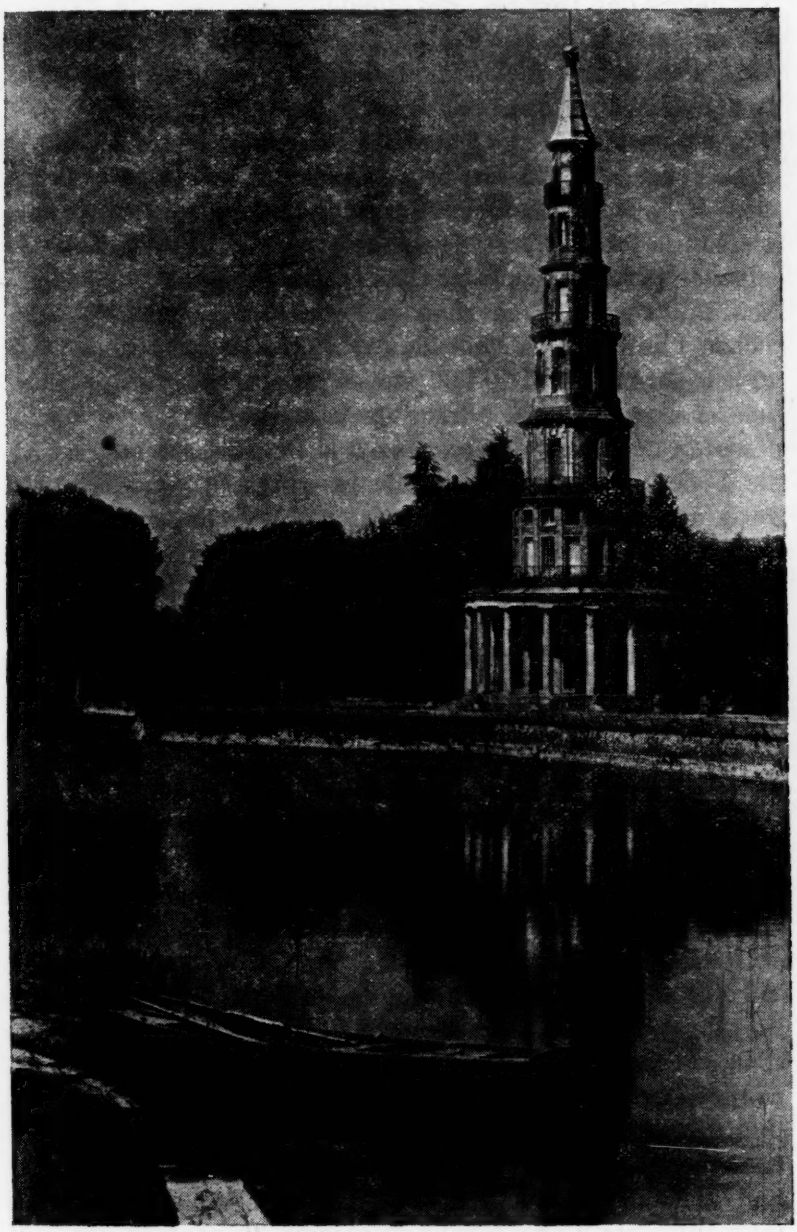
devaient particulièrement apprécier les promeneurs de Chanteloup, car il fut reproduit dans plusieurs gouaches de Van Blarenberghe et de Pérignon. L'une fait partie de la collection de lord Rosebery à Mentmore, près de Londres; une autre, datée de 1770, est conservée au musée des Arts décoratifs; une autre nous appartient. Au centre du rectangle, un bassin rond avec jet d'eau; tout autour des caisses d'orangers alternent avec des pots de fleurs en faïence bleue. Au premier plan, nous distinguons le duc de Choiseul, reconnaissable à son cordon bleu, la duchesse en robe à paniers, avec une ombrelle et, devant elle, ses deux king-charles favoris. A droite, une autre petite scène nous montre un jardinier au haut d'une échelle double, cueillant des fleurs d'orangers que les soubrettes reçoivent dans leur tablier.

Cette époque de transition dura peu d'années. Elle fut remplacée rapidement par celle des jardins complètement irréguliers, dans lesquels les anciens tracés rectilignes sont supprimés. Une gravure de Le Rouge[1] nous montre d'une façon très précise l'état des jardins de Chanteloup à la fin du XVIIIe siècle, peu de temps avant la Révolution. C'est la quatrième étape, la dernière, avant la destruction. C'est aussi de cette transformation que devait naître la Pagode de Chanteloup, chef-d'œuvre de Le Camus.

En 1775, le duc de Choiseul, séduit par la vogue des jardins chinois, ayant entendu parler de la Pagode de Kew, construite près de Londres par l'architecte sir William Chambers pour la princesse de Galles, voulant aussi élever un monument qui éternisât sa reconnaissance pour les nombreux amis qui étaient venus le visiter pendant son exil, commande à Le Camus la construction d'une Pagode placée au sommet de la colline et formant le point de rencontre des huit avenues tracées dans la forêt d'Amboise.

Pour compléter le paysage, Choiseul conçoit l'idée de créer, au delà de la porte d'Espagne, un grand miroir d'eau dans lequel le monument se reflétera et qui, en même temps, pourra servir à des distractions nautiques. Il voit déjà dans

1. Cf. Le Rouge, *Jardins anglo-chinois*, 21 cahiers in-f°. Paris, 1776-1789, 492 pl. Cette gravure porte le n° 9 du VIIe cahier.



PAGODE DE CHANTELOUP (1775).

ses rêves des frégates, des gondoles, voguant sur la pièce d'eau, servant de cadre à ses fêtes de nuit. Le tracé existe déjà sous forme d'avenue et de tapis vert, en face de la porte d'Espagne qui s'ouvre sur la forêt. La pièce d'eau de la Pagode aura donc une forme demi-circulaire, terminée par un grand canal; la longueur totale dépassant 300 toises et la surface 10 arpents. La difficulté n'est pas mince, car le plateau où s'étend la forêt ne possède pas de sources et il est difficile d'y amener les eaux de surface. Qu'à cela ne tienne : le duc de Choiseul fait venir de Valenciennes un célèbre ingénieur hydraulicien, Laurent de Villedeuil, qui a créé les canaux du Nord et le canal Crozat. Il lui fait part de ses projets, et en une journée, à cheval, Laurent trace un canal permettant d'amener les eaux de l'étang de Jumeaux à la Pagode, sur un parcours de 3 lieues. Malheureusement, ce canal qui traverse souterrainement une partie de la forêt d'Amboise, a été détruit pendant la Révolution et il est impossible maintenant de le reconstituer.

Le Camus ne s'inspira de la pagode chinoise que pour l'idée du monument, car la silhouette générale et tous les détails d'exécution furent complètement modifiés. La pagode de Kew est une lourde construction cylindrique, d'un aspect triste, car elle est en briques et repose sur un énorme soubassement percé d'un petit nombre de baies.

La Pagode de Chanteloup, avec ses 40 mètres de hauteur, est au contraire svelte, élancée, reposant sur un péristyle de 16 colonnes et de 16 piliers, étonnamment légère; chacun de ses sept étages est construit en coupole. Cette forme architecturale est le triomphe de Le Camus. Nous avons parlé de la Halle aux Blés qui fut considérée pendant longtemps comme un tour de force. A Chanteloup, Le Camus eut un autre genre d'audace; chacune des coupoles qui supportent les étages est coupée par l'escalier intérieur qui monte jusqu'au sommet; difficulté extrême, surmontée par le talent de l'artiste et par sa connaissance parfaite de la stéréotomie et de la résistance des matériaux. Les ornements extérieurs de la Pagode sont aussi tout différents du modèle anglo-chinois. Ils sont du plus pur style Louis XVI et profondément sculptés dans une pierre dure, dorée, d'une magnifique patine. Ce sont des feuilles

d'acanthe, des pommes de pin, des couronnes de lauriers, des glacis en pierres imbriquées qui ornent les frises, les linteaux des fenêtres et les saillies des balcons. Un délicieux escalier, avec rampe de fer forgé et C en bronze ciselé, mène au premier étage à un salon revêtu de marbre, dont un panneau reçoit, en lettres dorées, l'inscription rédigée par Barthélemy, pour rappeler le but poursuivi par le duc en construisant l'édifice.

Tout autour, sur des tables de marbre, sont inscrits les noms des amis fidèles, auxquels Choiseul manifestait sa gratitude. Ces tables existent encore, mais les noms ont disparu. Un touriste anglais, le colonel Thornton[1], au cours d'une visite faite à Chanteloup après la paix d'Amiens en 1802, écrivait : « Au premier étage de la Pagode, se trouvent des tables de marbre blanc, entièrement nues, mais on dit qu'elles ont été retournées pendant la Révolution et cimentées pour empêcher qu'on ne soupçonne leur nouvelle position. Il paraît que, sur les surfaces qui sont maintenant cachées, sont inscrits les noms des grands personnages qui vinrent visiter le duc de Choiseul pendant son exil. »

En 1823, le grand architecte Fontaine, s'exprimait à peu près dans les mêmes termes. Chargé par le duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe, d'examiner la Pagode de Chanteloup, qui avait été récemment frappée de la foudre, il préconise quelques réparations nécessaires à la couverture de la colonnade du rez-de-chaussée et demande que l'on remette les tables de marbre dans leur premier sens. « On pourra ainsi, dit-il, dans son journal inédit, pendant longtemps encore, faire voir aux voyageurs curieux un témoignage peu commun de l'attachement que des courtisans avaient osé montrer pour un ministre disgracié. Ceux d'aujourd'hui sont beaucoup plus prudents. »

Le vœu du voyageur anglais et de l'architecte Fontaine, qui est aussi celui de beaucoup d'amateurs d'art, sera-t-il un jour réalisé? Nous voulons l'espérer, quoique le résultat en soit aléatoire, mais une autre restauration est peut-être plus facile à réaliser. D'après les plans dont nous venons de

1. Cf. Colonel Th. Thornton, *A sporting tour through various parts of France, in the year 1802*, Longman Hurst, Rees et Orme, London, 1806. 2 volumes in-4°, figures.

parler, nous connaissons très exactement la position de l'ancien château de Chanteloup et suivant la tradition conservée dans le voisinage, les caves du château que l'on croyait détruites, seraient encore existantes et seulement murées. S'il en est ainsi, il sera facile de restaurer ces caves et d'en marquer le périmètre sur le sol au moyen de dalles, comme cela a été fait dans les fouilles des villes antiques.

Ainsi pourraient être conservés au moins les fondations et la trace sur le sol de ce magnifique château qui fut un « moment » prestigieux de l'histoire de France.

R.-ÉDOUARD ANDRÉ

L'HISTOIRE

Une Nouvelle Histoire grecque. — L'Homme du jour en Islam. — Les Aumôniers de la guillotine sous la Terreur. — L'Italie dans la Méditerranée.

Nouvelle Histoire grecque (Hachette), c'est le titre du volume que vient de publier pour le grand public M. Robert Cohen qui avait préalablement écrit pour les spécialistes *la Grèce et l'hellénisation du monde antique* dans la collection *Clio* (les Presses Universitaires de France). L'histoire grecque n'a rien perdu de son attrait depuis qu'elle a été renouvelée par la base à la suite des fouilles qui ont gagné sur plus d'un millénaire la période inconnue des origines. Plus que jamais, il apparaît que la civilisation grecque est le point de départ de l'humanité que nous voyons aujourd'hui. Les Grecs sont les initiateurs de la pensée, de l'art et de la science dont nous sommes les dépositaires. Ils nous ont donné les règles et l'exemple du raisonnement. Ils ont même abusé de la subtilité comme en donne l'impression le *Politique* de Platon qui vient de paraître dans la collection Guillaume Budé, traduit et présenté par M. le chanoine Diès, professeur aux Facultés catholiques d'Angers. Mais l'abus, encore plus que l'exception, confirme la règle. Sans les Grecs, le monde actuel ne serait pas ce qu'il est : il nous manquerait le je ne sais quoi sans lequel tout le reste est découronné.

Ne prenez pas M. Robert Cohen pour un rat de bibliothèque savant jusques aux dents, étranger aux choses de ce monde. M. Robert Cohen ne nous cache pas que la Grèce ancienne n'a jamais été la Terre promise où coulent le lait et

le miel, où les divinités planent dans un air plus limpide que celui des pauvres Cimmériens. Les Grecs sont des poètes, des poètes méridionaux : Marseille est leur plus belle colonie. Homère n'est pas un historien et les historiens grecs ont tous un peu de l'imagination homérique. Non pas qu'il faille pousser le scepticisme trop loin. Homère est « ressuscité », disait Victor Bérard. On ne croit plus aussi volontiers que ses épopées soient le fruit d'une juxtaposition de chants populaires, on admet qu'elles peignent une société qui a réellement existé, encore que les Muses se permettent des anachronismes de faits et de mœurs qu'il ne nous est pas toujours possible de débrouiller.

Même à l'époque historique, celle qui nous est connue par des témoignages plus soucieux d'exactitude, que de détails nous sont parvenus sous le signe de l'amour-propre national! Le chapitre de vingt pages sur les guerres médiques est un modèle de mise au point. Robert Cohen nous dit dans sa préface qu'il a écrit son livre « dans l'allégresse ». Nous la partageons. C'est un plaisir de le voir décortiquer en style très moderne[1] le récit naïf et charmant du bon Hérodote. Grec d'Asie comme Homère, il illumine de son talent de conteur oriental tout ce qu'on lui a dit. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup interviewé. En toute bonne foi, il donne une telle vie aux pays qu'il a visités, aux témoignages qu'il a recueillis, que le reste est demeuré noyé dans l'ombre éternelle. Nous n'avons pas les annalistes du Grand Roi, mais les eussions-nous qu'ils feraient petite figure à côté du père de l'histoire grecque. Hérodote est un jeune, de quoi nous n'arrivons pas à nous persuader parce que les anciens nous paraissent l'avoir toujours été comme les enfants se figurent que les vieillards n'ont jamais été jeunes.

Les guerres médiques ont eu pour les Grecs une énorme importance; elles n'ont été pour les Perses qu'un épisode secondaire d'une expédition coloniale. Jamais la cour de Suse n'a été dans la désolation parce que la bataille de Salamine était perdue. L'expédition avait réussi puisque Athènes avait été châtiée d'avoir manqué de respect au Grand Roi, lequel

1. C'est peut-être abuser du style moderne que de parler des démocrates « qui avaient *préféré* vivre libres à l'étranger qu'*esclaves* dans leur patrie » (p. 234).

était revenu après l'avoir détruite. La perte d'une flotte et d'une armée était insignifiante ou en tout cas facile à réparer pour un Xerxès disposant du plus formidable réservoir d'hommes et de dariques que le monde eût jamais connu. Eschyle pouvait montrer Atossa atterrée et Xerxès aux abois; si la Perse avait eu un Eschyle, il aurait pu avec tout autant de vérité peindre Athènes incendiée et ses habitants mendiant sur les routes. Quant aux quatre ou cinq millions d'hommes mobilisés par Xerxès, il s'y trouve un zéro de trop, si l'on nous permet cet anachronisme, comme bien souvent dans les chiffres de l'histoire ancienne. Quand, par suite de circonstances spéciales, un chiffre est exactement donné, il contraste singulièrement avec les autres. A Marathon, les Athéniens ont perdu cent quatre-vingt-douze hommes; ils le savaient, un tombeau leur était consacré. Ce nom fameux rappelle donc un combat dont nos communiqués de la Grande Guerre n'auraient peut-être pas fait mention. Heureux temps où les hécatombes avaient encore leur signification étymologique!

La gloire des armes est après tout peu de chose dans le rayonnement de l'Hellade et d'Athènes en particulier. Ce peuple athénien, le plus intelligent, le plus artiste qu'on ait jamais vu, est au-dessous de tout en politique. Il refuse invariablement, après Périclès, d'écouter les hommes d'État sages et prudents qui lui donnent de bons conseils, quitte à les charger des entreprises dont ils ont dénoncé la folie. Il n'a pas confiance dans leur jugement et il les accable de sa confiance quand il s'agit de faire le contraire de ce qu'ils ont demandé. S'ils réussissent quand même, on en conclut que l'idée était excellente; s'ils échouent, ils boivent la ciguë.

L'expédition de Sicile, au cœur de la lutte avec Sparte, est le modèle du genre. C'est Alcibiade qui la propose, mais on le sait très léger, pas très sûr, peu respectueux des choses les plus saintes. Il n'a peut-être pas mutilé les hermès qui servaient de bornes dans les carrefours, mais tout le monde l'en croit capable. On le rappelle dès le début de la campagne pour se justifier, obligeant le pauvre Nicias à mener à bien une opération qu'il a toujours déclarée impossible et qui le devenait sûrement dans ces conditions.

Le cas de Phocion est encore plus démonstratif; il a passé sa vie à réparer ou à atténuer les sottises de ses concitoyens,

il a quarante-sept fois commandé en chef et il est mis à mort, passé quatre-vingts ans, pour n'avoir pu affranchir son pays de la Macédoine, à la disparition d'Alexandre. Il n'y avait aucune chance d'y réussir ailleurs qu'à la tribune aux harangues; il l'avait prédit, « inutile Cassandre », comme se plaignait de l'être Chateaubriand à beaucoup moins de frais.

Ce qui caractérise l'histoire grecque, c'est que les événements matériels y font beaucoup de bruit pour rien. L'hellénisme conquiert le monde quand la Grèce n'existe plus politiquement. Athènes devient immortelle quand elle n'est plus qu'un sanctuaire et une école. On abuse du miracle grec : il est là.

Le capitaine Armstrong nous a présenté naguère un *Mustafa Kemal* remarquable. Il s'attaque aujourd'hui à un personnage encore plus difficile à pénétrer, le roi Ibn Séoud, *le Maître de l'Arabie* (Payot). Peu de gens savent son nom, encore moins soupçonnent sa carrière. C'est pourtant un des sphinx derrière lesquels se cache le proche avenir[1]. Aucune figure de l'Islam n'a son rayonnement. Et il ne s'agit en apparence que d'un chef de bande momentanément sorti du rang, qui n'a pour lui que sa légende, l'emprise qu'il exerce sur des tribus essentiellement mobiles, la confiance sans cesse remise en question qu'il inspire aux Croyants jusque dans l'Inde, surtout dans l'Inde.

Ibn Séoud est aujourd'hui le maître de l'Arabie intérieure, le souverain du Hedjaz, le détenteur des Villes saintes, le protecteur du grand pèlerinage. Il ne tiendrait qu'à lui de mettre la main sur le Yemen, peut-être aussi sur la Transjordanie et l'Irak, s'il n'alliait la prudence du calculateur au fanatisme du croisé. Cet enthousiaste sait que l'enthousiasme ne peut tenir lieu de tout; il connaît ses compatriotes du désert, prompts au découragement encore plus qu'à l'action; il croit à la toute-puissance de l'Angleterre qui le subventionne mais qui subventionne aussi les surveillants dont elle l'a entouré. Un coup de folie a pu lui réussir au Nedjed, il n'aurait aucune espèce de succès en face des avions, des mitrailleuses et des tanks. Allah est maître du destin, il peut

1. Lire, à son sujet, dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1928, *la Politique anglaise en Arabie*, par Léon Krajewski.

faire tous les miracles, mais quand il lui plaît; à lui de choisir son homme et son heure. Ibn Séoud mourrait demain que son empire risquerait beaucoup de ne pas lui survivre.

La vie d'Ibn Séoud est vraiment fabuleuse. Aucun roman d'aventures n'égale ici la simple vérité; nous sommes au pays de l'imprévisible, où l'on ne s'étonne de rien et où rien n'est jamais définitif. Un échec n'est pas permis car il met en doute la mission tout entière. L'envoyé de Dieu n'a pas le droit de se tromper comme un homme, il n'a pas le droit de fléchir sous le poids de la croix. Ibn Séoud, âgé aujourd'hui de cinquante-cinq ans, après une vie prodigieuse est toujours l'homme qui a besoin de faire ses preuves. L'Orient nous paraît de loin un pays figé dans l'immobilité. L'Orient, et particulièrement l'Orient musulman cent pour cent, comme l'Islam wahabite, est justement tout le contraire.

On a souvent fait allusion à ces prêtres héroïques qui, perdus dans la foule, se faisaient un devoir d'accompagner les charrettes des condamnés sous la Terreur, et qui leur donnaient, quand ils arrivaient à s'en faire reconnaître, la consolation de l'absolution *in extremis*. Naturellement on sait peu de choses de certain sur eux et la légende a beau jeu sur ce terrain à la fois sentimental et impossible à explorer. On lira avec un intérêt que le doute méthodique ne suffit pas à affaiblir le petit volume de M. Jacques Hérissay sur *les Aumôniers de la guillotine* (Bloud et Gay). M. Hérissay a déjà publié sur les à-côtés de la Révolution plusieurs ouvrages curieux à la façon de G. Lenôtre. Celui-ci contient du peu connu, voire du nouveau qui peut paraître parfois romanesque, mais le romanesque n'est pas nécessairement à rejeter dans les époques où le vrai n'est pas toujours vraisemblable.

La persécution religieuse a eu des degrés. Même après la Constitution civile du clergé, les prêtres qui ont refusé le serment ont pu d'abord continuer leur ministère en dehors des édifices et des services publics. Louis XVI est assisté par un insermenté et M. Hérissay consacre à la mission de l'abbé Edgeworth de Firmont un chapitre fort nourri qui contient tout ce qu'on peut désirer — ou tout au moins connaître — sur la mort du roi. C'est encore le bon temps. L'abbé Edgeworth, malgré l'attention dangereuse appelée sur sa personne,

ne mourra pas sur l'échafaud. Il continuera même, avec le titre secret de vicaire général, à correspondre avec l'archevêque émigré, Mgr de Juigné, et ne retournera en Angleterre qu'une fois le plus mauvais moment passé, sous le Directoire (25 avril 1796). Il bénira à Mitau le mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême, fils du futur Charles X, ne mourra qu'en 1807, et le futur Louis XVIII composera son épitaphe.

Louis XVI est le dernier condamné qui ait eu le droit de recevoir les consolations religieuses d'un prêtre insermenté. A partir du 18 mars 1793, les insermentés sont assimilés aux émigrés, chacun est tenu de les dénoncer et ils sont passibles de la peine de mort. Il est clair qu'il ne peut être question d'eux dans les prisons, sauf à titre de prisonniers. Le tribunal révolutionnaire entre en fonctions le 28 mars et sans être encore aussi fanatique et inexorable qu'il le deviendra, il l'est déjà pour ce genre de crime. Comme la liberté de culte est inscrite dans la loi, le clergé constitutionnel est admis à offrir ses bons offices aux condamnés. L'archevêque Gobel, qui ne s'est pas encore déprêtrisé, a des scrupules de conscience, il reçoit chaque jour la liste des condamnés par les soins de Fouquier-Tinville et veille à ce que les secours spirituels soient assurés à ceux qui les demandent ou les acceptent. Trois de ses vicaires généraux — qu'on appelle à cette époque vicaires épiscopaux — sont spécialement chargés de ce ministère et s'en acquittent avec dévouement. Tous trois sont d'ailleurs des prêtres recommandables qui, au moment du Concordat ou même avant, rentreront dans les rangs du clergé normal. L'abbé Lambert mourra en 1849, à quatre-vingt-six ans, curé de Bessancourt en Seine-et-Oise. L'abbé Girard, dont Marie-Antoinette n'accepta pas l'assistance et qui l'accompagna néanmoins jusqu'à l'échafaud, finira en 1811 chanoine et pénitencier de Notre-Dame. Le troisième, celui dont le rôle est le plus important, est l'abbé Lothringer, brave Alsacien au cœur compatissant, qui comptera parmi ses convertis de la dernière heure, le général Custine, une demi-douzaine de Girondins et Philippe-Égalité. C'est lui aussi qui reçoit la rétractation de Gobel que ses palinodies n'ont pas sauvé. Il était emprisonné et voué sans doute au même sort quand le 9 thermidor le délivra. Rétracté en 1797, il est

attaché à la paroisse Saint-Paul en 1800 et finira obscurément.

A côté de ces aumôniers officiels ou tout au moins tolérés, se placent des réfractaires de deux catégories. Il y a d'abord ceux qui sont eux-mêmes en état d'arrestation comme le célèbre Emery, supérieur de Saint-Sulpice, qu'une influence discrète, mais tenace — probablement celle de madame de Villeneuve, grande amie de Voltaire — protège durant toute la Terreur, sous une menace quotidienne et quotidiennement conjurée. Les autres sont moins heureux, mais font comme lui acte d'aumôniers internes jusqu'à leur dernier jour. Il n'y en a pas pour tout le monde, car ils ne traînent pas à la Conciergerie. Restent les insermentés du dehors qui, grâce aux déguisements les plus inattendus, célèbrent la messe dans des mansardes, visitent les malades ou les prisonniers sous prétexte d'un commerce quelconque et suivent la fatale charrette pour donner l'absolution aux condamnés prévenus d'avance de leur présence. M. Emery a cru pouvoir certifier, dans une lettre au pape du 13 octobre 1795, « qu'il n'y eut presque pas d'exécution où n'ait assisté quelque prêtre ». Plusieurs sont connus. Ils se partagent la semaine. Un d'eux qui mourra évêque de Grenoble, Mgr de Bruillart, a laissé quelques confidences précieusement recueillies, mais ses souvenirs, après tant de vicissitudes et d'années, étaient confus. Sous le nom de Philibert, il était de service, si l'on peut dire, le vendredi. De quelques autres, il se rappelait le nom de guerre, qu'il n'a pas toujours été possible d'identifier. Ces apôtres de la dernière heure risquent leur vie à tout instant et trouvent les concours les plus variés, parfois les plus imprévus. M. de Keravanant bénit le second mariage de Danton et l'a peut-être suivi le jour de son exécution. Il mourra curé de Saint-Germain-des-Prés en 1831. Le plus extraordinaire de tous, si ce qu'on raconte de lui est vrai, est Charles, fripier ambulant, qui pénètre partout et qui, suivant une tradition qu'il est aussi difficile de récuser que de confirmer, aurait pu pénétrer dans le cachot de Marie-Antoinette à la Conciergerie et y dire la messe. C'est l'abbé Magnin, ancien directeur au séminaire d'Autun, qui mourra plus qu'octogénaire en 1843 après avoir été longtemps curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, et dont le portrait est dans la salle de catéchisme de son ancienne paroisse.

Est-ce du roman? est-ce une légende reposant sur un minimum de vérité? Cette histoire a contre elle la lettre suprême écrite par la reine à madame Élisabeth, où Marie-Antoinette dit en propres termes : « Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée et que j'ai toujours professée, n'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion, et même le lieu où je suis les exposerait trop, s'ils y entraient une fois. » Ce témoignage paraît formel, mais on objecte que la reine, prévoyant que sa lettre lue par d'autres yeux que ceux de sa belle-sœur, s'est appliquée à ne compromettre personne. A quoi on pourrait répondre qu'elle aurait pu ne rien dire; rien ne l'obligerait à faire une déclaration fausse puisque personne n'était soupçonné. Ce qui serait plus probant, c'est le témoignage même de M. Magnin. Il existe peut-être, on l'invoque, mais la preuve matérielle fait défaut. Une brochure du comte de Robiano, en 1824, raconte toute cette histoire d'après le témoignage de mademoiselle Fouché, l'intermédiaire qui aurait obtenu l'accès de la prison pour l'abbé Magnin. Ce dernier, alors curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, écrivit à ce propos une déclaration qui fut présentée à Charles X, à la Dauphine et à l'archevêque de Paris et dont il attesta en chaire la véracité devant ses paroissiens. Cette déclaration serait décisive si nous la possédions, mais nous n'en avons pas l'original. Le texte en a été publié à diverses reprises, notamment par le journal *le Monde* (23 juillet 1864). L'original était, nous dit-on, entre les mains de mademoiselle Fouché et avait passé ensuite à sa famille. On en perd la trace à la mort du dernier héritier, à une date assez rapprochée. Il ne serait peut-être pas impossible de le retrouver. Les traditions orales sont sujettes à caution, le document lui-même aurait plus de poids que tous les témoignages de seconde main. Ce n'est pas par hasard que M. Funck-Brentano, dans un récent volume sur *les Derniers Jours de Marie-Antoinette* (Flammarion), ne fait à cette tradition aucune place.

Voici un magnifique volume à qui on ferait un médiocre compliment en le déclarant d'actualité, qui est en tout cas d'une opportunité providentielle. C'est le volume de la Géo-

graphie Universelle (Colin) sur *l'Italie et les Pays balkaniques*. Ce qui concerne l'Italie est traité par M. Jules Sion, professeur à l'Université de Montpellier, la péninsule des Balkans a été confiée à M. Châtaigneux, sauf la Grèce que s'est réservée M. Sion.

L'Italie est un vieux pays, mais un État nouveau. Elle a les qualités, aussi les défauts, séduisants autant qu'inévitables, de la jeunesse. Elle a l'entrain, la confiance, la fécondité, qui sont des forces. Elle a la susceptibilité, l'orgueil, la hâte de réussir, qui peuvent être des faiblesses.

Sur un sol beaucoup plus ingrat qu'on ne se le figure à parcourir les régions favorisées du tourisme et de la nature, l'Italie s'efforce de nourrir une population dont la densité dépasse celle de pays beaucoup plus avantagés. De là, les travaux si remarquables pour dessécher les bas-fonds et utiliser au mieux tous les terrains susceptibles de culture. Il est merveilleux que, dans un pays où la montagne et le marécage comptent pour plus d'un tiers, on ne recense que 8 p. 100 de terres improductives. Il ne l'est pas moins de constater que le manque de houille n'a pas empêché le développement de l'industrie. Malgré tout, l'équilibre entre le peuplement et la production, de tout temps précaire, n'a pu se maintenir, du jour où l'émigration n'a plus joué son rôle de soupape de sûreté. Avant la guerre, l'émigration était énorme : maximum 872 598 en 1913, dont plus d'un tiers revenait au foyer natal. Aujourd'hui cette émigration est tombée à presque rien : 32 193 départs pour le premier semestre de 1934, compensés à peu de chose près par 21 534 retours. La plupart des pays à émigrants sont fermés ou tout au moins à peine entrebâillés et le gouvernement italien de son côté n'ouvre pas facilement la porte de sortie. En vue d'éviter la famine et le chômage, un magnifique effort a été entrepris pour la bonification des régions jusqu'ici inhabitables ou incultivables. Il s'agit à la fois de les rendre habitables et fertiles.

Le projet de bonification de l'Italie est grandiose. La loi de 1928 prévoit la mise en valeur, pour toute l'Italie, de plus de trois millions d'hectares avec une dépense d'une douzaine de milliards de francs. La moitié du plan est en voie d'exécution. On en connaît les résultats, surtout dans les Marais Pontins parce qu'ils sont près de Rome, qu'une grande

publicité les a magnifiés et que les inaugurations de Littoria (18 décembre 1932) et de Sabaudia (15 avril 1934) ont paru sur les écrans du monde entier. Il faut d'ailleurs avouer que Sabaudia, légèrement surélevée et voisine de la mer, a toutes les chances de devenir charmante. Ce n'est pas seulement la terre qui sortira du chaos, l'homme sortira de sa misère. Les deux, disent les documents officiels, seront rachetés ensemble : *la redenzione della terra e con essa quella dell'uomo.*

Ce n'est pas le lieu et ce n'est pas encore le moment de juger cette œuvre colossale. De tout temps elle a tenté les maîtres du pays. On racontait que cette plaine, malsaine et inculte dès la république romaine, était prospère à l'époque des Volsques, qu'il s'y trouvait une vingtaine de villes. Cet âge d'or est un peu légendaire. On ne voit trace de villes que dans la zone surélevée du pourtour et il est probable que la zone basse, si tant est qu'elle fût exploitée sommairement, ne portait que des cabanes de bois et de roseaux comme on en voit encore aujourd'hui. La Voie Appienne était exhaussée et ses abords, même drainés, n'étaient pas engageants. C'était toujours à recommencer. Nos moyens actuels sont supérieurs; ils promettent mieux et ont déjà donné mieux, d'autant plus que le desséchement de la plaine s'accompagne du reboisement de la montagne, seul moyen d'empêcher les débordements torrentiels des canaux d'écoulement.

Malgré tout, même avec le maximum d'optimisme, il est manifeste que l'Italie, si bien aménagée qu'on la suppose, ne peut suffire à sa population sans cesse grandissante : excédent des naissances sur les décès, 223 970 dans le premier semestre 1934. Un exutoire colonial a été cherché. Certains augures complaisants le voyaient en Tripolitaine. Il a fallu en rabattre. Aujourd'hui, c'est l'Éthiopie qui est envisagée. La Méditerranée redevient l'objet et le théâtre d'une activité diplomatique que tout le monde espère ne voir jamais dégénérer en une activité d'un autre ordre. Toute idée d'en refaire un *mare nostrun*, comme au temps de la Rome antique, se heurte à cette nouveauté qu'elle n'est plus une mer fermée depuis que l'ouverture du canal de Suez en fait la route de l'Inde...

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

PAUL BOURGET

C'est le destin d'un écrivain, et la promesse d'une renommée durable, de refléter les inquiétudes de son temps. On ne saurait se représenter les hommes qui sont arrivés à leur maturité au tournant du siècle, sans demander à Paul Bourget son témoignage.

Il était adolescent, et élève à Louis-le-Grand, en 1871. Son professeur de philosophie, M. Charles, était tout kantien, comme les universitaires d'alors. « Les Prussiens étaient aux portes, et M. Charles éprouvait un hautain et triste soulagement à ses douleurs de patriote, en opposant Kant à M. de Bismarck... » Il commentait devant ses élèves la règle kantienne : agis de sorte que tes actes puissent être érigés en règle universelle. Avec quelle émotion Paul Bourget écoutait! Il est plus tard si bien revenu de cette admiration et de cette confiance dans les décisions de la conscience qu'il a dénoncé dans la maxime du philosophe de Koenigsberg le triomphe de l'égocentrisme. Il n'en reste pas moins qu'il a été élevé au son de cette grande voix. On en reconnaîtra l'écho dans ses années de crise. Les personnages de ses romans l'ont entendue. Dans le monde qu'il a créé, le nombre des actions vraiment mauvaises est infiniment petit. Ce sont presque toujours des faiblesses plutôt que des crimes, et (excepté le cas démonstratif de Robert Greslou) tous ces êtres humains, la plupart sans maximes qui les assurent, obéissent à l'impératif catégorique de leur conscience, ou l'avouent par leurs remords. Et plus tard le kantisme initial préparera la voie à la discipline chrétienne.

Les premières œuvres de Bourget, ses poésies, ont été écrites dans ce trouble profond qui a suivi la guerre de 1870. La

défaite fut alors plus féconde pour les Français que ne sera la victoire. Elles sont souvent charmantes, ces poésies, dans leur grâce inquiète :

Tais-toi, doux rossignol du mois des primevères.
Tais-toi, plaintif oiseau que j'ai trop écouté.

Quant à l'idée que Bourget se fait de l'univers, elle ne diffère pas de celle qui s'était formée entre 1850 et 1870, et qu'il condamnera plus tard si sévèrement sous le nom de scientisme. Il nommera ainsi l'essai d'une explication scientifique de l'univers, y compris l'univers psychologique. C'est la pure doctrine de Taine. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. En réalité les origines de cette doctrine sont bien antérieures. Elle apparaît — j'entends en littérature et vulgarisée, mais c'est le point de vue qui nous intéresse — chez les idéologues du commencement du XIXe siècle, pour qui la science des idées n'est qu'une dépendance de la physiologie. C'est en même temps pour eux la science des sciences. « Nous ne nous proposons que d'examiner avec soin ce que nous faisons quand nous pensons », disait Destutt de Tracy. Mais justement tout est là, puisque toutes les autres connaissances dépendent de celle-là. Qu'est-ce en effet, pour un idéologue, que la pensée? Toutes nos pensées ont pour origine des sensations entre lesquelles l'esprit établit des rapports; tous nos jugements sont des résultats d'associations d'idées. Il n'y a pas d'idées innées, pas de vérités premières. Sous cette forme la doctrine remonte à Locke et à Condillac, c'est-à-dire à la première moitié du XVIIIe siècle. Pour un homme d'action, elle a des conséquences. « Une fois en possession des principes et de la méthode de l'idéologie, dit M. Martino dans son livre sur *Stendhal*, on réglera son propre mécanisme psychologique à volonté et l'on pourra agir sur celui des autres hommes puisqu'on le connaîtra. On deviendra un grand génie; on dirigera ses contemporains. En devinant leurs désirs cachés, en leur imposant par d'habiles associations d'idées les pensées qu'on leur souhaite, on les dominera absolument. »

Ces chimères sont le fait de Stendhal, et lui ont donné des déboires; Destutt de Tracy, sans aller aussi loin, pensait cependant (c'est encore M. Martino qui parle) que « si l'on

s'obligeait à toujours faire préalablement de ses idées une description exacte et claire, on résolvait, sans effort, tous les problèmes de la morale, de l'économie politique, de la législation, etc. L'idéologie était un levier avec lequel l'initié pouvait soulever l'univers moral et intellectuel ».

Ouvrez maintenant les premiers romans de Bourget, et vous reconnaîtrez de purs exercices d'idéologie. La pensée des personnages apparaît comme un mécanisme d'horlogerie à travers une boîte transparente. Voyez, dans *Cosmopolis*, ce monologue de dix pages qui est la suite des pensées de Dorsenne tandis qu'il se rend au palais Castagna. « Oui, pauvre charmante Alba! se répétait-il, quel malheur que ce mariage avec le frère de la comtesse Gorka ne se soit pas arrangé il y a quatre mois! C'était passablement immoral que cette entrée dans la famille de l'amant de sa mère. Mais elle aurait eu moins de chances encore de jamais rien savoir, et la combinaison commode par laquelle cette mère l'a liée d'amitié avec cette femme afin de mieux les aveugler toutes deux, aurait abouti à un peu de bien. Alba serait lady Ardrahan aujourd'hui, prise dans cette forte existence anglaise, qui vous refait de la vie morale comme la montagne vous refait du sang, au lieu qu'on va la marier à un imbécile quelconque d'ici ou d'ailleurs. Puis elle le trompera comme sa mère a trompé feu Steno, avec moi peut-être, en souvenir de notre jolie et pure intimité de maintenant, ce qui sera par trop mélancolique. Allons, n'y pensons pas! C'est l'avenir dont nous ne savons pas s'il existe, au lieu que le présent existe, lui, et il a tous les droits... »

Qui a jamais pensé sous une pareille forme? Nous surprenons ici l'idéologie en flagrant délit tandis qu'elle fabrique de la pensée reconstituée. En mettant bout à bout des associations d'idées gouvernées par des sensations et par des intérêts, on arrive en effet à tracer un dessin logique assez semblable à celui-là. On comprend qu'en appliquant cette méthode, M. Bourget prête à Dorsenne, parlant à lui-même, cette phrase surprenante : « Le présent, c'est que j'aurai dû à la contessina (Alba) mes plus fines sensations de Rome, cette vision de sa jeunesse, pas très heureuse, dans ce décor d'un si grand passé. » C'est bien ce qu'il doit se dire. Mais s'est-on jamais parlé ainsi? quelle différence avec la réalité, avec les

zigzags, les trous, les tracés multiples, les images surimposées de ce qui est vraiment la pensée humaine!

Je sais bien que Bourget lui-même donne ce monologue comme un effet de la manie d'écrire. Il parle de « cette espèce de *copie* involontaire qui s'écrit d'instinct dans le cerveau de l'homme de lettres, quand il a trop aimé la littérature. Elle prend par instants une forme presque rédigée, et c'est la plus marquée des déformations professionnelles, la plus inintelligible aussi aux illettrés, qui pensent flottant... ». — Seulement tous les personnages de Bourget fabriquent leurs monologues avec la même précision et la même suite que Dorsenne. Ainsi le tuteur de Hubert, dans *Cruelle énigme*. Et il n'est pas écrivain, il est général. Au surplus, entre tant de discours intérieurs, j'ai cité celui de Dorsenne justement parce que, quelques lignes plus loin, il se cite à lui-même les façons de raisonner de Stendhal : « Que veut la logique, comme aurait dit mon ami Beyle? »

Je sais bien aussi que, par la suite, M. Bourget condamnera énergiquement ce déterminisme. Mais il continuera d'avoir pour maîtres ceux qui les ont appliquées, Stendhal et Sainte-Beuve. Bien mieux, il continuera à les appliquer lui-même. Le mécanisme mental, tel que nous le voyons fonctionner dans le cerveau de ses derniers personnages, ne diffère pas du système de roues et d'engrenages que nous avons vus dans les premiers.

L'humanité qu'il découvre en explorant ainsi le cerveau, dans la série de romans qui va d'*André Cornélis* à *Mensonges*, donne une idée du monde assez pessimiste. La race oublieuse des lecteurs ne se souvient plus guère aujourd'hui de la hardiesse des vues qu'on trouve dans ces romans, ni du scandale qu'ils firent. Quel est le sens de *Cruelle énigme*? Une femme qui a eu un passé fort libre et qui était même assidue de petites associations faites pour le plaisir (ces mœurs ne sont pas d'aujourd'hui), s'éprend d'un jeune homme qui l'aime avec la sincérité, la pureté de son âge. La voilà régénérée par l'amour. Qu'on la laisse seule huit jours, elle retombe au libertinage. — Quel est le sujet d'*Un cœur de femme*? La femme la plus tendre, l'amie la plus fidèle est incapable de résister à un séducteur, si elle est à la fois naïve et ardente.

***

Dans l'univers réduit à la conception scientiste, et ramené à un jeu calculable des causes et d'effets matériels, les hommes du Second Empire étaient parfaitement à l'aise. Après une jeunesse toute tourmentée de métaphysique, Sainte-Beuve avait trouvé dans ce matérialisme, renouvelé de son maître Lamarck, l'ataraxie de ses vieux jours. Il n'en fut pas de même de la génération qui suivit 1870. La science ne fut pas pour elle un abri, et ce que Brunetière appela d'un mot qui fut si mal compris la faillite de la science, ce fut l'impuissance de la science à répondre aux questions métaphysiques, dont elle avait eu l'imprudence de promettre la solution. Et les questions morales dépendant elles-mêmes (on l'admettait du moins) des questions métaphysiques, le monde des esprits se trouva vers 1890 dans un grand désarroi.

La génération actuelle ne se souvient guère de l'angoisse de ses aînés, qui ont presque tous disparu. Il n'y a plus guère que M. Desjardins qui pourrait rendre témoignage de l'état d'esprit commun, au temps où il composa le *Devoir présent*. Jules Lemaître se moqua de lui : « Nous avons, dit-il, un nouveau dieu Desjardins... » Le maître lui-même se réfugia dans le dilettantisme d'*Un martyr sans la foi*. Barrès s'enracina. D'autres inventèrent, à la russe, la religion de la souffrance humaine. Bourget mit en roman la détresse de l'heure. Déjà dans *Mensonges*, le jeune poète asservi à la femme se suicide. Dans le *Disciple*, l'adolescent que ne guide que le matérialisme, devient criminel. Portant ensuite le drame de conscience chez l'écrivain, il montra le retour à la foi de ce Dorsenne qui est une image de lui-même.

Plus clairement que dans les œuvres d'imagination où la fiction déforme la pensée, il a exposé sa philosophie beaucoup plus tard, en janvier 1914, dans le très beau discours par lequel il a reçu à l'Académie M. Boutroux. Il reprend de fond en comble la critique du scientisme. Il en exposa d'abord le principe, qui se trouve renfermé dans ce passage de Taine : « La science approche enfin, et elle approche de l'homme... C'est à l'âme qu'elle se prend... La pensée et son développement, sa structure et ses attaches, ses profondes racines corpo-

relles, sa végétation infinie à travers l'histoire, sa haute floraison au sommet des choses, voilà maintenant son objet... L'homme est un produit comme toute chose... » — Il fait ensuite la critique de la doctrine. « Si, dit-il, les phénomènes d'intelligence, de sensibilité, de volonté, ne sont qu'une résultante, conditionnée par des groupes de phénomènes antérieurs... où trouver place pour une personnalité, par suite pour une liberté, par suite pour une responsabilité? » — En d'autres termes, la doctrine est inacceptable, parce qu'il faut sauver à tout prix le libre arbitre. On trouvera peut-être que cette façon de raisonner n'est pas très scientifique. Elle révèle du moins une grave angoisse. S'il faut en croire Bourget, Taine partageait cette angoisse. « J'ai vu Taine, durant ses dernières années, dit-il, se débattre pathétiquement contre les conséquences de ce déterminisme. Je l'ai vu s'ingénier à retrouver cet univers moral en caractérisant les œuvres et les hommes par leur bienfaisance et leur malfaisance. » Il n'a pas de peine à montrer la faiblesse de cette distinction. « Si nos résolutions ne sont qu'une sonnerie dernière de l'horloge mentale, de quel droit demanderons-nous à la sonnerie ce qui n'était pas dans les rouages? » Mais pour lui-même, qu'est-ce donc que le Bien et le Mal? Il nous le dit : « La distinction entre le Bien et le Mal suppose que le Bien représente un ordre et le Mal un désordre, librement voulus par l'homme; qu'il doit se soumettre à l'un, éviter l'autre. »

Voilà le grand principe énoncé, sur lequel il fondera la doctrine de la seconde partie de sa vie. L'ordre! Il a été aussi l'idéal de toute une génération d'esprits, celle qui arrivait à la maturité au moment de la guerre, et dont la meilleure moitié a péri, tandis que l'autre s'est à peu près stérilisée. Appelons-la d'un mot — qu'elle dépasse d'ailleurs de beaucoup — la génération de la *Revue critique*. Dans quelle mesure a-t-elle subi l'influence de Bourget? Seuls des témoignages le montreraient. Mais il n'est pas douteux qu'il a indiqué le chemin.

Mais là encore son esprit, bien plus complexe qu'on n'imagine d'ordinaire, trace un double sillon. Car la doctrine de l'ordre n'est pas toute sa doctrine. Lui-même revient au catholicisme. Naturellement nous n'avons pas à faire la moindre hypothèse sur la façon dont s'est faite sa conversion. Mais nous

suivons aisément celle de Dorsenne. Et voilà justement où reparaît le souvenir d'une adolescence kantienne. C'est une angoisse de conscience qui oblige Dorsenne à chercher une raison à cette conscience elle-même. Il se sent responsable de la mort d'Alba Steno. Il s'en défend pourtant. Le vieux marquis de Montfanon lui remontre quel mal font les dilettantes et les sceptiques comme lui. « Le bien et le mal, la douleur et la joie, tout est matière pour vous à ce jeu de votre esprit que je trouve aussi monstrueux que celui de Néron brûlant Rome; à cet abus du don sacré duquel il vous sera demandé un compte terrible, à vous comme aux illustres corrupteurs, vos aînés. De tous les égoïsmes, celui-là est le pire qui dégrade la plus haute des puissances de l'âme à n'être plus qu'un outil du plus stérile et du plus inhumain plaisir. »

Et comme le soldat montrant à l'écrivain la silhouette de Léon XIII prisonnier dans ses jardins, a rappelé le mot de Tertullien, que la foi est obligée au martyre : « Pensez-vous, répond Dorsenne d'une voix profonde, qu'il y ait un seul de ces écrivains sceptiques qui refusât le martyre s'il devait en même temps avoir la foi? » A ce point, le pas est déjà franchi. La prière fait le reste. *Quotidie suppliciter emeritur*, dit encore Tertullien. La foi se mérite par la prière de chaque jour.

***

Quels sont les rapports entre la doctrine catholique et la doctrine de l'Ordre? Il me semble qu'une doctrine qui reconnaît le monde comme corrompu, et qui voit dans la mort un désordre qui est la punition du péché originel, ne doit pas être très encline à considérer avec satisfaction l'ordonnance des choses. L'idée de l'ordre vient bien plutôt de la science telle qu'on la comprenait dans la jeunesse de Bourget, et telle qu'elle avait mis sur lui son empreinte. L'ordre, chez lui, est une survivance du vieil homme dans l'homme nouveau. En tout cas il y croyait fermement. Je n'apprendrai rien à personne en disant qu'il existe aujourd'hui une certaine tendance à considérer un univers plus chaotique, à croire que la nature fait toutes les expériences, dont beaucoup ratent misérablement, et que tout n'est pas pour le mieux dans ce laboratoire incohérent. Comme j'avais un jour fait allusion à ces idées, je

rencontrai l'écrivain dans la maison de Balzac. Il me reprit avec bienveillance, mais avec fermeté. Je le revois encore, appuyé à la petite cheminée de marbre noir. « Le monde n'est pas un désordre, monsieur Bidou. »

Il déplorait que la société en fût un, et c'est pour le combattre qu'il inventa la doctrine de l'*Étape*. Il l'a exposée dans toute sa rigueur, bien plus tard, dans une phrase du discours où il recevait M. Boutroux. Comme celui-ci était le petit-fils d'un avocat : « Vous permettrez à l'auteur de l'*Étape*, disait Bourget, de signaler dans votre talent l'illustration d'une loi trop souvent méconnue : l'utilité, la nécessité pour les familles d'une ascension lente, d'une maturation prolongée. Cette durée de plusieurs générations successives dans un même cercle d'habitudes crée seule une atmosphère, un milieu, des mœurs. » Personne ne doute de la bienfaisance d'un milieu familial qui soit sain. Mais faire du milieu initial la condition nécessaire de la moralité, c'est encore du déterminisme tainien. Et Beethoven? Toute cette doctrine de l'*Étape* est une vue de l'esprit. Plus exactement, c'est la transcription dans les domaines des sciences sociales du *Natura non facit saltus*, de Linné. Rien n'est plus dangereux que ces transferts. La moitié des idées littéraires du XIXe siècle sont des métaphores empruntées aux sciences et qui se sont dégonflées avec les hypothèses scientifiques qu'elles copiaient. L'évolution sociale de Bourget n'a plus de support depuis que la botanique connaît les matières brusques. L'évolution des genres de Brunetière a la valeur scientifique d'un calembour.

De la théorie de l'*Étape*, il faut exclure l'Église, où les plus humbles naissances n'ont pas empêché les plus hautes fortunes. Il faut exclure l'armée; sinon le vainqueur de la Marne, fils d'un tonnelier, aurait tout juste eu le droit de commander une compagnie. Comment eût-il sauvé la France? C'est au moins l'œuvre de trois générations. Il faut exclure la politique. Sans quoi Barthou qui ne cachait point ses origines populaires aurait été à son collègue de l'Académie une vivante objection. Il faut exclure la littérature. Quelques-uns des meilleurs écrivains de notre temps n'ont pas été bercés, comme disait Thiers, sur les genoux des duchesses. Il faut exclure les peintres et les sculpteurs. Il faut exclure l'Université. Que reste-t-il? —

Ajoutez que l'idée même d'ascension sociale, un peu ridicule en elle-même, est liée aux formes particulières de la société depuis trois siècles, et n'aurait plus de sens si la bourgeoisie disparaissait. Comment lui reconnaître une valeur générale?

***

Tels sont, dans leur complexité, les éléments qui forment cet esprit. Encore ne les ai-je pas tous énumérés. Il a participé à l'inquiétude esthétique de son temps, et *Sensations d'Italie*, qui était un livre fort original au moment où il fut écrit, a contribué à mettre à la mode le quattrocento. Encore aujourd'hui c'est le seul livre sur cette curieuse Italie des Pouilles, l'Italie de Frédéric II, qui mériterait plus de visiteurs. Une plaque sur la mairie de Lecce dit encore la reconnaissance de la ville à l'écrivain.

Bourget a pareillement participé à la curiosité et à la sympathie de son temps pour les sociétés anglo-saxonnes. *Cruelle énigme* a des scènes sur la côte anglaise, et *Outremer* a été une remarquable enquête sur l'Amérique.

Poète, critique d'une pénétration admirable, voyageur, romancier, sociologue, médecin, il tient une place considérable dans l'histoire de l'esprit. Comment, dans cette recherche du vrai, n'aurait-il pas évolué? Mais cette évolution est plus apparente que réelle. Nous avons vu les impératifs du kantisme survivre dans ses personnages. Pareillement tout en condamnant l'explication scientifique du monde moral, il n'a cessé de la poursuivre, et c'est aux psychiatres qu'il l'a demandée. Son idée de la société est toute scientifique, ou du moins il le croit. Il a pensé s'assurer en se fondant sur la tradition. Peut-être cette fondation n'est-elle pas si sûre qu'elle le paraît. Peut-être la nature qui a créé sans cesse des organismes plus parfaits, nous enseigne-t-elle à regarder vers l'avenir plutôt que vers le passé. Peut-être la religion elle-même y incline-t-elle. *Disposuit ascensiones in corde suo.* Un autre chrétien a pris ce texte des psaumes comme épigraphe d'un livre. Ce qui reste, — c'est la constance dans l'effort, la loyauté dans la recherche, le labeur soutenu, la droiture de l'esprit et du cœur, — le plus noble exemple à laisser aux hommes.

HENRY BIDOU

LÉGENDES MILITAIRES

L'histoire militaire a ses légendes comme l'histoire politique, peut-être encore plus. La guerre mondiale en est remplie; nées on ne sait à la suite de quel incident ou de quelle rumeur, propagées les unes à dessein, les autres inconsciemment, elles sont devenues par la suite vérités aussi fortes que les faits les plus évidents.

Le camp des Alliés, le camp des Puissances Centrales, chaque belligérant a eu les siennes. L'Allemagne en 1914, pour dissimuler la défaite de la Marne, a forgé la légende du lieutenant-colonel Hentsch, *missus dominicus* abusant de ses pleins pouvoirs; en 1918, elle a inventé la légende du coup de poignard dans le dos des armées allemandes pour voiler sa capitulation militaire. La France, pour excuser son échec des batailles de la frontière en août 1914, a accueilli la légende des corps de réserve allemands inconnus de notre 2e Bureau et de notre Haut Commandement, et la légende des mitrailleuses allemandes plus nombreuses que les nôtres. Légendes excusables, qui en fin de compte ne peuvent guère porter préjudice qu'au peuple qui les crée ou les accepte sans contrôle.

Mais il est d'autres légendes plus nuisibles parce qu'elles jettent un doute sur la valeur d'une armée, du chef qui la commandait et des humbles combattants qui la composaient, et parce qu'elles vont parfois jusqu'à entacher leur réputation. Aussi n'est-il pas étonnant que des écrivains se soient employés à les détruire. Dans les publications récentes nous trouvons trois ouvrages qui directement ou indirectement, se sont pro-

posé un tel but. Tous trois se rapportent à des batailles-crises : Charleroi, la Marne et l'offensive allemande du 21 mars 1918.

Le plus direct des trois est certainement celui du colonel Grasset, l'écrivain militaire bien connu, *la Bataille des deux Morins. Franchet d'Esperey à la Marne, 6-9 septembre 1914*[1]. « En dépit des multiples études qui ont paru sur la bataille de la Marne », écrit-il en effet dans son introduction, « le rôle particulier de la 5e armée non seulement n'est pas exactement connu, mais encore a été souvent déformé. On reproche couramment à la 5e armée son inaction ou, au moins, la prudence exagérée de son action. Elle s'est à peine battue, elle n'avait aucun ennemi devant elle... Pourquoi n'a-t-elle pas foncé dans le trou béant ouvert entre les armées Kluck et Bülow? Les Anglais surtout sont acerbes à son égard et c'est la 2e édition de leur *Historique de la guerre*, publication de la Section historique du Comité de défense impériale, qui se fait complaisamment l'écho de toutes les critiques. D'après cet ouvrage officiel la 5e armée n'a pas fait grand'chose dans la bataille de la Marne si l'on excepte l'appui qu'elle a donné à l'armée Foch combattant à sa droite; elle s'est trouvée en difficulté parce qu'elle a contrevenu aux ordres de Joffre et en désobéissant ainsi elle a compromis le sort de la bataille; ce n'est pas l'action de la 5e armée, mais bien le franchissement de la Marne par l'armée britannique qui a motivé l'ordre prescrivant la retraite allemande; enfin si l'armée britannique n'a pas obtenu tous les résultats qu'on était en droit d'attendre d'elle le 9, c'est que la 5e armée française à sa droite et aussi la 6e à sa gauche ne progressaient qu'avec une extrême lenteur et avec une prudence exagérée. »

Nous avons déjà déploré dans cette *Revue* les polémiques et controverses qui se sont engagées entre écrivains des armées alliées sur la part de responsabilité de chacun des acteurs dans tel ou tel insuccès de la Grande Guerre. Polémiques et controverses sont vaines la plupart du temps et ne font qu'exacerber

1. Payot, Paris. Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la Guerre mondiale.

le débat, car en ce domaine il est bien difficile, sinon impossible, d'établir la vérité.

En l'occurrence on ne peut contester que le rôle de la 5e armée française dans la bataille de la Marne n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur; mais elle partage en cela le sort des 3e et 4e armées dont la tâche fut aussi bien rude et bien ingrate en Champagne orientale et dans le Barrois et celui des 1re et 2e armées qui en Lorraine, au Grand-Couronné et sur la Mortagne, eurent à soutenir l'assaut des masses du Kronprinz de Bavière. Si notre front avait été crevé dans la forêt de Champenoux entre le 3 et le 5 septembre, il n'y aurait peut-être pas eu de bataille de la Marne; s'il avait été disloqué sur l'Ornain et dans le Barrois, la bataille de la Marne aurait sans doute eu une autre issue. Que le rôle de chacun ne soit pas exactement connu et estimé à sa juste importance, c'est un phénomène humain contre lequel on est presque impuissant. Mais qu'un Historique officiel atténue ce rôle et même, par des déductions erronées ou faites à la légère, le déforme, c'est une erreur qu'on ne saurait approuver.

On ne peut donc en vouloir au colonel Grasset d'avoir réfuté point par point les reproches formulés contre la 5e armée française par l'Historique anglais. Il l'a d'ailleurs fait loyalement, sans aigreur, en gentleman, par le simple exposé des faits, et son ouvrage n'a rien d'une œuvre de polémique. C'est le récit vivant, la geste pourrait-on dire des corps de la 5e armée et de leur chef, le général Franchet d'Esperey, depuis sa prise de commandement le 3 septembre à Sézanne, à la veille de la bataille, jusqu'à son entrée le 10 dans Château-Thierry délivrée, geste que jalonnent l'entrevue de Bray avec le général Wilson, délégué de sir French, d'où sortit un plan de bataille franco-britannique qui fut accepté presque littéralement par le général Joffre; la fameuse réponse à Joffre « mon armée peut se battre le 6 » qui décida du déclenchement de la bataille; la rude prise de contact le 6 à Montceaux-les-Provins, Courgivaux et Esternay qui retint deux corps de Kluck; la marche vers le Grand-Morin et le Petit-Morin le 7 aux trousses de ces corps tout en aidant Foch avec le 10e corps; la bousculade enfin de la droite de Bülow le 8 au soir à l'ouest de Montmirail, à Marchais, qui amena Bülow à

agrandir la brèche qui le séparait de Kluck et à convenir avec le lieutenant-colonel Hentsch, délégué du G. Q. G., que si des colonnes ennemies venaient à franchir la Marne dans cette brèche il battrait aussitôt en retraite, ce qu'il fit effectivement le 9 au début de l'après-midi. Sans le succès de Marchais les conclusions de l'entretien Hentsch-Bülow auraient sans doute été tout autres; Kluck n'aurait pas replié sa gauche; Hentsch en se rendant à Mareuil, Q. G. de Kluck, aurait rencontré moins de désordre dans les convois allemands au nord de la Marne, à Fère-en-Tardenois et à la Ferté-Milon, et dans sa discussion avec le chef d'état-major de Kluck il aurait sans doute été moins impératif, ayant moins d'arguments à faire valoir. Marchais est un succès tactique, positif et décisif, à l'actif de la 5e armée, qui se transforma en décision stratégique. Il compense largement la soi-disant lenteur dont elle aurait fait preuve initialement et que lui attribue l'Historique britannique.

Mais l'armée anglaise elle-même est-elle exempte de tout reproche? A-t-elle marché avec toute la vitesse que comportait la situation, elle qui était loin d'avoir devant soi des forces équivalentes à celles qui étaient opposées à la 5e armée? Voici ce qu'écrit un des acteurs anglais du drame, le général sir Hubert Gough, qui commandait alors une brigade de cavalerie[1] : « Ce matin du 6 septembre, personne parmi nous ne se doutait que le rideau se levait pour une grande bataille, peut-être la plus décisive de la guerre. Pourquoi n'en savions-nous rien? Les ordres de Joffre relatifs à la contre-offensive furent envoyés aux commandants d'armée le 4 septembre à 10 heures du matin. L'attaque devait avoir lieu le 6. Sir John French avait accepté ces dispositions. Cependant notre G. Q. G. ne fit rien pour expliquer aux commandants de corps d'armée et de divisions l'occasion qui se présentait de porter à l'ennemi un coup décisif. L'ordre d'opérations envoyé par notre G. Q. G. dans l'après-midi du 5 septembre portait que « l'ennemi resserrait son dispositif et marchait vers le sud-est. Notre armée progresserait vers l'est et rechercherait le combat ». Ces termes n'indiquaient pas que la situation

1. *La 5e armée britannique dans la Grande Guerre.* Éditions de la *Nouvelle Revue critique.*

était complètement modifiée et que notre retraite se transformait en vigoureuse offensive. Aux avant-postes nous ignorions complètement ces décisions importantes. *Nous perdîmes un temps précieux* à nous rendre compte de la situation. Mieux informés des décisions du Haut Commandement, nous aurions pu *agir plus rapidement et plus utilement.* »

Et quelques jours après, le 13 septembre, alors qu'il commande un groupement de deux brigades de cavalerie : « *Depuis le début de l'avance* j'avais trouvé si vagues les ordres donnés par notre G. Q. G. à la cavalerie que je lui écrivis la lettre suivante : « Je vous serais reconnaissant de m'envoyer chaque jour des ordres précis me faisant connaître : 1° quelles sont les positions que je dois reconnaître et quels sont les renseignements que vous désirez; 2° l'axe de marche de mes brigades et le front que vous leur demandez d'atteindre chaque jour; 3° à quelle distance je dois me trouver en avant des colonnes de l'infanterie. Actuellement je ne reçois pratiquement aucun ordre. *Il m'est donc impossible d'agir rapidement et sans hésitation.* »

L'historien français ne serait-il pas en droit lui aussi de tenir rigueur au Haut Commandement britannique de cette carence de direction et de lui imputer à son tour les résultats insuffisants de son armée dans la bataille de la Marne?

Ne vaut-il pas mieux constater simplement qu'on était au début d'une campagne et qu'en cette période les organismes fonctionnent imparfaitement, surtout s'ils ne sont pas suffisamment préparés en temps de paix à leur rôle futur?

Les trois armées d'aile gauche alliées ont fait chacune de leur mieux pour contribuer à la victoire. Certaines circonstances ont été contre elles; ce sont elles qui n'ont pas permis que la victoire incontestée devînt une victoire décisive d'anéantissement : absence de commandement unique pour cette opération qui en exigeait une impérieusement; initiative du général von Gronau, commandant du IVe C. R. allemand, qui dévoila trop tôt la présence de la 6e armée à l'ouest de l'Ourcq; retrait trop accentué de l'armée britannique qui l'amena à s'engager trop tard; 5e armée française obligée d'aider l'armée Foch; division de cavalerie anglaise et 5e division de cavalerie française s'ignorant le 9 dans la matinée, parce

qu'elles n'avaient pas de postes de T. S. F., alors qu'elles n'étaient qu'à une douzaine de kilomètres l'une de l'autre et qu'elles tenaient à leur merci la masse formidable des convois et des trains régimentaires de l'armée Kluck; enfin intervention opportune pour les Allemands du lieutenant-colonel Hentsch, représentant du chef d'état-major général de Moltke.

***

L'ouvrage du général de Lardemelle « *1914. Le redressement initial* »[1] se rapporte lui aussi à la 5e armée française, mais à son premier chef le général Lanrezac. Comme nous avons dit au début de cette chronique que les livres que nous allions présenter visaient à détruire des légendes, il est facile de concevoir que le but que s'est proposé son auteur est de rétablir la vérité sur les événements qui se sont déroulés à Charleroi et à Guise, surtout à Charleroi. La légende qui a passionné longtemps les milieux militaires et par moments les historiens et critiques civils, veut en effet que le général Lanrezac « ait replié son armée sans avoir épuisé, dans la bataille engagée entre Sambre et Meuse, toutes ses possibilités de victoire et même par surcroît qu'il ait été mis en présence d'un fait accompli par un de ses subordonnés, le général Franchet d'Esperey », alors commandant du 1er corps.

Chef d'état-major du général d'Esperey à Lille pendant les huit mois qui précédèrent la mobilisation, puis pendant la campagne jusqu'à la Marne, enfin chef d'état-major de la 5e armée à nouveau avec d'Esperey après la stabilisation du front; ayant beaucoup connu d'autre part le général Lanrezac au Conseil supérieur de la guerre et l'ayant vu à l'œuvre ainsi que son état-major à Charleroi et à Guise, le général de Lardemelle était plus que tout autre qualifié pour achever de détruire cette légende et accomplir cette œuvre de justice; nous disons achever, car la lumière était déjà faite sur le point essentiel de la conduite des opérations du général Lanrezac et il n'est plus de nos jours de militaire ni de civil, tant soit peu versé dans l'histoire des premières semaines de la campagne de 1914, qui ne reconnaisse que le 23 août le commandant de la 5e armée a

1. Berger-Levrault, Paris.

non seulement sauvé son armée, mais encore permis au généralissime le redressement qui devait aboutir à la Marne et à la victoire qui suivit.

Restait cependant à expliquer le pourquoi de la légende et de cette injustice. C'est là le fond de l'ouvrage du général de Lardemelle[1]. Il nous montre qu'en août 1914 le Haut Commandement et l'état-major français étaient en pleine crise de doctrine du fait du colonel de Grandmaison, chef du 3e bureau à l'état-major de l'armée, qui, par sa théorie de l'offensive en toutes circonstances, exposée en 1911 en deux conférences fameuses, avait divisé l'un et l'autre en deux camps hostiles. « Les disciples de la nouvelle école dépassèrent bientôt le maître. Une partie des chefs d'état-major et des jeunes officiers brevetés furent imbus des idées nouvelles au point de vouloir les imposer autour d'eux et même à leur chef. » Il en résulta qu'à la 5e armée en particulier, Lanrezac eut contre lui une partie des officiers de son état-major si bien qu'il fut incomplètement renseigné, que sa pensée fut déformée, ses intentions mal traduites en ordres et que d'autre part certains de ses commandants de corps se laissèrent entraîner à livrer leur bataille et non celle voulue par leur chef. Par ailleurs la fière attitude du général Lanrezac, dès le premier jour de la mobilisation, quant au danger de débordement allemand, sa clairvoyance stratégique, ses actes dont on ne retint que son soi-disant esprit de récrimination provoquèrent au G. Q. G. des blessures d'amour-propre chez certains officiers de la nouvelle école et lui valurent des inimitiés qui se traduisirent finalement, à la veille de la Marne, par son éloignement du commandement de la 5e armée.

Heureusement, Lanrezac fut servi en toute loyauté par un de ses subordonnés qui partageait ses conceptions tactiques, s'appliquait à exécuter dans leur esprit ses instructions, s'efforçait d'aller au-devant de ses intentions et adaptait ses manœuvres à la situation générale ou du moment : le commandant du 1er corps, le général Franchet d'Esperey. Grâce à Lanrezac et à Esperey la situation put être rétablie à Charleroi comme à Guise au profit de l'ensemble des armées.

1. Une partie de cet ouvrage a paru dans la *Revue de Paris* (1er et 15 janvier 1933).

Bien que pénible, douloureux par endroits — les destinées de la France étaient en jeu — l'ouvrage du général de Lardemelle est lourd d'enseignements pour l'avenir et comme tel mérite d'être médité.

***

A lire seulement le titre du livre du général sir Hubert Gough, *La 5e armée britannique dans la Grande Guerre*[1], le lecteur non prévenu serait tenté de croire que cet ouvrage n'embrasse que les deux dernières années du conflit, puisque cette 5e armée ne fut créée qu'en octobre 1916. Il n'en est rien. C'est toute l'histoire des forces britanniques pendant les quatre premières années de la guerre que l'auteur nous présente : Mons et la Marne, Ypres et Neuve-Chapelle, la bataille de la Somme, la seconde bataille d'Ypres en 1917, enfin la bataille de Saint-Quentin au printemps 1918.

Sir Hubert Gough fut en effet un des combattants de la première heure sur notre front : à Mons et sur la Marne il commandait une brigade de cavalerie; après la Marne il devint commandant de la 2e D. C.; en avril 1915 il prit une division d'infanterie en Artois; en juillet de la même année il fut nommé commandant du 1er corps; en mai 1916 enfin, à quarante-cinq ans, il fut mis à la tête de l'armée de réserve, la future 5e armée. C'est dire déjà tout l'intérêt qui de ce seul fait s'attache à son ouvrage.

Cependant, bien qu'ils n'occupent qu'une moitié du livre, c'est bien sur les faits et gestes de la 5e armée que l'auteur a voulu concentrer l'attention du lecteur.

C'est que, tout comme celui de la 5e armée française en 1914, le rôle de la 5e armée britannique en 1918 a été l'objet d'ardentes controverses : installée en effet dans la région à l'ouest de Saint-Quentin, entre le saillant de Cambrai et l'Oise, elle subit l'assaut de l'armée von Hutier et de la gauche de l'armée von Below, le 21 mars, et au bout de quarante-huit heures de combat battit en retraite derrière la Somme. La rumeur se répandit aussitôt — le profane ignorait encore la puissance des attaques allemandes de l'automne 1917 à Riga et Zloczow —

1. Éditions de la *Nouvelle Revue critique*. Bibliothèque d'histoire politique, militaire et navale.

que la 5e armée avait cédé trop rapidement devant l'ennemi et à la rumeur succéda peu à peu la légende que, sur ce champ de bataille, nos alliés n'avaient pas fait tout ce qu'ils auraient pu faire dans l'intérêt général.

C'est pour défendre la réputation des anciens combattants de la 5e armée et montrer qu'ils ont rempli leur mission avec vaillance et honneur que le général Gough a rédigé son ouvrage. Mais bien qu'il s'en défende, on sent aussi par moments que son récit devient un plaidoyer *pro domo*. Il fut en effet relevé de son commandement et rappelé en Angleterre, huit jours seulement après le déclenchement de l'attaque allemande, alors que les troupes de von Below étaient sur le point d'arriver devant les portes d'Amiens.

Quoi qu'il en soit, sir Hubert Gough invoque en sa faveur la carence du G. Q. G. britannique, la puissance de l'ennemi, l'aide insuffisante de ses voisins anglais et français.

« Le G. Q. G. britannique, déclare-t-il en premier lieu, malgré les avertissements que je lui avais donnés au sujet de l'extension certaine de l'offensive allemande jusqu'à l'Oise, a traité la 5e armée en parent pauvre et ne lui a pas donné des moyens de défense suffisants. »

Sur ce point on ne peut contredire sir Hubert Gough. Pour un front de 40 milles, soit environ 65 kilomètres, il ne disposait que de la valeur de 14 divisions, réserves comprises C'était peu effectivement. Préoccupé avant tout de la défense des ports de la Manche, le G. Q. G. avait renforcé les fronts d'Artois et des Flandres et maintenu derrière eux la presque totalité de ses réserves.

Le général Gough déclare en second lieu que le G. Q. G. lui aurait donné l'ordre, le 9 février, « en cas d'attaque ennemie de manœuvrer en retraite », et, à l'appui de ses dires, il cite une instruction du G. Q. G. en date du 4 février et une lettre complémentaire du 9 février. A lire attentivement ces deux documents on n'y trouve pas à vrai dire une directive aussi nette et aussi formelle. On y lit en effet (instruction du 4 février) : « *Nous combattrons dans la zone de bataille et la zone de l'arrière. Toutefois, si à partir d'un certain moment il paraît inopportun d'employer largement nos réserves pour nous maintenir dans l'une de ces zones, nous nous retirerons sur la ligne*

Canal de Crozat-Somme-tête de pont de Péronne ou même sur la ligne Canal de Crozat-Somme-Tortille. L'éventualité de cette retraite doit être étudiée attentivement par la 5e armée et des plans détaillés préparés à cet effet... » Et dans la lettre du 9 février : « ... *La zone de l'avant et la zone de bataille devront être défendues* conformément aux directives de la note du G. Q. G. du 14 décembre 1917; par contre les dispositions du paragraphe 6 visant le renforcement de la zone de bataille et son rétablissement au moyen de contre-attaques nécessite quelques modifications. Ni l'importance du terrain situé en arrière de ces zones, ni l'état des communications qui y conduisent ne justifient ni ne permettent de jeter nos *renforts* dans la bataille et d'effectuer des contre-attaques de grand style en fixant le combat dans la zone de bataille, à moins que la situation générale ne rende cette tactique opportune. *Il se peut qu'il y ait alors avantage à se replier sur Péronne et la ligne de la Somme en s'alignant sur la* 3e *armée et en se tenant prêt à contre-attaquer...* »

S'il ressort nettement de ce qui précède que la zone de bataille devait être défendue sans chercher à reprendre le terrain perdu avec les renforts, il semble cependant que le G. Q. G. se soit réservé de décider lui-même de l'opportunité et du moment du repli éventuel sur la tête de pont de Péronne ou derrière la Somme.

Or, dès le 21 mars au début de l'après-midi, donc quatre à cinq heures seulement après le déclenchement de l'assaut allemand et alors que ses corps se battaient encore dans la zone de l'avant, le général Gough a prescrit par téléphone à ses quatre commandants de corps d'armée « de conduire une action retardatrice pour contenir l'ennemi le plus longtemps possible sans sacrifier les troupes pour défendre les positions ». Le lendemain matin, à 10 h. 45, il confirmait ses instructions verbales par l'ordre suivant : « En cas de forte attaque les corps d'armée mèneront un combat d'arrière-garde jusqu'à l'entrée de la zone arrière ou même jusqu'à la dernière position de la zone arrière... » Deux heures plus tard, à 1 heure de l'après-midi, le commandant du 18e corps lançait l'ordre de repli *derrière la Somme*. Ses troupes se replièrent de 8 à 9 milles (12 à 14 kilomètres).

Était-il dans les intentions du G. Q. G. britannique que le repli de la 5e armée fût aussi prompt et aussi rapide? On est en droit de se le demander. Dans l'affirmative il faudrait admettre que le général Gough aurait reçu après le 9 février des instructions verbales complémentaires lui déléguant le droit de décider lui-même du repli derrière la Somme. Gough reçut, en effet, entre le 9 février et le 21 mars, plusieurs fois la visite de Haig et « lui fit remarquer la faiblesse de ses effectifs et la médiocrité de ses organisations ». N'en serait-il pas alors venu peu à peu, tant il avait conscience de la puissance de la future attaque allemande, à l'idée d'exécuter *a priori une manœuvre en retraite profonde?* « Je comprenais fort bien, dit-il, la pensée de Haig; je devais livrer une bataille en retraite, épuiser l'ennemi et éviter l'anéantissement. » Ses subordonnés n'auraient-ils pas été pénétrés du même esprit, ce qui expliquerait que les divisions françaises, qui arrivaient en renfort, aient rencontré à leur grand étonnement, loin en arrière de la ligne de combat, de nombreux petits détachements anglais qui se repliaient en très bon ordre? Pour nous la question reste ouverte. Il y a là un point d'histoire qui mérite d'être éclairci, d'autant plus qu'à notre connaissance le G. Q. G. français ne fut jamais avisé de la possibilité d'une telle manœuvre en retraite, ni peut-être même du repli éventuel derrière la Somme.

Le général Gough reproche aussi au G. Q. G. britannique de ne pas avoir coordonné les opérations de son armée avec celles de sa voisine de gauche, la 3e, qui opérait dans la zone Bapaume-Albert et d'être resté sans contact personnel avec lui : « En huit jours de bataille, dit-il, le seul membre du G. Q. G. qui vint voir les choses par lui-même fut Haig en personne. Il vint une fois le dimanche 23 mars. Nous n'examinâmes pas la situation en détail et il ne fut question ni de la 3e armée, ni de sa possibilité de contenir l'avance allemande sur mon flanc gauche, ni des chances de succès d'une large contre-attaque qu'elle aurait pu effectuer sur ma gauche. Haig était calme et confiant, mais se borna à me dire : « Oui, Hubert, on ne peut pas se battre sans soldats. » Et plus loin le général Gough ajoute : « Le G. Q. G. ne favorisait guère la 5e armée. Il m'avait refusé le chef d'état-major que je deman-

dais; au commandement du 3e corps il remplaça le général Pulteney par le général Butler peu de temps avant la bataille et sans me consulter. Il rappela le commandant de la 50e division sans me prévenir, ni me demander mon avis; juste au début de la bataille il le remplaça par le général de brigade H. C. Jackson qui servait dans une division du 3e corps; il ne put pas prendre immédiatement son nouveau commandement et il était d'ailleurs tout à fait étranger à sa tâche. Le lieutenant-colonel Butler, chef de mon service de renseignements, fut rappelé au G. Q. G. le 16 mars et le lieutenant-colonel P. R. C. Commings, qui commandait en second le service de l'arrière, fut remplacé le 17 mars. Les deux divisions de cavalerie de l'armée des Indes furent retirées de mon front au moment critique et envoyées en Palestine. » Ce sont là évidemment des incidents fâcheux à la veille d'une grande bataille.

Le général Gough invoque également l'appui insuffisant de la 3e armée britannique et de la 3e armée française. Pour ce qui concerne cette dernière, relevons entre autres : « ... Le corps Pellé, fort de six divisions françaises et de trois divisions britanniques, s'était replié de 8 milles en direction du sud et du sud-ouest, en direction de Paris... Le commandement français n'avait pas le droit de replier nos unités dans cette direction pour couvrir Paris... En fait la retraite du corps Pellé fut ressentie sur tout mon front jusqu'au nord de Péronne... L'attaque (du 25 mars) fut retardée jusqu'à 11 heures, mais à cette heure-là la 22e D. I. française battait en retraite. Maxse protesta auprès de Robillot contre le retard de la 22e D. I. et celui-ci répondit : « Mais ce n'était qu'un projet. » Quand on fait la guerre avec des alliés on ne peut jamais être sûr qu'un projet sera réalisé. »

Il ne nous appartient pas de juger si les reproches de sir H. Gough sont justifiés; pour pouvoir le faire il faudrait procéder à une étude détaillée des opérations franco-britanniques dans la région de la Somme et de l'Oise. Une constatation s'impose, évidente *a priori*; malgré toute la bonne volonté des exécutants, la conduite des opérations au point de soudure de deux armées alliées est des plus compromises dès les premières heures d'une offensive ennemie si ces deux armées ne sont pas placées sous un commandement unique

ou tout au moins si leur collaboration et leur mission respectives n'ont pas été préalablement définies avec une précision rigoureuse.

Le général Gough invoque enfin en sa faveur la supériorité considérable des forces allemandes. Bien qu'à notre avis il exagère le nombre des divisions ennemies auxquelles son armée dut faire face initialement, on ne peut le contredire sur ce point. En toute loyauté il faut reconnaître qu'il y avait une disproportion flagrante entre les forces en présence et cela non seulement au point de vue de l'infanterie, mais encore et surtout au point de vue de l'artillerie.

Ce fut là sans doute la cause essentielle de la brève résistance de la 5e armée dans sa zone de bataille initiale, car il y a une limite à la capacité de lutte statique d'une division étalée sur un grand front et soumise à un bombardement infernal. Les pertes subies créent des brèches par où l'ennemi s'infiltre et manœuvre les survivants. Le général Gough n'a pas cru devoir dans ces conditions poursuivre le combat sur place. Il a préféré la bataille en retraite. Mais en se repliant vers la Somme il a agrandi son front et les brèches se sont accrues non seulement à l'intérieur de ses unités mais encore entre ses différents corps d'armée.

Quoi qu'il en soit, pour nous Français, le repli de la 5e armée britannique au lendemain de l'attaque allemande du 21 mars reste malgré tout entouré d'un certain mystère. La bonne foi du général Gough ne saurait être mise en doute, mais son ouvrage n'apporte pas une clarté suffisante sur les événements. On aimerait à connaître toutes les instructions, tous les ordres écrits ou verbaux qui furent donnés par le G. Q. G. avant et pendant la bataille. Alors la légende de la 5e armée britannique s'effacerait aussi définitivement en France.

COLONEL KOELTZ

CORRESPONDANCE

Un de nos amis, qui a séjourné de longues années en Amérique latine et qui y retourne à peu près régulièrement tous les dix-huit mois, nous envoie ses réflexions au sujet de l'article de M. Franck L. Schoell sur Le français en Amérique latine, *paru dans le n° du 1er janvier 1936.*

« ... J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'étude de M. Schoell sur *Le français en Amérique latine.* J'y ai trouvé beaucoup de remarques fort justes et des constatations exactes. Toutefois, il me semble que l'auteur n'a pas mis en relief certains faits qui me paraissent d'importance capitale et qu'ainsi ses conclusions se sont trouvées légèrement faussées.

» En ce qui concerne le passé, M. Schoell croit trouver l'origine de l'influence française dans l'immigration plus ou moins intense qui s'est produite dans certains pays de l'Amérique du Sud. Il semble bien au contraire que cette influence des « colonies » françaises n'ait été que locale et récente. Elle n'est pour rien dans le fait que toute l'élite féminine de l'Argentine, du Brésil, du Chili, du Pérou et des autres Républiques sud-américaines soit profondément pénétrée de culture française, parle couramment le français et constitue pour nos conférenciers un auditoire aussi élégant que raffiné.

» La pénétration de notre culture dans ces milieux est due, avant tout, à nos grandes congrégations. Il est singulier que ces républiques, d'origine espagnole et portugaise et avant tout de religion et d'inspiration catholiques, se soient adressées, pour former leurs enfants et développer leur enseignement, non pas à des congrégations espagnoles ou portugaises, mais à des congrégations françaises. Il y a là, à travers la réalisation d'un idéal religieux, une indéniable attraction vers la France traditionnelle. Les grandes congrégations enseignantes de l'Amérique du Sud sont, en effet, à peu près uniquement des congrégations françaises : les Dames de Sion au Brésil et en Argentine, les Dames du Sacré-Cœur, les Dames des Sacrés-Cœurs qui continuent leur action religieuse, d'accord avec les Pères des Sacrés-Cœurs ou Picpuciens, principalement au Chili, les Maristes au Brésil, et en Équateur, au Venezuela, au Pérou, en Colombie, les Frères des Écoles Chrétiennes. — Ces congrégations n'ont peut-être plus un personnel exclusivement français, mais les Supérieurs, ainsi que les Religieux préposés aux maisons de formation, restent français.

» Mais depuis la guerre, en outre, on assiste, selon moi, non pas à un dépérissement de la culture française, mais, malgré la pénétration

anglo-saxonne, malgré le très juste éveil des nationalismes locaux, à un goût toujours plus grand de notre culture, et la preuve de cette attraction, c'est que les gouvernements locaux eux-mêmes, le plus souvent, prennent l'initiative de faire appel à nos maîtres ou de créer des établissements d'enseignement secondaire ou supérieur d'aspiration française. Au Brésil, la toute récente Faculté des lettres de Saint-Paul qui a engagé dix agrégés français en est un exemple, et aussi cette Université qui, avec la collaboration de l'État fédéral et de l'État de Rio de Janeiro, va faire appel au printemps prochain au concours de plusieurs des maîtres les plus éminents de notre enseignement supérieur. Des universitaires français vont, chaque année à Santiago du Chili et à Lima au Pérou. Une mission archéologique française travaille fructueusement au Mexique et M. Siegfried a trouvé dans ce pays des auditoires de mille personnes. Ainsi, depuis dix ans, des conférenciers français, savants, économistes, médecins, prennent contact avec les élites locales et gardent avec elles de durables relations.

» Enfin dans l'enseignement secondaire, le lycée de Rio a été réorganisé et compte 500 élèves, celui de Saint-Paul se développe et a déjà besoin de nouveaux bâtiments pour abriter ses 300 élèves. Depuis l'an dernier une école s'est créée à Bogota en Colombie, elle atteint 180 élèves; le grand lycée de Montevideo, qui compte plus d'un millier d'élèves, va être reconstruit sur des plans spacieux et modernes. Il n'est que juste de mentionner, à ce propos, le nom de l'animateur de cette action, du créateur de presque toutes ces œuvres, celui de M. Georges Dumas, le célèbre psychologue, membre de l'Institut, membre de l'Académie de médecine, professeur à la Sorbonne, qui, il y a quelques années, en reconnaissance de son action persévérante, a été fait citoyen d'honneur de la ville de Rio. »

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

LES VALEURS DE GRANDS MAGASINS

Pour faire suite à la vue d'ensemble que nous avons donnée dans notre précédent numéro, nous allons puiser aujourd'hui parmi les récentes déclarations faites aux assemblées d'actionnaires, quelques renseignements relatifs à la marche des affaires des quatre grands magasins de nouveautés commercialement comparables.

Le tableau suivant, s'ajoutant à ceux précédemment donnés, contribue à situer leur position respective.

	CAPITAL SOCIAL	TOTAL DU BILAN	BÉNÉFICES 1934-35
	—	—	—
Galeries Lafayette .	200 000 000	688 999 114	8 135 084
Bon Marché. . . .	100 000 000	407 082 744	14 607 234
Printemps.	54 000 000	366 003 601	2 482 711
Louvre.	16 500 000	293 451 780	1 828 765

Nous avons déjà vu que seuls le Bon Marché et le Louvre ont pu répartir un dividende à leurs actionnaires pour le dernier exercice.

Le tableau ci-dessus montre des différences très sensibles entre ce que l'on pourrait appeler l'ossature de ces grandes entreprises commerciales. Elles proviennent, pour une très large part, d'opérations annexes à l'objet social généralement considéré par la clientèle (participations dans les filiales, affaires immobilières, affaires d'hôtels, etc.).

En fait, la remarque qui s'impose est que la productivité actuelle est fort médiocre comparativement à l'ampleur des actifs sociaux.

C'est, évidemment, le fait de la crise qui s'est fait sentir là avec une acuité toute spéciale, quoi qu'il apparaisse bien que ces vastes entreprises, sous la pression d'une concurrence sans cesse en éveil et en action, ne peuvent plus être les brillantes affaires de jadis comme l'opinion publique est encore encline à le considérer.

Il importe cependant de considérer que la courbe de déclin des dernières années, sous l'influence de la crise générale, pourrait bien avoir touché son point de fléchissement minimum. Tous ces établissements, en effet, dans leur dernier rapport officiel à leurs actionnaires, ont enregistré une tendance au relèvement de leurs affaires.

C'est ainsi que si le Louvre se borne à noter prudemment que « le volume des transactions s'est sensiblement amélioré pendant l'exercice écoulé », le Bon Marché précise que si, pour lui, son chiffre d'affaires a légèrement fléchi, il convient toutefois de souligner « que cette réduction est due, non pas à une diminution du nombre des ventes qui, dans l'ensemble, continue au contraire à progresser, mais à une baisse constante des prix ». Les Galeries sont encore plus précises en notant que la diminution fort légère du chiffre d'affaires « se trouve plus que largement compensée par l'augmentation notable en volume des transactions effectuées » et que d'autre part, « l'absence de la clientèle étrangère est compensée fort heureusement par l'augmentation de la clientèle parisienne ».

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à ces indications qui sont encore bien fragiles, elles méritaient, néanmoins, d'être notées.

Un autre point sur lequel tous les rapports administratifs sont d'accord est l'excès des charges fiscales qui forment un lourd chapitre incompressible des frais généraux de ces grandes entreprises.

Nous avons déjà dit, dans notre précédent article, ce qu'elles représentaient pour le Louvre. Au Bon Marché elles ont dépassé l'an dernier 25 millions, alors qu'avant la guerre, elles n'atteignaient pas 3 millions. Au Printemps et aux Galeries Lafayette, les charges fiscales sont en chiffre rond de 40 millions par an.

Les comparaisons de ces chiffres avec ceux des bénéfices disponibles est édifiante.

N'y a-t-il pas là matière à réflexions pour les actionnaires, très nombreux du reste — car les titres sont très répandus — de ces entreprises commerciales que l'on peut dire universellement connues?

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française,

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).